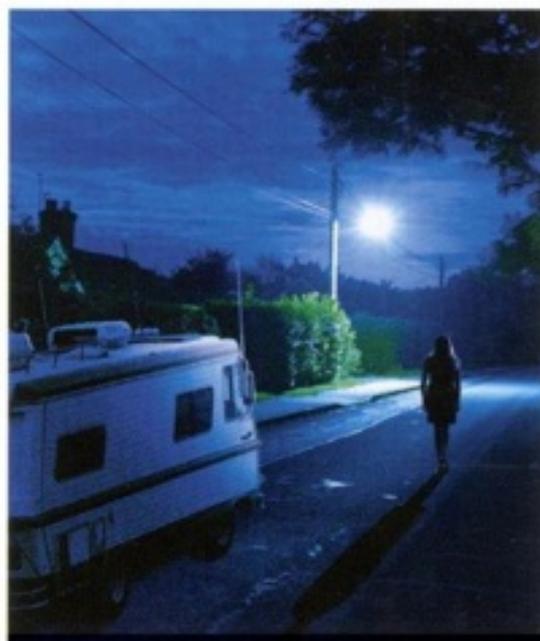


# MAUD TABACHNIK

## L'ORDRE ET LE CHAOS

Sur les routes du pays de Galles, une virée en camping-car dérape dans l'horreur. À bord, une femme de quarante ans assoiffée de liberté et de justice. À ses trousseaux, une ex-vedette de Scotland Yard sur la touche. Deux existences solitaires au cœur d'une randonnée aussi imprévisible qu'angoissante...

On retrouve l'univers sombre et la puissance psychologique de l'auteur du *Cinquième jour* dans un road movie atypique et paranoïaque. Du grand art.

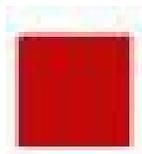


SPECIAL SUSPENSE ■ ALBIN MICHEL

**MAUD TABACHNIK**

**L'ORDRE ET  
LE CHAOS**

Roman Policier

 **Albin Michel**

© Éditions Albin Michel  
janvier 2014

## J

E VIS AVEC MAMAN depuis quarante-trois ans, c'est-à-dire depuis que je suis née dans notre petite maison avec jardin, située à la sortie ouest d'Hereford, en limite du pays de Galles.

La maison a conservé son atmosphère surannée, et c'est ce qui nous plaît car maman dit toujours : « Nous avons la chance d'habiter un intérieur qui nous ressemble. »

Je n'ai jamais bien compris ce qu'elle voulait dire mais c'était bien qu'elle le dise. Maman a beaucoup souffert dans sa vie. Le jour où elle accouchait de moi, Gérald, son fils de treize ans, était écrasé par un camion et mon père venait de la quitter. Ce qui fait que je n'ai jamais connu ni mon frère ni mon père.

À la suite de ces événements maman a fait ce que les médecins appelaient de la neurasthénie, et qui à présent est diagnostiquée comme dépression nerveuse.

« Tu dois te faire légère, m'a dit le médecin d'un ton sévère alors que j'atteignais mes douze ans. Ne pas lui poser de problèmes, elle en a bien assez. »

Je m'y suis efforcée.

## M

AMAN ET MOI travaillions dans la même société, elle, comme secrétaire adjointe auprès de la direction, moi, entrée à dix-huit ans, en tant que comptable adjointe.

Nous prenions le car le matin et revenions par le même car le soir, ou, s'il faisait beau, nous marchions jusque chez nous, ce qui représentait une bonne heure mais nous permettait parfois d'acheter une bricole chez le charcutier pour améliorer l'ordinaire. Maman disait : « Ça nous fait du bien de marcher après être restées assises toute la journée. »

Le samedi matin nous faisons les courses au supermarché, et l'après-midi, pendant qu'elle préparait les repas de la semaine qu'elle conservait dans des boîtes en plastique avec les étiquettes correspondantes dans le réfrigérateur, je m'occupais du jardin ou je bricolais dans le garage.

Nous avons eu une voiture, mais quand elle est morte, maman a décidé que nous nous en passerions, qu'il y avait des cars et des trains si l'on voulait bouger. Je n'étais pas trop d'accord parce que j'aime conduire et qu'habitant hors de la ville je trouvais qu'une voiture était utile.

Nous avons largement assez pour vivre avec nos deux

payes que maman gérait. Nous possédions un compte commun où nos salaires étaient virés chaque mois, et nous ne dépensions pas beaucoup.

Nous partions chaque année en vacances à la Résidence, un confortable petit manoir que possédait le Comité d'entreprise de la firme, à Liadindrod Wells, à trois heures de car de chez nous.

J'y allais un peu à contrecœur, parce qu'on y retrouvait les collègues et leur famille et je finissais par m'ennuyer.

Le coin était très beau mais, au bout de tant d'années, nous en connaissions chaque promenade. Le soir, les quelques pensionnaires qui ne regardaient pas la télé jouaient à des jeux de société ou parlaient de leur quotidien.

Nous restions, maman et moi, un peu en retrait car elle disait ne pas aimer que les autres se mêlent de notre vie. « Je veux bien écouter leurs histoires, me confiait-elle, mais je n'ai pas besoin d'étaler les nôtres. Dieu sait ce que les gens peuvent inventer. Moins on en dit, mieux on se porte. »

De toute manière la plupart menaient une vie sans intérêt et une fois les vacances achevées, chacun reprenait son train-train.

Des familles donnaient parfois des fêtes au cours de l'année, à l'occasion d'un anniversaire, d'un baptême, mais nous évitions d'y aller parce que maman disait qu'ensuite nous étions obligées de rendre, ce qui donnait beaucoup de travail pour rien et coûtait cher.

Certains week-ends nous prenions le train pour Tombury, une petite ville tout près du canal de Bristol, sur la mer Celtique. Nous avions nos habitudes dans un estaminet qui s'appelait Le Malouin, où nous déjeunions de moules ou de

coques en buvant une bière. Nous allions ensuite nous asseoir sur la jetée, pour regarder la mer arriver dans l'estuaire et ceux qui osaient s'y baigner l'été sans craindre de s'y geler. Puis nous reprenions le train de seize heures et arrivions chez nous vers dix-neuf heures.

Maman trouvait que nous avions bonne mine en revenant, et c'est vrai que malgré le trajet un peu long nous nous sentions bien d'avoir respiré le bon air de la mer.

Puis, un matin, est arrivée une lettre que maman a ouverte, intriguée. Nous recevions peu de correspondance, n'ayant pas de famille proche.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui ? Robert Power ? Oh, mon Dieu, mon cousin !

— C'est quoi, maman ?

— Attends, je lis. Ah... tu sais quoi, mon cousin Robert, non, tu ne le connais pas, il marie son fils et nous invite au mariage...

J'attendis la suite.

— ... Il veut réunir toute la famille chez lui à cette occasion, proche et lointaine. On serait... cent vingt ! non, mais il est fou !

— Ça peut être drôle...

— Je n'en connais pas le dixième de cette famille avec toutes les pièces rapportées !

— C'est l'occasion, avançai-je timidement. Ça se passe où ?

— Justement, au diable ! attends... à Dudley, au-dessus de Birmingham... il est fou !

— Pour la journée ?

— Non ! il donne une liste d'hôtels parce que évidemment il ne peut pas loger tout le monde !

— On reviendrait le lendemain ?

Elle me regarda d'un air effaré.

— Parce que tu as l'intention d'y aller ?

— Heu... c'est à quelle date ?

— Je ne sais pas moi... 28 juillet.

— C'est pendant nos vacances.

— Mais nos vacances, elles sont retenues à la Résidence !

— On peut y aller à partir du 30 et rester deux jours de plus en août.

Elle semblait étonnée que je veuille aller à ce mariage. Nous n'étions ni elle ni moi très portées sur ce genre de cérémonie. Mais je voyais là une occasion de connaître ma famille, et peut-être de m'amuser.

— Bon, je vais réfléchir, dit-elle en repliant la lettre. Ça va faire beaucoup de frais entre le voyage, l'hôtel, le cadeau, des tenues neuves, parce que je n'ai pas l'intention de passer pour la cousine pauvre. Je vais réfléchir, répéta-t-elle.

Nous étions le 15 mai, et elle réfléchit si longtemps qu'elle ne m'en reparla que deux mois plus tard, en annonçant un matin :

— J'ai répondu au cousin Robert de nous retenir une chambre dans un hôtel pas trop cher, près de chez lui. Je vais demander à l'agence de la société de nous prendre deux billets de train.

— Alors, tu t'es décidée à y aller ?

— Tu semblais y tenir ! me répondit-elle un peu abruptement. Je ne sais pas pourquoi ! J'ai vu samedi à la galerie marchande une robe qui n'est pas mal pour moi et un ensemble pantalon veste pour toi. On ira les essayer. Ils sont en solde.

Je suis grande et mince et j'ai toujours porté le pantalon, c'est dans cette tenue que je me sens le mieux, et c'est le plus économique. Mais je n'ai jamais eu un ensemble et j'étais déjà contente.

Nous allâmes le samedi au magasin Timsit & Sons où maman avait vu les vêtements. La robe, noire avec des petits motifs blancs, lui allait bien ; elle compléta sa tenue d'un spencer pour le soir. Nous choisîmes pour moi un ensemble beige avec une veste blazer et un chemisier noir et beige.

J'étais ravie, et à peine revenue à la maison je passai l'ensemble.

— Comment tu me trouves ?

— Comme une grande gigue endimanchée, répliqua maman. Bon, c'est pas le tout. Va me cueillir des haricots mange-tout pour demain midi que je ferai avec un rôti de porc. Mais déshabille-toi avant.

Nous prîmes le train à Gloucester pour Birmingham le 28 à 6 h 20 du matin, maman ayant refusé de passer une nuit supplémentaire à l'hôtel. Le premier car qui passait chez nous à cinq heures nous y amena, et de Birmingham un second car nous laissa à moins d'un kilomètre de chez le cousin Power.

Nous arrivâmes à l'église où le service était déjà commencé, mais ni maman ni moi ne le regrettâmes, n'étant pas portées sur les choses de la religion. Ensuite, nous

partîmes en compagnie de la noce chez le cousin Robert qui s'avéra fort sympathique. En revanche, les mariés me semblèrent niais et promis à une vie médiocre, compte tenu de leurs ambitions.

Quand j'étais plus jeune, maman avait feint de s'étonner que je ne « fréquente » pas, mais je savais qu'en réalité elle craignait que je quitte la maison et la laisse seule. Forte de son expérience malheureuse elle me présentait le mariage comme une aventure dépourvue d'intérêt mais riche de chagrins.

La journée chez les cousins fut assez gaie. Il y avait ceux qui buvaient trop, ceux qui parlaient trop, ceux qui critiquaient trop. Je m'efforçais d'être aimable avec les uns et les autres, mais il y avait vraiment beaucoup de monde que je ne connaissais pas. En réalité, à part maman je ne connaissais personne.

Et c'est à ce moment de la soirée, quand tous s'étaient un peu dispersés et pendant que maman négociait avec quelqu'un notre reconduite à l'hôtel, que faisant le tour de la maison je découvris dans un des garages une espèce de grand camion à l'intérieur aménagé comme un appartement.

— C'est chouette, hein ?

Je sursautai, et me retournant me retrouvai nez à nez avec le frère du marié, assez éméché, et qui à mon sens ressemblait à un marchand de bestiaux.

— Très chouette ! qu'est-ce que c'est ?

Il me fixa d'un œil effaré.

— Tu sais pas ? un camping-car. C'est à mes vieux. Ils l'ont acheté pour leur retraite. Y veulent faire le tour de

l'Europe avec ! t'as tout dedans. T'es complètement indépendant, tu t'arrêtes où tu veux, tu t'emmerdes pas à chercher un hôtel, t'es comme ces crustacés, tu sais, les bernard què qu'chose qui triment leur maison sur le dos !

— Oh, c'est formidable pour voyager.

— Je veux ! tu voyages souvent ?

— Heu... non, pas beaucoup.

— Ben c'est pas pour toi alors ! Moi je pars cet été avec deux copains dans cet engin, et comme y'a quatre couchettes si tu veux tu viens avec nous !

Je le regardai. Était-il sérieux ? me voyait-il partager l'intimité de trois garçons inconnus ? ils avaient peut-être besoin d'une bonne ?

— C'est très gentil mais mes vacances sont déjà prévues, lui répondis-je avec un sourire.

— Alors l'année prochaine, peut-être.

— Avec plaisir. Ça vaut cher un tel véhicule.

— Çui-là, oui. Il a tout le confort. Mais t'en as des moins chers.

— Il faut compter combien ?

Il réfléchit en tordant la bouche.

— Faut compter... pour avoir un bon matos, solide avec un châssis qui bouge pas... confort, douche, W.C., salon... enfin tu vois pour quatre personnes, un moteur qui te laisse pas en rade dans les côtes... à mon avis faut bien compter... huit à dix mille livres... Remarque, dit-il en voyant mon sursaut, tu peux en acheter d'occase, c'est moins cher.

J'ignorais totalement combien d'argent je possédais, ne

m'y étant jamais intéressée puisque maman s'en occupait, mais de toute manière j'imaginai déjà sa réaction si je lui proposais de partir en voyage dans un camping-car. « Non, mais t'es folle ! tu nous prends pour des romanichels ! »

Nous rentrâmes tard, et mon esprit fut tout entier occupé par le camping-car. Rien que d'y penser j'avais l'impression de respirer mieux. C'était utopique, bien sûr. Je travaillais, la retraite était encore loin et quand elle arriverait peut-être que je serais trop vieille pour avoir envie de voyager, surtout avec maman qui le serait encore plus.

Je me reprochai cette dernière pensée et m'endormis au chant du coq.

Nous repartîmes le lendemain en début d'après-midi. Un invité eut la gentillesse de nous emmener au train que nous prîmes au vol, à la grande contrariété de maman qui aimait arriver longtemps à l'avance.

Maman s'assit dans le coin du compartiment, près de la fenêtre, et s'absorba immédiatement dans la lecture d'un magazine people. Curieusement, elle adorait lire tout ce qui concernait la vie des stars ou des têtes couronnées. Elle savait tout des divorces, mariages, naissances, aventures sentimentales des gens célèbres. Moi, je m'en moquais complètement. Je lisais les faits-divers, les crimes, les turpitudes de notre société. Je prenais toujours fait et cause pour les victimes, et dans ma tête je m'érigeais en justicier.

J'aurais aimé être dans la police mais je n'ai jamais eu le loisir de seulement l'évoquer. Ma mère avait décidé, dès que j'ai été en âge de travailler, de me faire embaucher dans son entreprise. Je n'ai pas eu le choix.

— Tu sais que le cousin Robert et sa femme ont acheté un

camping-car pour voyager à leur retraite ?

— C'est quoi un camping-car ? me demanda-t-elle sans cesser de lire.

— Une maison mobile. Tu as tout ce qu'il faut à l'intérieur pour vivre, comme chez toi. C'est Brian, le frère de Kevin qui me l'a montré.

Elle a relevé la tête.

— C'est Brian qui t'en a parlé ?

— Non, je suis tombée sur le véhicule dans le garage et il m'a dit que ses parents l'avaient acheté pour voyager.

Elle a haussé les épaules et s'est replongée dans les amours royales.

— Tu sais, ce que je pensais, ai-je repris timidement, que ce serait bien qu'on en achète un pour les vacances au lieu d'aller tout le temps à Liadindrod... On pourrait visiter le continent, ou l'Écosse, j'adorerais ! Ou n'importe où ! ça ne coûterait pas plus cher que de vivre à la maison et on verrait du pays.

Elle m'a regardée sans répondre, comme si j'étais folle, a secoué la tête avec un air de commisération, puis s'est remise à lire.

L'affaire était close.

## **E**

ELLE EST MORTE est morte trois mois après que nous fûmes rentrées de la Résidence où je m'étais particulièrement ennuyée, cette année-là.

Peu de temps après, elle s'est plainte d'être constamment « barbouillée ». Notre médecin a diagnostiqué une irritation gastrique et lui a conseillé de privilégier la nourriture liquide et de prendre un pansement intestinal. Je lui préparais ses médicaments et ses repas, mais après trois semaines elle s'est sentie si mal que je rappelai le médecin en lui expliquant qu'elle vomissait dès qu'elle avalait une bouchée.

Il l'envoya au dispensaire pour y subir des examens, mais elle était déjà si affaiblie qu'on l'emmena en ambulance. Les médecins ne trouvèrent rien.

Son agonie dura vingt-quatre jours. Elle mourut à l'hôpital, une fin de nuit.

Le notaire me convoqua quinze jours plus tard, et déclara que ma mère était morte intestat puisque j'étais seule héritière.

J'ai mis aussitôt une annonce pour la maison qui a été vendue en moins d'un mois à un couple de retraités de

Gloucester qui ne voulaient plus payer de loyer et préféreraient acheter.

Et à présent je les attends. Ils m'ont dit qu'ils arriveraient à midi. J'ai donné un dernier coup de tondeuse à la pelouse.

Il parade au milieu de notre cour, et j'estime que j'ai fait le bon choix. Sept mètres vingt de long, deux mètres trente-sept de largeur sur deux mètres quatre-vingt-dix de hauteur. Bas de caisse gris champagne et façades blanc ivoire, toit panoramique ouvrant, et à l'intérieur tout ce qui permet de vivre très confortablement et luxueusement pour quatre personnes.

J'y serai seule, mais comme disait toujours maman : « Qui peut le plus peut le moins. »

Cinq mois plus tôt, j'ignorais même jusqu'à l'existence de ce genre de véhicule.

J'ai déjà transporté mes affaires à l'intérieur et je lui ai donné le nom de Pégase. J'ai présenté ma démission à la boîte et ils n'ont pas semblé mécontents de se débarrasser d'une employée, compte tenu de la morosité des affaires. J'ai bien négocié mon départ, la mort soudaine de maman m'y ayant aidée. Difficile de refuser certains avantages à une orpheline. Ce qui a augmenté mon pécule déjà important et m'a fait penser que c'était ma mère qui aurait dû être comptable, parce qu'elle comptait bien.

J'ai acheté le plus haut de gamme des camping-cars. J'ai fait mettre un écran plat qui, avec une antenne appropriée, me permet de recevoir de nombreuses chaînes. Maman a toujours refusé les chaînes payantes, au prétexte que les autres diffusaient suffisamment d'âneries. J'ai aussi acheté un

téléphone portable dont maman ne voulait pas, arguant, ce qui n'était pas faux, du peu d'appels que l'on recevait. N'en donnant pratiquement pas de notre ligne fixe elle ne voyait pas pourquoi on aurait fait des frais supplémentaires.

J'ai l'intention d'acheter mes repas tout faits et d'aller autant de fois que je le voudrai au restaurant.

Toute ma vie, maman m'a fait manger « sain et diététique », mais sans plaisir. Le restaurant, outre ce que ça coûtait à ses yeux, représentait pour elle un foyer de maladies. Elle ne manquait jamais de me lire les articles qui parlaient de leur malpropreté, sans parler des horreurs sur les restaurants chinois ou indiens qui donnaient du rat à manger. Et que pourtant j'aurais tant aimé connaître.

Je me suis mise aussi à la cigarette, négligeant les visions d'horreur publiées dans les journaux que lisait maman sur la couleur des poumons des fumeurs ou l'aspect de leurs gorges dont elle se repaissait. « D'autant, ajoutait-elle invariablement, que ce ne sont pas leurs poumons, dont je me moque, mais les nôtres, qui subissent la même agression par tabagisme passif. »

J'ai aussi acheté une bonne bouteille de whisky. Depuis que j'en ai goûté, au mariage du cousin, je me suis aperçue que j'aimais ça.

Enfin, je me suis aussi offert des vêtements à la mode : des jeans de marque, des blousons customisés, comme a dit le vendeur, ce que ma mère refusait que je porte disant que je n'avais plus l'âge. Mais je l'avais bien eu à un moment, et ça n'avait rien changé.

Moyennant quoi, je portais des pantalons de Tergal que je détestais, des chemisiers en viscose qu'elle achetait sur les

marchés, des chaussures sans grâce parce que les souliers c'est fait pour marcher et pas pour faire la coquette.

À l'enterrement de ma mère, il n'y avait pour le suivre que cinq de ses collègues. La famille Power et les autres ne se sont pas dérangés. Je les ai invités après à boire un coup au pub et la bière a coulé.

— Dites donc, m'a dit un des comptables avec qui je travaillais, je ne savais pas que vous étiez aussi cool. Et séduisante, avec ça.

La camionnette de mes acheteurs vient se ranger devant la porte de la maison. On se serre la main. Ils sont un peu crispés et examinent les lieux comme s'ils les voyaient pour la première fois. Ils s'étaient emballés en la visitant et ont acheté en trois coups de cuillère à pot. De toute façon, ils en ont pour leur argent.

— C'est un joli jardin, me dit la femme qui ressemble vaguement à ma mère.

— Oui, j'ai passé ma vie à l'entretenir. Vous vous souvenez, vous avez le potager derrière. Il reste des salades et des pommes de terre. Mais méfiez-vous on a eu des limaces, et dans la remise vous avez un produit qui les élimine. C'est un produit dangereux. Il se dissout très vite dans le sang. Si par malheur il vous arrivait d'en absorber, courez vite à l'hôpital.

— Le crime parfait, a ri M<sup>me</sup> Jennings.

— C'est comme ça à la campagne qu'on se débarrasse de son conjoint ? a grincé son époux.

— Ça ne m'étonne pas, a répliqué sa femme. L'ennui peut rendre fou.

— Ma femme craint de s'ennuyer, a ricané son mari. J'ai eu du mal à la décider de venir, même après que l'on vous avait acheté.

Je coupe court en leur donnant les clés de la maison.

— Vous avez une adresse où l'on peut vous joindre pour votre courrier ?

— Le nécessaire est fait, répondis-je, ne vous en faites pas. Au revoir.

Je suis montée dans mon camping-car après un dernier signe de la main, j'ai embrayé, et j'ai déboulé sur la route avec l'impression d'avoir fracturé les portes d'une geôle.

Je les ai regardés dans le rétroviseur en me demandant si dans cette maison ils allaient être aussi malheureux que je l'avais été.

## J

'AI ROULÉ TOUT L'APRÈS-MIDI sans ressentir aucune fatigue, portée sur les ailes du vent. Tout me semblait beau et intéressant.

Ma mère ne manquait jamais de me souligner, quand parfois, fugacement, je me plaignais de la platitude de notre vie, combien j'avais de la chance d'avoir un bon métier, d'habiter une maison confortable, de vivre une vie dénuée de soucis puisque, à l'entendre, elle les prenait tous à sa charge, alors que je n'avais pas de qualités particulières et qu'au lieu de regimber je devrais remercier le sort qui m'était échu.

Je ne savais que répondre, craignant de la fâcher. Et qu'aurais-je pu lui dire ? Que ma vie me paraissait un désert sans fin où l'horizon du lendemain se confondait avec le vide de la veille ? Que je la sentais me filer entre les doigts sans même avoir envie de la retenir, et que me venaient des pensées morbides où le monde indifférent à mon sort et m'ayant jugée sans que je sois coupable m'avait condamnée à mener une existence que je détestais ?

Mais qu'aurait-elle compris de mes plaintes, alors qu'à l'entendre elle vivait depuis la mort de son fils et l'abandon de son mari une existence peuplée de souvenirs douloureux

qu'elle se gardait bien d'oublier ?

J'étais restée inhibée par les paroles de cet imbécile de médecin qui toute petite m'avait culpabilisée, comme si c'était ma faute si mon frère avait traversé la route sans regarder, et si mon géniteur avait suivi une « jeunesse » de l'usine où il travaillait, comme j'ai fini par l'apprendre incidemment.

J'étais devenue le fils, la fille, le mari de ma mère, c'est-à-dire personne.

Parfois, je sentais vibrer en moi des forces qui me faisaient peur. Des fantasmes de vengeance contre ce monde qui m'avait oubliée. Les médias étaient remplis de gens qui se moquaient des perdants dont je faisais indubitablement partie.

Ces pensées tournaient dans ma tête pendant que j'empruntais les routes secondaires de cette merveilleuse campagne anglaise que je connaissais si mal, espérant reprendre peu à peu ce que l'on m'avait volé.

J'avais l'intention de remonter jusqu'en Écosse, de m'arrêter à mon gré sans que personne vienne s'opposer à mes envies.

Et c'est ce qui s'est passé, vers six heures du soir, quand je suis arrivée dans un village de carte postale.

Le panneau de bienvenue indiquait : OAKHAM.  
600 HABITANTS.

Une rue principale bordée de maisons fleuries entourées de jardins soignés, au point que l'on hésiterait à en fouler le gazon ; une petite place au sol pavé avec, en son centre, une fontaine d'où une femme alanguie verse de sa cruche l'eau que recueille un dauphin ; un cours d'eau coulant entre des

rives plantées de saules qui y noient leurs branches ; et de l'autre côté de la place, deux pubs aux devantures en bois garnies d'enluminures ; un temple presbytérien, quelques commerces noyés sous les ampélopsis et les corps noueux des glycines ; un club de bridge, une école, un coiffeur, des maisons en briques rouges avec des bow-windows ou des balcons en bois éteint ; d'autres à pignon avec des toits pointus en ardoise, et un garage où je prends de l'essence avant de me garer sur un terre-plein ombragé au bord de la rivière.

Assise au volant, je reste un moment à contempler ce paysage de rêve, puis je passe à l'arrière et, toute joyeuse, échange mon jean contre mon ensemble beige acheté pour le mariage du cousin, soucieuse de faire tout de suite bonne impression.

D'où je suis, je n'entends que le murmure de l'eau et le pépiement des oiseaux, seulement troublés par le son lointain de rares voitures.

C'est un autre monde, où le plaisir remplacerait l'utile, et l'harmonie la lassitude. Un conte de fées sans sorcière.

J'ai faim et je décide d'aller me chercher à dîner chez un traiteur que j'aperçois de l'autre côté de la place et qui propose des plats tout préparés.

Je prends du chou à la saucisse, un pudding couvert de fruits confits et une bière. Je souris en pensant à la grimace horrifiée de ma mère devant ce qu'elle aurait qualifié de malsain, gras, et sûrement bourré de microbes.

Je rentre dîner, m'installant comme si j'étais mon invitée. Une des fenêtres donne sur la rivière qui coule avec vivacité. Sûrement un bon coin pour la truite.

Il fait si doux que je pourrais peut-être, qui sait, rester ici quelque temps. Et comme je suis « libre », j'ai envie d'aller voir à quoi ressemblent les pubs de ce village.

Le Lion d'Or et Le Chat Perché, séparés tous deux d'une cinquantaine de mètres dans la rue principale, semblent attirer toute la population d'Oakham, si j'en juge par le brouhaha quand je pousse la porte du second.

À part pour l'enterrement de ma mère, je ne suis jamais entrée seule, pas plus qu'accompagnée, dans un pub. D'abord il n'y en avait pas près de chez nous, et ma mère trouvait ceux de la ville voisine mal fréquentés, ajoutant qu'elle ne voyait pas pourquoi on irait payer si cher ce que l'on pouvait boire à la maison.

J'ai opté pour Le Chat Perché. Des tables avec banquettes en moleskine le long du mur ; un grand comptoir en étain, quelques tabourets sur lesquels sont juchés une douzaine de buveurs accrochés à leur verre. Sur les murs, des posters de montagnes, de filles en rollers, des photos de l'équipe locale de foot coincées entre des chopes de bière géantes et des publicités de boissons.

Il y a du monde et j'hésite à m'asseoir, choisissant en fin de compte un tabouret isolé au bout du comptoir, près de la porte.

Un concours de fléchettes est en cours, et ceux qui touchent le milieu de la cible déclenchent des hurlements de joie.

Je suis la seule femme, à l'exception de trois autres attablées devant des cocas et qui discutent avec animation en me jetant des regards intrigués.

Quand soudain la porte s'ouvre brutalement, suspendant les conversations. Entre un gaillard rougeaud, vêtu d'un pantalon de velours côtelé, d'une chemise écossaise et de lourdes bottes de cuir, style gentleman-farmer. Il jette un coup d'œil alentour, faisant se détourner les regards, quand il avise la table des femmes, où deux hommes sont également assis, et se dirige droit dessus.

Il attrape l'une des femmes par le col, la soulève d'une seule main comme on le ferait d'un lapin, insensible aux piaillements de la malheureuse visiblement terrorisée, et la pousse vers la sortie, mâchoires serrées, regard exorbité, sans se soucier de bousculer ceux qui sont sur son chemin.

Interloquée par cette brutalité, j'imagine que quelqu'un va réagir et s'interposer, quand continuant sa route en traînant la femme il me bouscule avec tant de force qu'il manque me faire tomber de mon tabouret et renverse ma bière sur le comptoir.

Hors de moi, je me plante devant lui et lui saisis le bras.

— Vous croyez vous en tirer comme ça à bousculer les gens, à faire tomber leur verre et à traîner cette femme comme un paquet !

Retenu par ma main, il s'arrête et me toise avec fureur.

— Qui vous êtes et qui vous donne le droit de me toucher ! hurle-t-il.

Les regards se tournent vers nous, et la brute, la femme et moi sommes au centre de toutes les attentions.

— Qui je suis ne vous intéresse pas ! Qui me donne le droit de vous toucher ? Votre attitude indigne !

Il ricane en balayant la salle du regard comme pour mettre

quiconque au défi d'intervenir, et soudain il me repousse brutalement et sort.

La gêne est palpable après son départ, est-ce sa réaction ou la mienne qui en fait les frais ? Ne sachant quelle attitude adopter, gênée de ce que j'ai déclenché, je règle mes consommations et sors, sous les regards pas spécialement chaleureux de l'assemblée. À leur table, les deux femmes ne le sont pas davantage.

La nuit, éclairée par un trois quarts de lune, est fraîche, et seulement troublée par le bruit de la rivière proche. Je suis secouée par la scène à laquelle je viens d'assister. Je me rends compte combien jusqu'ici j'ai été protégée de la brutalité du monde.

Il n'a pas fallu plus d'un jour pour que je sois confrontée à tout ce que je déteste. Le mépris, la violence, l'arrogance de certains et la lâcheté de tous.

Je marche d'un bon pas sur le côté de la route, un fossé profond me sert de repère, quand j'entends soudain derrière moi rugir un moteur, tandis que des phares m'aveuglent au moment où je me retourne.

Une voiture me fonce dessus, je recule en catastrophe, perds l'équilibre et chute dans le fossé plein de boue et d'eau croupie, pendant que la voiture s'éloigne sans même freiner comme me le démontrent ses feux arrière et le bruit de la gomme restée collée à la chaussée.

Folle de rage, je me hisse dégoulinante sur la route, un bon mètre au-dessus, constate que mon ensemble est fichu, réalise qu'au volant j'ai vu une tête d'homme qui m'a semblé familière et, trempée, je reprends ma route en tremblant de fureur et de peur.

On a tenté de m'écraser, ou de me faire tomber au risque de me rompre le cou, et personne n'a bougé derrière les quelques fenêtres encore éclairées, bien que le bruit ait dû être entendu de loin dans ce silence sépulcral.

Je ne me rassure qu'en retrouvant Pégase, et branche aussitôt l'alarme que j'ai eu la bonne idée d'acheter, vu ce que je viens de vivre. Je tire les rideaux du camping-car et me laisse tomber d'un bloc sur ma couchette, pour me réveiller le lendemain, ahurie de me voir dans mes vêtements maculés de boue séchée.

Je les jette, entre sous la douche d'où je ressors régénérée, pour m'enrouler dans une serviette de bain et me préparer un café accompagné de pancakes et d'œufs.

En repensant à la scène de la veille, je comprends que cet abruti de bonhomme a juste usé de son droit conjugal sans que personne ose intervenir, bien qu'il se soit comporté en tyran absolu.

Au moment où je finis mon petit déjeuner, des coups violents ébranlent ma porte.

Emmitouflée dans ma serviette de bain j'ouvre avec précaution et me retrouve devant la brute qui arbore une expression de rage.

— Qu'est-ce que vous faites stationnée là ! aboie-t-il avant que j'aie pu dire un mot.

— Mais... mais... vous le voyez bien, je suis garée...

— Cette place est interdite aux nomades ! je vais vous flanquer une contredanse !

— Je ne suis pas nomade... je suis anglaise...

— Anglaise ou pas, je m'en fous, foutez le camp avant que

je vous envoie les policiers municipaux qui vous colleront en cellule pour non-respect des règlements !

— Quels règlements ? ils sont indiqués où ?

— Nulle part, ils sont généraux pour tout le comté, et particulièrement chez moi ! Alors, j'appelle les flics ou vous fichez le camp ! je suis le maire, j'ai toute autorité !

Je n'en reviens pas et reste sans voix. Je le sens prêt à me frapper si je n'obtempère pas.

— Mais je m'en vais, je ne saurais rester un moment de plus dans ce pays de fous ! répliqué-je avec le maximum de dignité que je peux trouver, étant à moitié nue.

— Et qu'on ne vous voie plus ici ! La commune est interdite aux romanichels !

Avant que je puisse lui répondre il tourne les talons et monte dans une voiture garée un peu plus loin que je reconnais comme celle qui a tenté de m'écraser la veille.

Folle de rage et prête cette fois à porter plainte, je sors et cours derrière lui, alors qu'il démarre sur les chapeaux de roues. Je m'arrête et lui hurle des insultes, quand, en me retournant, je vois deux couples d'un certain âge qui me toisent d'un air réprobateur.

**T**

OUJOURS FURIEUSE, je repars dès que je suis prête, comprenant que je ne pourrai obtenir de ces gens que de l'hostilité. Il est le maire, personne ne recevra ma plainte.

Je roule longtemps, apercevant à peine les paysages que je traverse, désireuse d'oublier l'incident mais sentant monter en moi une colère qui ne me quitte plus.

Le plus difficile à vivre, quand on est seule, c'est de ne pouvoir partager ses émotions, ses sentiments, ses joies et ses chagrins. J'ai très tôt ressenti ce manque que je ne pouvais combler avec personne. Ma mère refusait toute compagnie pour elle comme pour moi, ne comprenant pas que j'aurais comme les autres filles de mon âge rêvé d'une amie qui m'aurait écoutée, consolée, qui aurait ri avec moi, peut-être, comme je voyais les autres le faire. « Tu connais l'adage, me répétait ma mère quand il m'arrivait de soupirer d'ennui et de me plaindre qu'aucune compagne ne me propose de l'accompagner au cinéma, ou pour une promenade. Protégez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge ! »

Pourtant je les regardais se donner des rendez-vous après la classe, prévoir les sorties du samedi soir que je savais passer avec ma mère devant la télé et l'émission qu'elle ne

manquait jamais, où un bellâtre à moumoute invitait des spectateurs à monter sur scène pour commenter les points forts des événements de la semaine.

Ce que je détestais par-dessus tout, dans cette émission, c'était lorsque les caméras se promenaient dans le public et montraient les expressions affligeantes de vulgarité des spectateurs se tordant de rire aux lourdes plaisanteries du présentateur dont tout le talent consistait à se montrer méchant avec les plus fragiles.

Je regardais ma mère rire avec eux et, en même temps que montait en moi un profond dégoût, la sensation d'être seule à le ressentir me glaçait.

Un jour, à la télé, ils ont passé Pinocchio, un film dans lequel un habile menuisier nommé Geppetto fabrique un pantin qui deviendra son ami.

Je me suis fabriqué une amie. Je ne lui ai pas donné de nom, c'était my shadow friend. Mon amie fantôme. Ne la nommant pas, j'avais l'impression de la garder pour moi.

La nuit on se racontait ce que nous avions vécu dans la journée, on faisait des projets pour plus tard.

Un soir, la porte de ma chambre s'est brusquement ouverte et ma mère a fait irruption.

— Avec qui tu parlais et riais ? a-t-elle crié, courroucée, en regardant autour d'elle avec méfiance.

— Mais... mais... avec personne..., ai-je répondu, alarmée. Je récitais un texte pour demain...

Elle m'a jeté un regard de commisération et est repartie en haussant les épaules.

Cette amie je ne l'ai jamais quittée, et aujourd'hui comme

hier elle m'accompagne. Surtout quand je me sens seule comme à présent.

En début d'après-midi je m'arrête pour déjeuner. Un joli coin abrité au milieu de collines qui montent doucement vers un petit bois. S'y mêlent l'odeur des pins, de l'herbe fraîche et de la terre, et je repousse de toutes mes forces le souvenir d'Oakham et de son maire.

Puis je reprends la route et roule au hasard avant de m'arrêter pour la nuit dans un village appelé Ruthin, aussi gracieux que le précédent, et situé en plein pays de Galles.

Les gens me semblent différents. Peut-être plus rustiques avec leur langue archaïque où les consonnes se chevauchent et forment une bouillie incompréhensible, mais l'atmosphère est amicale, voire chaleureuse, tout comme la serveuse du restaurant dans lequel je dîne.

— On n'a pas beaucoup de touristes en ce moment, c'est pas la saison, mais l'été c'est plein de pêcheurs par ici, me dit-elle.

Je me régale d'une délicieuse poule bouillie que j'arrose d'une pinte de bière fortement maltée, caractéristique du pays.

Je me contente d'une, et rentre me coucher, ayant avec cette seule bière la tête un peu légère.

Je reste deux jours à Ruthin, explorant ses environs, qui sont sauvages et beaux, parlant avec les autochtones qui me paraissent bien plus ouverts que ceux que je viens de quitter, et qui me conseillent, puisque je voyage sans but précis, d'aller vers la péninsule de Llyn, face à l'île de Bardsey, le point le plus à l'ouest du pays qui s'enfonce comme un doigt,

précisent-ils, dans une mer d'Irlande toujours déchaînée et offre un spectacle grandiose.

Ce qu'ils ne me disent pas et que je constate très vite quand je descends dans la plaine après avoir traversé le Plynlimon, l'un des sommets des monts Cambriens, c'est l'impression de débarquer sur une autre planète, pratiquement vide d'habitants, couverte d'immenses landes grises coupées de tourbières et de pâturages sur lesquels errent des troupeaux de moutons.

Je roule en direction de la baie, cherchant un village ou une ferme auprès de quoi dormir car, bien que je ne sois pas froussarde, ces landes désertes à perte de vue ne sont pas engageantes.

Je ne trouve rien et m'arrête au plus près de la route, sur une aire de dégagement. La nuit tombe tôt et j'allume toutes les lumières de Pégase en même temps que je ferme porte et fenêtres au verrou.

Autour, c'est le grand désert gris. Et un silence que ne vient troubler nul bruit, si ce n'est dans le lointain les sonnailles des moutons et des troupeaux de vaches qu'on appelle ici des Welsh Black, belles bêtes toutes noires à l'aspect un peu préhistorique.

Qui dit moutons, dit berger, mais je n'en aperçois aucun. Les bêtes doivent transhumer à leur guise, c'est du moins ce que j'imagine.

Je ne dors pas bien, l'oreille aux aguets du moindre bruit. J'ignorais qu'il y en avait autant la nuit à la campagne. Ça craque, piétine, souffle, galope, gémit, hulule. Tout à fait le genre d'atmosphère des films d'épouvante que j'aimais regarder, mais bien à l'abri chez moi.

Je me lève à l'aube avec l'impression de ne pas m'être couchée, me prépare après avoir jeté un coup d'œil attentif à l'extérieur en écartant les rideaux, et reprends la route, plus très sûre d'avoir envie de voir cette fameuse pointe de Llyn dont les gens du pays semblent si fiers.

Je traverse encore des étendues sans fin, traverse des cours d'eau sur des passerelles légères qui protestent sous notre poids, gravis des collines où souffle un vent glacial, avant de redescendre jusqu'à la fameuse baie que j'aperçois au loin.

Il est dix heures et demie et je roule depuis mon départ dans le même paysage lunaire. Des corps de ferme isolés surgissent des replis de terrain qui les protègent du vent. Leurs murs sont gris comme le ciel qui les accable et ils ressemblent à des lutteurs accroupis.

— Sacré pays, marmonné-je. Heureusement que tu es là. C'est d'un triste, ici !

Au moment de repartir, ce matin, je me suis aperçue que mon réservoir d'eau était sérieusement entamé. Je n'ai pas encore pris l'habitude et j'ai oublié de le remplir à Ruthin. Par chance, j'aperçois à ce moment-là une grande ferme à l'air prospère en contrebas d'une longue prairie. Depuis que je voyage, j'ai pris l'habitude de demander de l'eau aux paysans que je dédommage d'un billet.

Je m'engage dans le chemin de terre qui y mène et m'arrête dans la cour où picorent des volailles.

— Il y a quelqu'un ? demandé-je en ouvrant la porte du bâtiment principal, une belle bâtisse de deux étages en granit, sombre et solide comme l'ennui, après avoir frappé.

N'obtenant pas de réponse, j'avance sur le pas de la porte

et réitère sans plus de succès mon appel.

J'entre dans une vaste cuisine bien tenue avec une haute cheminée et une longue table en bois sur laquelle sont posés deux bols et un pot de thé. Les propriétaires ne doivent pas être loin.

Je ressors dans la cour mais, ne voyant aucun signe de vie, je m'apprête à reprendre la route, quand j'entends venant d'un bâtiment sur la gauche des cris aigus, des gémissements tels que peut en pousser un animal blessé.

Est-ce un cochon que l'on tue, un chien que l'on bat ? Je me dirige vers la double porte en bois qui ferme une grange d'où parviennent les cris et la pousse.

Et là, je me pétrifie. Devant moi, à dix mètres, un homme, le pantalon baissé sur les mollets, le sexe bandé qui se balance comme un métronome, est à genoux sur une fillette qui pleure, couchée sur le dos, et qui tente de toute la force de ses maigres bras de le repousser.

Il halète, la secoue pour la faire taire, tente de s'insinuer entre ses cuisses ouvertes par ses propres jambes, tandis que la malheureuse secouée de sanglots le supplie d'une voix déchirante.

À ce moment, elle tourne la tête et m'aperçoit.

L'homme se retourne à son tour et me fixe, plantée comme un cierge à l'entrée de la grange. Il se passe quelques secondes avant que la nouvelle donne s'inscrive dans son cerveau. Puis il se redresse, la face tordue de colère, et se reculotte en se relevant.

— Qu'est-ce que vous foutez là ! éructe-t-il.

Je ne réponds pas, incapable d'articuler un mot.

— Qu'est-ce tu fous là, salope ! hurle-t-il encore.

— Qu'est-ce que vous faites, vous ? m'entends-je répondre d'une voix faible.

— T'occupe ! fous-moi le camp !

— Vous êtes un salopard ! je vais vous dénoncer ! bredouillé-je.

C'est comme si j'avais versé du sel sur une brûlure. Il pousse un rugissement et se rue sur moi, les poings brandis.

Il possède le physique de ces paysans habitués à soulever des bottes de paille de cinquante kilos en rigolant.

Morte de trouille, ma main tâtonne derrière moi et accroche un manche en bois dont je m'empare, et qui s'avère être une fourche à longues dents, sur laquelle, emporté par son élan, il s'empale.

Je tiens à deux mains la fourche qu'il saisit de ses doigts épais comme des saucisses, et tandis qu'il s'affaisse au ralenti et contemple, l'air étonné, la fourche enfoncée dans son ventre, il lève vers moi des yeux vitreux, et enfin s'écroule.

Un râle profond sort de sa gorge tandis qu'un flot d'écume mêlée de sang inonde sa bouche.

Je reste figée un moment d'éternité devant lui, étendu à mes pieds. Toujours couchée, la gamine continue de pleurer silencieusement. Elle fixe, les yeux exorbités, le cadavre.

Je suis complètement sonnée. Je ne comprends rien. Je me suis arrêtée pour faire le plein d'eau et j'ai tué un homme. Un homme qui violait une enfant.

Une enfant qui a visiblement du mal à reprendre ses esprits.

Avec des mouvements saccadés, je vais vers elle et essaye de la relever. Nous sommes toutes les deux dans un état

d'hébétude profonde.

Je la prends par le bras, contourne le cadavre ensanglanté enfoncé dans la paille et sors dans la cour.

Elle est la même qu'au siècle précédent. Rangée, propre, cernée de bâtiments de belles pierres, un tracteur et une charrue soigneusement rangés sous un auvent, Pégase au milieu.

Je regarde machinalement ma montre et constate que moins de cinq minutes se sont écoulées. Mais ces cinq minutes ont suffi à me faire basculer dans un autre monde.

Je rejoins le camping-car et me mets au volant, après avoir installé la fillette toujours prostrée sur la banquette à côté de moi.

Son regard est mort, sa bouche pincée est blanche, ses mains étalées sur ses genoux.

— Ça va aller, ça va aller, c'est fini... on va aller à la police... Qui c'était ma petite ? Tu le connaissais ? Il ne te fera plus de mal... c'est fini..., murmuré-je en lui caressant les mains et les cheveux.

Mais autant parler à une morte, dont elle a d'ailleurs la rigidité et la couleur.

J'embraye et sors de la ferme, réalisant avec horreur que je laisse derrière moi le cadavre d'un inconnu dans un pays réputé ne pas trop aimer les gens venus d'ailleurs, en compagnie d'une gamine totalement secouée, et, pour ce que j'en vois, prête à partir en crises hystériques dès qu'elle reprendra ses esprits.

Qui était cet homme ? Un fermier, un parent, un voisin ? En tout cas un homme riche à voir la ferme dans laquelle je

l'ai trouvé.

J'ai tué un homme et roule en compagnie d'une fillette dont l'état catatonique n'indique pas qu'elle pourra un jour expliquer ce qui s'est passé.

La route que je prends court dans un paysage de fin du monde, pelé et gris comme la mer qu'on aperçoit au loin. La fillette, assise à côté de moi, est tendue à se casser. Mais au faite d'une crête qui débouche sur d'autres champs aussi désolés que les précédents, elle tourne la tête vers moi et crache :

— Tu as tué mon père !

Et il y a tant de haine dans ses yeux, tant de violence dans sa voix, que j'en suis secouée de la tête aux pieds.

— Mais... mais... c'était ton père ?... et il était en train de te violer... ?!

— C'était mon père ! Et vous l'avez tué ! on va vous pendre ! On va vous écarteler !

Je donne un grand coup de frein et me tourne vers elle, regardant, incrédule, son visage convulsé de rage, prêt, dirait-on à me mordre.

— Mais je t'ai sauvée, petite idiote ! Depuis quand il te violait ce salaud ?! Et il voulait me tuer aussi, tu te souviens !

Elle lève la main et me frappe au travers de la bouche, puis se jette sur moi en tentant de m'étrangler. Et tandis que j'essaye de la contenir, elle s'empare d'un tournevis qui traîne sur le tableau de bord et veut me le planter dans la gorge.

J'esquive et la repousse violemment, et pendant qu'elle valdingue contre la portière, s'y assommant à moitié, j'engage

mon camping-car dans un chemin de sable qui s'enfonce dans une pinède aussi déserte qu'au premier matin du monde.

Je ne sais plus quoi faire.

## J

E REPRENDS LA ROUTE en direction du nord, vers l'Écosse. J'ai toujours rêvé de ce pays de granit, d'herbes folles, de châteaux médiévaux hantés, de combats de chevaliers.

On en a souvent parlé avec mon amie. Nous inventions des aventures qui même dangereuses se terminaient bien. Nous étions des héroïnes. Les bois alentour nous servaient de terrains de manœuvres.

Nous imaginions une mer glacée avec des lochs froids et gris comme le mercure où vivaient des créatures mystérieuses. Des collines couvertes de prairies, de fabuleuses falaises blanches qui tombaient dans la mer ; des étendues désertiques de landes traversées de rideaux de brouillard et envahies de bruyère.

L'Écosse, c'est un monde à part où des hommes en jupes jouent de la cornemuse qui vous arrache des frissons, se nourrissent de panse de brebis et balancent des troncs d'arbre aussi aisément que des bâtons.

À dire vrai, lorsque j'avais évoqué avec ma mère l'achat d'un camping-car, c'était exactement à ce genre de périple que je pensais.

Plus maintenant. Si je veux aller dans ce lieu du bout du monde, c'est pour me perdre. Oublier. Et me faire oublier.

Je revois sans cesse l'homme transpercé et sa fille que j'ai cru sauver. Meurtrière. Je mâche le mot comme pour l'apprivoiser. Et j'y arrive, parce que si je veux être honnête, et que Dieu me damne, je n'ai aucun remords. Et c'est ce qui achève de me troubler.

Ce type était un pur salopard et sa fille une gourde finie.

Épuisée, je m'arrête le soir dans une de ces maisons où l'on vous loge et où l'on vous sert le matin un déjeuner plantureux. L'hôtesse, aimable, veut engager la conversation, mais j'ai la gorge sèche et je ne peux lui répondre que par monosyllabes. En repartant j'achète les journaux et trouve mention du drame dans le Morning Star de Cardiff.

Une photo pleine page de la ferme et des deux victimes en médaillon renvoie à un article sur deux pages intérieures qui annonce que la police ne possède pour l'instant aucun indice permettant de retrouver l'odieux criminel qui a perpétré ces crimes horribles.

Personne ne comprend, ajoute le journaliste, ce qui a pu se passer dans la ferme de Jo Culloughs, riche fermier honorablement connu, principal fournisseur d'orge pour les différentes brasseries de l'île, conseiller du canton, adjoint du bourgmestre, responsable du Comité de chasse et pêche, trésorier du Comité des fêtes, généreux donateur de diverses œuvres caritatives, et qui, resté veuf trois ans plus tôt, élevait avec beaucoup de dévouement sa fille unique âgée de douze ans dont on a retrouvé le corps dans un étang proche de la ferme.

Il fallait remonter aux années quatre-vingt, poursuivait

l'article, pour trouver trace d'un crime d'une telle violence, commis lui aussi dans une ferme isolée. Certains en venaient déjà à se demander si ne rôdait pas un meurtrier fou que ses pulsions criminelles saisissent de loin en loin.

## J

'ARRIVE À MANCHESTER en pleine nuit, après avoir roulé toute la journée, et trouve un emplacement pour Pégase dans un camp de mobile-home.

Mes voisins, que je découvre au matin, sont un couple d'obèses. Plus tard, ils me diront être au chômage. Pour l'heure, ils passent leurs journées affalés dans des fauteuils de toile sous leur auvent à lire les tabloïds que le mari rapporte le matin après avoir été aider un kiosquier qui lui fait cadeau des journaux de la veille.

Quand il revient, vers dix heures, son épouse habillée d'un peignoir défraîchi sort une bouteille de coca glacé qu'ils boivent avec du pop-corn copieusement arrosé de sucre.

Je suis là depuis trois jours et je ne les supporte plus. Ils sont si gros que je me demande ce qui pourrait les atteindre à part un infarctus. Une balle se noierait dans leur graisse avant de toucher un organe vital, et il faudrait un poignard d'au moins trente centimètres pour traverser leur lard. C'est à peu près ce que devaient mesurer les dents de la fourche qui a tué Culloughs.

Je me demande d'où me viennent ces idées.

Dans les journaux, je suis les efforts des enquêteurs lancés sur la piste du double meurtre.

Ça ne m'a pas amusée de noyer la fillette, j'ai dû le faire, c'est tout. Quand je me suis arrêtée au bord de cet étang dont j'ignorais l'existence, j'ai encore tenté de la raisonner. Mais elle ne voulait rien entendre. Elle braillait comme une harpie que j'avais assassiné son père qu'elle aimait, qu'elle allait me dénoncer et que les amis de son père me pendraient.

Malgré mes efforts pour lui expliquer que je lui avais sauvé la vie, elle m'affirmait que son père était un bon père qui s'occupait bien d'elle, mais comme il travaillait beaucoup il n'avait pas le temps de se trouver une femme et que c'était pour ça, etc. J'ai alors tenté de lui faire comprendre que ce comportement était odieux, d'autant que je l'avais vue se débattre, pleurer et le repousser. Elle m'a répondu benoîtement que c'était lui qui lui demandait de le faire, comme une forme de jeu.

J'en étais atterrée, et puis la gamine s'est mise à me cracher dessus en me frappant à coups de poing et de pied et en m'insultant d'une façon effrayante pour une enfant de son âge.

Et quand je lui ai fait remarquer que je dirais comment je les avais trouvés et pourquoi j'étais intervenue, elle m'a répliqué, en bavant comme une sorcière, que personne ne me croirait et que de toute façon tous les hommes du coin faisaient pareil.

— Alors tu veux me dénoncer ? Et mentir ? J'ai voulu te sauver et ton père s'est jeté sur moi, il a tenté de me tuer ! Tu as bien vu !

— Ç'aurait été bien fait ! a-t-elle hurlé en ouvrant la

portière de la cabine et en se mettant à courir comme une folle.

Je suis restée interdite quelques secondes, puis je me suis aperçue qu'au-delà de la crête que suivait le chemin, une ferme se nichait dans le creux, et que la fille courait dans cette direction en braillant comme un putois.

Je me suis lancée à sa poursuite, mais elle prenait le temps de se retourner, de s'arrêter et de me jeter des pierres qu'elle ramassait tout en courant.

J'ai fini par la rattraper alors qu'on arrivait sur le sentier qui menait à la ferme. Je l'ai assommée d'un coup de poing et l'ai ramenée vers Pégase.

Elle n'est pas restée longtemps inconsciente, je n'avais pas, par retenue sans doute, frappé assez fort. Elle s'est échappée de nouveau en hurlant des insultes et des menaces, et excédée, comme on passait à ce moment-là devant un étang, je l'ai poussée dans l'eau.

Elle a vite coulé.

— Vous voulez des gâteaux ? me propose le monstre d'à côté.

— Non, merci, madame, je ne mange pas de sucre.

Et je vais à la supérette du camping pour acheter des bricoles. Le camping n'est pas désagréable, situé près d'un bois, à la sortie est de Manchester. Cette ville, elle, par contre, est effrayante de bruits et de pollution industrielle, habitée par une population accro à son équipe de foot qui semble cristalliser l'intérêt de tous, femmes comprises.

Pas un café, pas un pub, pas une boutique sans le fanion de l'équipe Manchester United, appelée aussi les Red Devils.

Des posters psychédéliques couvrent tous les murs, des ballons trônent dans les vitrines des commerçants, des maillots signés des champions encombrant les étagères des bonnetiers et, surtout, surtout, la bouille radieuse de David Beckham, the David Beckham, celui qui a fait connaître la ville au-delà des frontières, s'étale partout. Qui se souvient du nom du Prime Minister à l'époque de Beckham ?

À un moment, ma mère a « fréquenté », comme elle osait à peine le formuler, un type qui travaillait dans une quincaillerie et qui sentait le clou, enfin, le métal. Ça, c'était une chose, mais le pire c'était qu'il était fan de l'équipe d'Arsenal.

Il venait à la maison les soirs de match parce qu'on avait une bonne télé. Il arrivait à l'heure du repas qu'il avalait avec une seringue, ne prononçant pas deux mots, et se collait ensuite devant l'écran où il commentait à voix haute les phases du jeu de ces guignols en culotte courte qui s'écharpaient pour un ballon.

Ma mère, et c'est ce qui m'exaspérait, je dois bien le reconnaître à présent, supportait ces singeries puériles, et pire, l'approvisionnait en canettes de bière, compléments indispensables du supporter de base.

De la voir ainsi s'abaisser à ce rôle au point de faire mine d'y prendre plaisir me donnait l'envie de les étrangler tous les deux, ce qui aurait peut-être dû m'alerter.

Je ressors les bras chargés de mes courses, quand je m'arrête net sur le pas de la porte. La supérette est située face au bureau d'accueil du camp, et deux policiers en uniforme discutent avec le gérant.

— Vous avez beaucoup de monde en ce moment ?  
questionne l'un d'eux, au visage comme une citrouille.

— Oh, comme d’habitude, répond mollement le gérant qui à l’instar de mon voisin bénéficie d’un tour de taille appréciable.

En Angleterre, on boit de la bière, on mange du poisson frit avec des frites, des œufs au bacon et aux saucisses, et l’on termine généralement par un gâteau monstrueux couvert de crème verte ou rose, selon les goûts. La plupart du populaire s’alimente de cette façon. Ma mère, qui avait la dent dure mais énonçait parfois des choses justes, disait que les pauvres le restent parce qu’ils ne regardent pas ce qui se fait dans les classes supérieures.

— C’est-à-dire ? reprend la citrouille.

— Ben, vous savez, ici, c’est surtout des locations à l’année de mobil-homes... toujours les mêmes...

— Pas de camping-car ?

— Pas beaucoup, trois ou quatre de passage...

Je m’éloigne, les jambes molles, et regagne mon gîte. De loin, j’observe les policiers qui prennent congé du gérant, et je respire, mais ils ne repartent pas et, au contraire, viennent vers la partie du camping où je suis garée.

Je rentre précipitamment et me mets à éplucher des pommes de terre pour me donner une contenance. J’entends glousser à côté les deux montagnes de graisse qui ont dû tomber dans leurs torchons sur un article particulièrement croustillant.

Je frémis d’angoisse en entendant approcher les policiers, mais curieusement, et je m’interroge sur cette sensation, je suis excitée par le danger qu’ils représentent.

Pour ne pas qu'ils s'aperçoivent que mes mains tremblent, je les pose sur la table au moment où « tête de citrouille » s'insère dans l'ouverture de ma porte.

— Bonjour, madame..., dit-il aimablement.

Je me tourne et feins la surprise.

— Oh ! bonjour capitaine, répliqué-je, souriante, excusez-moi je ne vous ai pas entendu.

— Je vous en prie, répond-il, tandis que son collègue, qui lui au contraire a un teint de laitue, passe à son tour la tête par la porte pour me saluer.

— Vous avez un bien beau camping-car...

— Merci, capitaine.

— Oh, je ne suis pas capitaine, mais agent. Agent Hillary...

J'acquiesce, le visage barré d'un sourire.

— Vous venez de loin ? continue-t-il.

— Hereford, dans le comté de l'Herefordshire. Je compte remonter jusqu'à Glasgow.

— Bien jolie promenade... C'est bon d'avoir du temps libre, sûrement.

Le ton de la fin de phrase a légèrement changé ou c'est moi qui me fais du cinéma ? je m'empresse.

— Très bon. Je vis avec ma mère et j'ai été assez sérieusement malade, alors j'ai demandé un congé sabbatique à mon entreprise.

— Ah, nous les congés sabbatiques, on ne sait pas ce que c'est..., riposte « citrouille ». C'est quoi votre métier, si ce n'est pas indiscret ?

— Expert-comptable.

— Oh, un bien beau métier...

Il semble méditer, regarde son acolyte qui, après avoir fait le tour de Pégase, ce qui m'a un peu crispée, est venu le rejoindre.

— Ça doit coûter quelque chose un beau véhicule comme celui-là, il semble y avoir tout le confort.

— C'est maman qui nous l'a offert...

— Ah oui ? dit-il en jetant un coup d'œil circulaire à l'intérieur, eh bien on ne va pas vous déranger plus longtemps, m'dame.

— Oh, il n'y a pas de dérangement, monsieur l'agent. Sans indiscrétion, vous êtes ici pour quoi ?

Ça c'est culotté. Au lieu de les laisser filer je les asticote, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Je viens juste de m'apercevoir que j'aime jouer avec le feu.

— Oh, contrôle de routine. Il y a eu des vols dans les campings, alors on surveille. Ne laissez pas votre porte ouverte, m'dame, et fermez bien la nuit.

Ils tournent les talons et s'éloignent, après m'avoir saluée. Je trouve que j'ai été super. À un moment j'ai failli entamer le couplet « vous comprenez, une femme qui voyage seule... » mais je me suis retenue tandis qu'un délicieux frisson me parcourait. J'ai les jambes encore flageolantes et les mains moites.

En fin de compte, il n'est vraiment pas difficile de berner les autorités. Une femme, surtout, ne paraît pas présenter de danger. Une femme qui voudrait s'amuser à commettre des délits, voire des crimes, pourrait presque le faire en toute

impunité. Qui irait penser qu'une femme dans mon genre puisse embrocher un homme et noyer une fillette ?

J'entends le monstre gras bramer à mon intention. Je descends, fais le tour de Pégase et souris à distance au couple de baleines affalées.

— Ben qu'est-ce qui vous voulaient les cognes ? demande, gracieuse, Madame Baleine, qui s'extrait avec difficulté de son fauteuil de toile.

Elle porte un caleçon qui s'arrête aux mollets, collé à ses bourrelets, et un T-shirt avec la tête de Madonna peinte en orange sur fond noir.

— Il y a eu des cambriolages, alors ils sont venus prévenir...

— Ben, y z'ont qu'à s'ramener les cambrioleurs ! barrit son époux vêtu d'un jogging violet à bandes vertes que je ne lui ai jamais vu quitter, y z'iront pas loin avec moi !

On échange encore quelques amabilités, et je pense furtivement à ma mère qui doit se retourner dans sa tombe devant pareil spectacle. Elle disait ne pas supporter la vulgarité. Un des rares points sur lesquels nous étions d'accord.

— Tiens, si vous veniez prendre une bière, ma p'tite dame ? me propose mon voisin.

— J viens de faire des chips ! renchérit son épouse.

Je me crispe de dégoût, mais je connais les usages.

Pour ne pas se faire remarquer, il faut être un Romain à Rome.

— Avec plaisir.

— Allez, v'nez vous asseoir...

Ils sont aussi immondes de pensée que d'aspect. Ils détestent les animaux, les Noirs, les catholiques, les Français, les Belges, (pourquoi les Belges ?), les juifs, les patrons (ils n'ont pourtant pas dû en connaître beaucoup), vomissent sur le gouvernement qui les entretient, et autres gracieusetés.

Et je me prends à penser, avec étonnement toutefois devant le tour que prennent depuis quelque temps mes idées, que j'aurais assez aimé en débarrasser le monde.

Et pendant qu'ils éructent leurs sales idées, je les imagine en cadavres sanglants échoués comme des lions de mer sur une plage. Pourquoi ai-je choisi une plage, je l'ignore. Mais pendant qu'ils s'ouvrent des canettes qu'ils descendent au goulot alors que j'ai à peine touché la mienne après leur avoir demandé un verre, je m'amuse de ce nouvel état d'esprit.

Jusque-là je n'ai pas été une criminelle, j'ai dû me défendre. J'ai tué pour sauver une enfant. On pourrait même dire que je suis une justicière. Serait un immonde lâche celui qui resterait sans réagir devant l'épouvantable spectacle d'un homme violant une enfant de douze ans qui crie tout ce qu'elle peut.

Beaucoup le feraient.

On les a vus se détourner pendant les guerres des événements horribles et reprendre leur chemin comme s'il ne s'était rien passé.

On les voit encore rester indifférents devant une agression. Une fille à Londres a pu se faire violer dans le métro en plein jour, sans que personne intervienne.

Je ne suis pas comme ça. Supprimer un pervers c'est aider l'humanité.

Est-ce que je m'absous ? Et pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'un crime ? bien sûr toutes les religions le condamnent, bien qu'elles en aient commis, et en commettent toujours, par millions. Déterminons donc ce qu'est un crime.

Un crime est l'action de tuer un être vivant par cupidité, haine, jalousie, plaisir, cruauté, sadisme, sexualité perverse.

Où suis-je là-dedans ?

J'ai agi pour sauver une enfant des griffes de son bourreau. Et la victime s'est retournée contre moi.

Syndrome de Stockholm ? Son père devait alterner caresses et violences. Ou peut-être ne connaissait-elle que ça dans son environnement.

Pendant que je réfléchis à tout ça, le bourdonnement ininterrompu des insanités que déverse ma voisine confirme mon raisonnement.

Ils sont indubitablement de trop sur terre. Ils ne servent à rien et coûtent cher à la société. Ma mère n'aurait formulé que la première partie de cette pensée. Mais justement, ma chère mère, n'était-elle pas l'exemple type d'une empêcheuse de vie ? d'une bouffeuse de bonheur ? d'une tombe ouverte avant la mort ?

Depuis qu'elle est morte ce qui a changé c'est que moi je suis vivante. Avant, il y avait deux mortes survivant côte à côte.

— Excusez-moi, je dois vous laisser, dis-je en me levant, ne sachant pas si j'ai pensé à haute voix, devant leur air ahuri. Je dois faire vérifier mes freins.

Je les plante en trois secondes, et ils n'ont pas reposé leurs canettes sur la table que j'ai déjà sauté dans ma cabine après

avoir simplement refermé la porte de mon home sans même vérifier que tout est rangé.

Je me dégage de mon emplacement, leur fais du bras un vague signe en passant qui ne modifie en rien leur expression abrutie, et me dirige vers la sortie.

J'ai réglé une semaine d'avance et suis restée trois jours. Mais dans mon intérêt, et surtout dans le leur, il vaut mieux que je parte.

## J

'ATTEINS LE CENTRE DE MANCHESTER au moment où une pluie glacée se met à tomber. Dans cette région d'Angleterre placée entre les mers d'Irlande et du Nord, vous êtes sûr de vous faire rincer un jour sur deux. Aujourd'hui, la pluie qui devient diluvienne en quelques minutes s'accompagne d'un vent glacé qui secoue Pégase au point de m'obliger à tenir le volant à deux mains.

Je cherche un endroit pour me garer et attendre que ce foutu temps se calme. J'avise une place où stationnent deux véhicules de gens du voyage, plutôt moches. Ce qui me surprend aussi ce sont les nouvelles expressions que j'emploie. C'est comme si certains mots étaient restés jusque-là coincés dans ma gorge et ne demandaient qu'à sortir.

Je me suis même surprise à jurer comme un charretier contre un camion qui me poussait sur la rambarde de l'autoroute. Cette transformation m'amuse et me donne une réelle assurance.

Ma mère était stricte sur la façon de s'exprimer, ce qui ne l'empêchait pas de faire des fautes de syntaxe. Mais ce qui m'amusait par-dessus tout, c'était lorsqu'elle parlait à quelqu'un qu'elle estimait distingué, ou « de bonne

naissance » (étaient de bonne naissance toutes celles et ceux nés d'une famille plus bourgeoise que la nôtre, ce qui n'était pas difficile). Elle arrondissait les lèvres, soulevait les sourcils d'un air stupide et prenait une intonation snob.

Quand j'ai quitté la maison de ma mère – tiens, pourquoi dis-je ça ? c'était aussi la mienne –, enfin bref, quand j'ai pris la route, le monde extérieur m'effrayait. Je ne me sentais pas de taille à l'affronter. Ma mère m'avait appris à être méfiante, une femme pour elle était une proie rêvée qui risquait bien plus de tomber sur un salaud que sur un type bien. Ce en quoi, depuis que je voyage, je ne peux que lui donner raison.

Je me gare et soupire en essuyant la buée qui couvre les vitres. Je hais la pluie, bien que ma mère ne manquait pas de me contredire en affirmant qu'elle était indispensable, par exemple, aux agriculteurs. Je me retenais de lui répliquer que je me foutais complètement des agriculteurs toujours à se plaindre, de la canicule, des inondations, du gel, des baisses et hausses de prix, que tout le monde avait ses problèmes mais qu'eux étaient toujours à mendier.

Ma mère était issue d'une famille de paysans, et je me gardais bien d'exposer mes opinions.

La pluie ne mollissant pas, je décide de regarder ce qu'il y a dans mes placards, car une petite faim me tenaille. J'allume le chauffage et en une minute j'ai chaud et les vitres sont claires.

J'adore mon home, je n'ai jamais jusqu'ici ressenti un tel bonheur domestique. Cette quiétude d'évoluer parmi ses affaires, de ne compter qu'avec son temps.

Je déniche une boîte de petits pois et un bout de jambon, mélange le tout, le chauffe, ouvre une bouteille de soda et me

mets à table en disposant un très joli set que j'ai acheté à Ruthin.

J'ai regretté de n'en avoir acheté qu'un, mais je sais aussi que jamais personne ne vivra ici.

Après dîner, j'allume la télé et regarde un excellent film policier de la BBC. L'histoire ressemble un peu à la mienne.

Je m'endors là-dessus, en écoutant la pluie hacher le toit de mon foyer.

# L

LE LENDEMAIN MATIN, en jetant un coup d'œil de l'autre côté de la place, j'aperçois une sorte de pub qui me donne envie de boire un bon café accompagné de pancakes. À lire ce qui est inscrit sur les vitres, je dois pouvoir satisfaire les deux.

Il est tôt. Mon horloge interne n'est pas encore au point.

Maman me réveillait à sept heures pour prendre mon petit déjeuner qu'elle avait préparé la veille, aussi bien la semaine que le dimanche.

J'avais beau lui répéter que le dimanche j'aurais aimé dormir plus tard, elle me rétorquait que c'était justement ce jour-là qu'il y avait le plus de choses à faire, et que la paresse est un péché capital.

Un grand comptoir sur lequel sont posées diverses victuailles occupe le fond du bistrot. Deux serveuses ensommeillées coiffées de serre-tête y officient. Des affiches de l'inévitable équipe de foot de Manchester tapissent les murs.

J'entre et commande un double café et des pancakes arrosés de sirop d'érable qui d'avance me font saliver.

Pour rien. Le café est froid et sans goût et les pancakes rassis. Un couple est assis à une table proche, les yeux dans les yeux. La caricature du couple illégitime qui s'accorde un quart d'heure de rêve après avoir fui l'ennui de son foyer et avant de rejoindre son banc d'esclaves.

Une mère entre avec ses deux gros garçons et commande d'une voix forte, avant de s'asseoir, de quoi nourrir une tribu de Somaliens pendant un mois.

Ou l'Empire britannique est en surcharge pondérale généralisée, ou c'est moi qui divague. Je les regarde en mâchonnant mes crêpes et je les trouve incroyablement moches et sans intérêt. Ce sont pourtant les mêmes que ma mère et moi avons connus toute notre vie.

Je me sens en colère sans raison. Un mauvais café ne devrait pas déclencher ça. J'avise un journal sur une chaise proche et m'en saisis.

Le hasard existe-t-il ? Qui pourrait le dire ? croire au hasard c'est comme croire en Dieu, c'est aussi irrationnel. Mais pourquoi alors suis-je tombée sur un journal qui relate un fait divers survenu à Oakham, dans le comté de Rutland, où le maire, Peter Stilbourough, a été soupçonné par la police, avant d'être innocenté, d'avoir battu à mort un routard et son chien qui séjournaient dans le village malgré l'interdiction faite aux nomades d'après les règlements municipaux.

Les policiers avaient retrouvé chez le maire la laisse et le luxueux collier du chien. Il avait été relâché avec des excuses après avoir expliqué qu'ayant trouvé le harnais et possédant lui-même un chien, ne sachant à qui il appartenait, il l'avait gardé. Sa femme interrogée avait d'ailleurs confirmé qu'il

était resté la nuit du meurtre chez eux.

Je la revois, cette créature craintive ployant sous sa poigne. Un souffre-douleur comme il y en a dans certains couples et qui passent leur vie à éviter les coups et les avanies.

Le journaliste terminait son article en relatant la cérémonie de bienvenue que ses administrés indignés avaient organisée à son retour.

Le mien. Le même salaud qui a tenté de me tuer et m'a honteusement chassée. Un routard et son chien, cette fois. Un pauvre sans identité, d'après le journal, et un chien sans collier ou avec un collier trop beau pour lui. Deux riens, deux fantômes, deux nuisibles pour les habitants de ce joli village où les étrangers n'ont que le droit de traverser.

À la question d'un policier qui s'était étonné que M. le maire n'ait pas cherché à retrouver le propriétaire du collier et de la laisse, il avait répondu qu'il connaissait autant les chiens de ses administrés qu'eux-mêmes, et qu'il savait qu'aucun d'eux ne possédait un ensemble aussi coûteux. « D'ailleurs, soulignait-il, à présent que nous savons que cette laisse et ce collier appartenaient à ce malheureux chien et son maître tués sauvagement en bordure du champ de Théodore Millicent, un ami fermier très traumatisé par ce drame arrivé si près de chez lui, nous allons mettre tout en œuvre pour retrouver le coupable d'un meurtre aussi sauvage. »

Je relève la tête et regarde autour de moi. Pas besoin d'une boule de cristal pour imaginer que si le suspect n'avait pas été ce maire si aimé de ses imbéciles d'administrés, ce notable si bien protégé par sa fonction, la police se serait montrée moins circonspecte.

Comment s'appelait cet écrivain français qui disait que

selon que vous soyez puissant ou misérable les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ? Je ne m'en souviens plus.

Une migraine vient de me tomber dessus. Je sais pourquoi. Le médecin de famille avait déclaré à ma mère que ça se produirait chaque fois que je serais en colère ou contrariée.

— Ça vient du sang, avait-il précisé. Votre fille est une sanguine sous ses airs calmes. Quand elle se met en colère le sang engorge ses artères et monte directement au cerveau.

Ma mère n'y avait jamais pris garde, bien trop occupée d'elle-même.

— Ça lui passera avant que ça me reprenne, avait-elle répliqué. Quand elle aura les soucis de ses enfants, elle n'y pensera plus.

Je me souviens que le médecin l'avait regardée d'une drôle de façon. Je venais d'être emmenée en urgence à l'hôpital après avoir vomi pendant des heures et m'être trouvée mal. On avait craint une méningite. Le médecin lui avait montré le scanner.

— Regardez, vous voyez, là à gauche, cette artère ? (Elle avait acquiescé sans rien voir.) Elle est beaucoup plus fine que la droite. C'est celle-ci qui se congestionne quand la tension monte. Il est nécessaire que votre fille ait une vie calme et sans histoire.

Ce que j'ai eu pendant quarante-trois ans. Pourquoi je n'y arrive plus ?

Je regarde autour de moi manger les cloportes. Je vois leurs mâchoires s'agiter, leurs joues gonfler, leurs couverts cisailer la nourriture comme si elle était leur ennemie.

Derrière le comptoir, les deux serveuses bavardent en

attendant la prochaine marée. Elle arrive sous l'aspect d'une famille, un couple, la grand-mère et trois gosses qui envahissent l'espace en glapissant.

Je leur lance un regard meurtrier, laisse l'argent sur la table et sors.

La pluie s'est arrêtée. Je rejoins Pégase. Il m'attend comme un cheval fidèle. Un ami qui me transporterait suivant mes désirs. Je passe dans la cabine avant et déplie une carte. Je cherche la distance qui me sépare d'Oakham.

## D

E TOUTE FAÇON, si j'y retourne ce sera sans lui. Trop reconnaissable et encombrant. J'ouvre mon iPad et cherche un loueur de voitures dans la ville. Il y en a un à dix minutes de là.

Je passe un jean, un pull à col roulé, de bonnes chaussures, un bonnet, un caban chaud et imperméable, prends un sac, y glisse quelques effets, ne sachant quand je reviendrais, ferme tout et quitte Pégase.

— Essence, ça vous va ? Je viens à peine de la rentrer, précise le loueur. Une Ford de sept chevaux, rapide et nerveuse, noire avec des sièges rouges.

On fait les papiers et je prends la route, non sans faire un détour vers la place où est garé Pégase pour m'assurer que tout va bien.

Il ne pleut plus. Je néglige l'autoroute qui m'angoisse. J'ai besoin de penser. Pourquoi ce journal improbable m'est-il tombé sous la main ? Et en quoi ce fait divers sordide me concerne-t-il ?

Il n'y a pas de hasard.

La campagne est triste et mouillée. Décidément, je n'aime pas la campagne. Ni ceux qui l'habitent.

Je sais que c'est ce sale type qui a tué le routard et son chien. Pourquoi ? parce qu'il a aussi tenté de me tuer.

La nationale me fait passer dans des bourgs, des villages, croiser des gens. Et je ne vois rien. J'ai la tête vide, l'impression qu'elle est détachée de mon corps. Il agit, conduit, passe les vitesses, et ma tête suit. Mais ce n'est pas elle qui le commande.

Je me rassure. Je ne suis pas seule. Shadow a approuvé ma décision.

J'arrive au si joli village à cinq heures. Le soir est déjà tombé et les rues sont presque vides si l'on excepte les quelques quidams qui les arpentent, se saluent et s'éloignent, emmitouflés dans leur solitude. De quoi vit ce village ? Pas d'industrie, pas d'élevage important, des collines, des pierres levées, des ravines. Aucune activité. Et son maire.

Je roule doucement, à la recherche d'un hôtel, mais je n'en trouve pas. Seules deux maisons d'aspect bourgeois, l'une dans la rue principale et l'autre dans une rue perpendiculaire qui mène à l'église, proposent des Bed and Breakfast. Pas pour moi. Pas envie de me faire remarquer. Pourquoi ? je ne cesse de me poser la question sans y apporter de réponse. M. le maire ne peut tout de même pas empêcher les gens de passage de louer une chambre ?

Une migraine pointe, que je chasse de la main comme on le ferait d'un insecte malfaisant.

Je fais demi-tour. En venant, j'ai traversé un bourg, Wolverhampton, distant de celui-ci d'une dizaine de miles, et

qui semblait plus actif. J'y ai remarqué deux ou trois hôtels, des restaurants, des boutiques, et une animation dans les rues indiquant que ses habitants ne sont pas tous des retraités planqués derrière leurs vitres à surveiller les voisins.

Parce que c'est exactement cette image que me renvoie Oakham. Une poignée d'esclaves courbant la nuque devant leur despote au point de s'en rendre complices.

À Wolverhampton je m'arrête dans la rue principale, devant l'hôtel de la Licorne. À côté, une coutellerie-armurerie. Je pousse sa porte.

Un homme chauve se tient derrière un comptoir en bois sombre où, dans des vitrines, sont exposées des armes de poing. C'est comme ça qu'on dit : des armes de poing.

Il lève les yeux au-dessus de ses lunettes et esquisse un bref sourire quand il me voit les examiner.

— Bonjour madame... je peux vous être utile ?

Qu'est-ce que je vais raconter ? Et pourquoi suis-je entrée là ? J'ai arrêté ma voiture et suis venue directement au lieu d'aller à l'hôtel.

Il attend patiemment, je suis une femme assez bien mise, on ne se méfie pas d'une femme bien mise même dans une armurerie.

— Eh bien... j'ai un neveu...

Je m'arrête. Je n'ai jamais eu de neveu de ma vie. Il n'y a pas longtemps j'ai découvert que j'avais de vagues cousins, et curieusement ces vagues cousins dont je me souviens à peine ont changé ma vie.

— Oui... ?

Il est patient cet homme. Il penche la tête de côté comme

lorsque l'on veut encourager un enfant ou un débile à s'exprimer.

— Heu... mon neveu revient d'Irak. (Il hoche la tête d'un air de compassion.) Non, ce n'est pas tout à fait ça. Excusez-moi. Il va en Irak, il s'est engagé volontaire et veut un bon... un bon poignard à emporter...

Il soupire, cherche à comprendre :

— Ils ne lui en donnent pas à l'armée... ?

— Si, si, m'empressé-je, mais ce serait mon... notre petit cadeau à mon mari et moi...

Il secoue la tête. Je ne suis pas certaine qu'il me croit mais visiblement il s'en moque. Il tire un tiroir sous le comptoir. Profond, lourd, rempli de poignards en tout genre. La caverne d'Ali Baba des couteaux. Il me regarde.

— Vous avez une idée du genre que vous cherchez ?

— ... Je ne sais pas, pour qu'il puisse se défendre...

— Avec chacun de ceux-ci il pourra se défendre...

Son ton est à la fois ironique et sceptique. Une femme bien mise dans une armurerie n'impressionne pas, mais elle n'est pas non plus prise au sérieux. J'aurais demandé le porte-couteaux de cuisine que j'aperçois derrière lui qu'il aurait été sans doute plus convaincu.

Il prend néanmoins quelques poignards qu'il pose sur le comptoir.

— Celui-ci, c'est un Black Spider, repliable. Un premier prix, très fiable. Tout en acier avec une lame courte et un manche guilloché. Vous voyez là le scorpion sur la poignée ? ça indique un couteau commando. 15 livres. Du bon matériel.

Je m'étonne de la modicité du prix. Pour quinze

malheureuses livres on peut tuer son prochain ?

— Vous avez aussi celui-ci, un couteau de combat Usmc Forces Spéciales Cobra du corps des Marines... Il est dans l'infanterie ?

— Qui ?

— Votre neveu...

— Oui...

— Alors celui-là serait bien. Pliant aussi, une lame de 8 centimètres, ouvert, 20 centimètres. 140 grammes environ. Pratique à glisser dans la poche d'un treillis et facile à saisir. Une bonne prise sur la poignée en carbone. Affilé d'un seul côté. Coupant comme un rasoir. Une affaire. Un peu plus cher. 30 livres.

— Je le prends.

Il penche la tête.

— Vous êtes sûre, vous ne voulez pas voir les autres ?

— Non. Il... a une pochette ?

— Une gaine ? non, mais je vais vous en donner une.

Il fouille dans un autre tiroir et en tire un étui en cuir noir qu'il essaye sur l'arme.

— C'est tout bon. C'est tout ce qu'il vous fallait ?

— Oui.

— Bon, il sera content avec ça, dit-il en l'emballant. S'il y a un méchant qui lui cherche des noises, il aura du répondant. Il est dans quel régiment ?

— Comment ? Oh, je ne lui ai pas demandé, dis-je avec un sourire niais.

— Vous payez comment ?

— En liquide.

— Il est du coin votre neveu ? reprend-il en me rendant la monnaie.

— Non. J'ai vu votre boutique, ça m'a donné l'idée, je vais voir sa mère.

— Oh, c'est bien gentil, les mères ça se fait toujours du souci pour les garçons qui partent à la guerre ; moi je me rappelle mon frère...

— Merci monsieur, coupé-je en prenant mon paquet, à une autre fois.

— À une autre fois, madame.

Je sors rapidement comme si je l'avais volé ce sacré couteau des Marines. Je n'ai pas envie que le type me voie entrer à l'hôtel proche, et je vais vers un autre que j'ai remarqué dans une rue adjacente : Le Métropole. Plus moderne, moins typique, comme on dit dans les guides, mais je ne suis pas ici pour faire du tourisme.

Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je suis ici, pas plus que je sais pourquoi j'ai acheté ce poignard commando, ou alors si je le sais, je me le cache bien.

La chambre coûte quarante livres que je paye en liquide. On ne me demande ni mon nom, ni rien.

Arrivée dans la chambre je sors le poignard de mon sac. Pas sympathique. Tout noir, même la lame, ramassé comme un pitbull. Il se niche au creux de ma main et j'ai plaisir à le soupeser.

J'esquisse des moulinets devant la glace, style Rambo. J'ai vu suffisamment de séries policières pour savoir comment les tueurs tiennent leur poignard. À hauteur de la taille, le côté

affilé dessus, l'autre main en avant pour se protéger.

Je tends le bras, fais quelques pas dansés, pousse la lame qui s'enfoncera dans la chair. La retire vivement. Même la lumière de la lampe ne l'accroche pas.

Ma mère dirait que j'ai perdu le sens commun. Qu'une femme ne se prête pas à ce genre de jeu. Elle confiait parfois à l'une ou l'autre de nos relations qu'il y avait deux personnes en moi. Celle que notre entourage connaissait, patiente, consensuelle, toujours prête à rendre service, et l'autre, plus sombre, qui n'apparaissait qu'à la faveur d'une contrariété, voire d'une colère qui n'éclatait jamais, mais qu'elle, en tant que mère, soulignait-elle, percevait très vite, et qu'elle mettait sur le compte du fameux tempérament sanguin décrit par notre médecin.

« Il m'est arrivé d'avoir peur d'elle », ajoutait-elle quand elle voulait se rendre intéressante. Les gens hochaient la tête, sceptiques, et souriaient comme à une boutade. Mais moi je savais bien que sur ce coup ma mère avait raison.

Je me repose sur le lit en regardant la télé. Puis, au bout d'un moment, je sens une petite faim et décide de descendre dîner.

Il y a trois restaurants dans le voisinage de l'hôtel, mais sans hésiter je me décide pour le plus cher.

On m'installe à une table près de la fenêtre et je commande un avocat aux crevettes, suivi d'une tranche d'ailou servi avec des pommes sautées et des brocolis, que j'arrose d'une bouteille de vin français. Après avoir eu le réflexe acquis de vérifier son prix.

Il n'y a pas beaucoup de monde, sans doute à cause du temps et de la crise, mais aussi que viendraient faire ici des

touristes ? J'ai presque terminé quand le maître d'hôtel accompagne à la table voisine, alors que la moitié de la salle est vide, un couple de cadres moyens accompagnés de leur gosse dans sa poussette.

Le cirque commence quand il faut bloquer la poussette entre les tables, en sortir le mioche qui se met aussitôt à piailler de toute la force de ses poumons, ce qui paraît enchanter ses parents qui se contentent de discrets chut, chut, que le môme n'entend même pas.

Puis ils le collent sur une chaise haute de bébé, et pour le distraire lui donnent une cuillère. Riche idée. Le mouflet s'en empare et se met à taper sur tout ce qui est à sa portée. J'appelle le maître d'hôtel et le prie de faire cesser le vacarme, mais il se contente de hausser les épaules dans une mimique d'impuissance.

Ma mère dans ce genre de situation ne connaissait qu'une attitude : « Ce sont les plus gênés qui s'en vont. »

Nous l'avons fait une fois où nous étions allées à Tombury manger des moules dans notre restaurant habituel, envahi ce jour-là d'un groupe de types venus enterrer la vie de garçon de l'un des leurs.

Je suis sortie précipitamment la tête en feu, pendant qu'elle réglait, essayant de faire taire la voix qui me disait « tue-les ! tue-les ! ».

Je ne le lui ai jamais raconté, mais elle s'est étonnée que pendant le trajet du retour j'aie été incapable de dire un mot. J'avais eu très peur ce jour-là.

De moi.

Incapable de supporter plus longtemps le spectacle

lamentable de ces deux adultes bavant de bonheur devant leur mioche vociférant, je regagne ma voiture et me mets au volant. À l'hôtel, j'ai consulté l'annuaire et j'ai trouvé l'adresse de Stilbourough.

Je prends la route qu'aucune lumière n'éclaire. C'est ce que je déteste à la campagne, ce noir sans rupture comme un engoulissement. Par chance, la pluie a lavé l'atmosphère et la lune s'étale dans le ciel. Il fait presque doux.

Je ne mets pas un quart d'heure pour revenir à Oakham. De signes de vie ne restent que les deux pubs, tout le reste dort. Le GPS m'indique que la maison du maire est située à l'autre sortie du village.

Je me gare en face d'une demeure cossue à un étage, en briques rouges et boiseries blanches, précédée d'un jardin joliment arboré, ceinte d'une barrière basse en tasseaux blancs et cernée sur trois côtés par d'épais taillis qui l'isolent. M. le maire n'aime pas la promiscuité.

Le rez-de-chaussée est éclairé, et par la fenêtre entr'ouverte j'aperçois le maire, sa femme et deux gamines, assis autour d'une table de salle à manger. Il parle fort et il agite ses couverts vers l'une des fillettes qui ne relève pas le nez de son assiette.

— Qu'est-ce que tu racontes, espèce d'imbécile ? Emily ? qu'est-ce que je lui ai fait, hein, à Emily ?

La fillette le regarde par en dessous. Sa mère et sa sœur ont le nez plongé dans leur assiette.

— Pourquoi tu fréquentes cette garce ! se met-il à hurler.

— Peter, risque sa femme, ne crie pas si fort...

Il se tourne vers elle.

— Ta gueule toi ! (Il revient vers sa fille.) Qu'est-ce qu'elle t'a raconté cette traînée ? Hein ? elle a osé raconter quoi, elle qui se laisse culbuter par tous les crétins du village !

— C'est pas vrai, risque la gamine. Mais c'est vrai qu'elle ne veut plus venir ici...

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre qu'elle revienne plus ici ! Tu veux que je te dise ? C'est moi qui vais porter plainte ! Qui c'est qu'on croira d'après toi, une gamine hystérique ou moi ? Tu me vois tripoter cette mocheté ! elle prend ses désirs pour des réalités !

— Arrête de crier, n'importe qui peut t'entendre ! risque encore une fois sa femme.

— C'que j'en ai à foutre ! Je suis chez moi et personne viendra m'emmerder chez moi !

— Je n'ai pas envie que tout le monde soit au courant...

— Qui c'est tout le monde ! Ton Emily elle va voir du pays, moi j'te le dis ! Qu'est-ce qu'elle espérait, me faire chanter, cette pétasse ?

— Peter !

Je suis atterrée. Je suis à moins de dix mètres d'eux. N'importe qui peut entendre ce qui se dit et il s'en moque. Ce type est un monstre ou un fou.

Il se redresse par-dessus la table et balance à sa fille une gifle qui claque comme un coup de cravache.

— Peter ! tente de s'interposer sa femme pendant que la fillette se lève, jette sa serviette courageusement sur la table et la quitte.

— Reste ici ! hurle-t-il en se levant et en la menaçant de l'index, mais la gamine court vers l'escalier qu'elle grimpe à

toute vitesse.

— Quelle salope, cette gosse ! dit-il.

— Peter, tu parles de ta fille !

— Ma fille ? Tu crois que je suis dupe ! (Il se dresse maintenant devant elle.) Ta fille et celle du pasteur, oui ! Non, mais tu me prends pour un con ?

— Mais tu es malade !

Il la gifle à son tour, la saisit par le bras en même temps que l'autre fillette et les pousse vers l'escalier.

— Allez, allez, au lit les femelles !

Pétrifiée, je fixe l'immonde bonhomme. Mes mains sont crispées sur le volant au point d'en être douloureuses. Près de ma tempe gauche une migraine me fait suffoquer de douleur.

J'ai eu de la chance de lui avoir échappé. Le routard et son chien ont été moins bien traités. Mais qui s'intéresse à un SDF ?

Il est seul à table, ses femmes sont parties sans doute se consoler et rêver de la meilleure façon de s'en débarrasser.

Je sors comme un automate de ma voiture dissimulée derrière les arbres, la main plongée dans ma poche où est caché le tueur des marines.

Je pousse la barrière, m'approche de la fenêtre, prenant garde à ne pas marcher sur la terre meuble. Des pierres plates disposées de chaque côté de l'allée me servent d'appuis.

Il mange et boit sans respirer, engloutissant sa nourriture. Une haine froide me saisit. C'est un meurtrier de la pire espèce. Celle qui tue par plaisir. Imperméable aux remords. Un tueur et un violeur qui grâce à sa position restera impuni.

Que vaudrait en effet la parole de cette Emily contre la sienne ?

Au premier, deux fenêtres se sont allumées. Celle de la cuisine est relevée. Je me glisse le long du mur. J'enjambe le rebord et marche sans bruit jusqu'à la porte de la salle à manger.

Au premier, des bruits d'eau, de portes. Je m'immobilise. Les portes se referment.

Je ne savais pas pourquoi j'étais venue, maintenant je le sais. Je suis saisie d'une sorte de fièvre. Est-ce que mon nouveau destin est de rendre la justice ? Ai-je été désignée, et par qui ?

Dissimulée dans la pièce voisine, je l'entends téléphoner.

Il parle avec bonne humeur à un interlocuteur et lui rappelle leur départ le samedi suivant pour le congrès des maires à Coventry, en lui précisant de ne pas oublier de prévenir sa femme qu'ils reviendront tard. Il raccroche avec un large sourire et se sert un plein verre de vin qu'il vide d'un trait.

Il lève les yeux vers le premier où s'est réfugié le gynécée, et se ressert du vin. Il a le teint coloré et la mine réjouie. Il doit penser à son congrès.

Tout est silencieux. Devant un feu qui crépite dans l'âtre, sont installés deux fauteuils confortables. Au-dessus du manteau de la cheminée est suspendue la tête empaillée d'une biche. Le cou incliné, elle le regarde de ses yeux tristes. Aux murs, des scènes de chasse à courre et des vues campagnardes. Décor sans surprise de la vie d'un notable de province.

Je me glisse sans bruit derrière lui. Il s'immobilise, le verre à mi-chemin de sa bouche. Je lui soulève brutalement le menton et appuie la lame d'acier noire contre sa gorge que j'entaille d'une oreille à l'autre.

Je n'ai plus de migraine.

**L**

E DÉTECTIVE INSPECTEUR RUSSEL MILLAND, du commissariat principal de Chester, contemplait d'un œil désabusé la pile de dossiers que le chef inspecteur Rowland venait de balancer sur son bureau en l'accompagnant d'une remarque acerbe sur les retards accumulés par les bras cassés censés le seconder.

Milland ne répondait rien, parce que Rowland avait raison. Les flics de ce commissariat étaient de purs glandeurs, et lui était le premier d'entre eux.

Il regarda l'agitation dans le bureau qui, il le savait, ne correspondait à rien d'urgent, si ce n'était que la veille, Rowland avait poussé un coup de gueule après avoir subi celui du Chef de la police du comté de Cheshire dont faisait partie la ville de Chester, lui rappelant que sa brigade avait le plus mauvais score de tous les commissariats et que ça ne pouvait plus durer.

Milland estimait que Chester était la ville la plus ennuyeuse de cette partie de l'Angleterre. Sa seule richesse était son amphithéâtre romain datant du début du premier siècle de notre ère, et dont les édiles, particulièrement endormis de la ville, venaient juste de s'aviser de l'intérêt qu'ils pouvaient en

tirer. Ainsi que quelques demeures médiévales, pour la plupart en mauvais état, et une cathédrale qui veillait depuis le XI<sup>e</sup> siècle sur les âmes de ses fidèles.

Il n'était pas ici pour l'amphithéâtre, pas davantage pour la cathédrale ou les maisons à colombages qui remplissent ses habitants de fierté, ni pour prendre le thé avec William Cavendish Grovenor, duc de Westminster, une des plus grosses fortunes du royaume, qui, d'une manière incompréhensible à son avis, avait choisi de vivre là.

Pas non plus parce que Chester bénéficiait d'une réputation qui avait contribué à sa gloire auprès de touristes gourmands de surnaturel, par le nombre de fantômes homologués qui en faisaient, à tort ou à raison, « la ville la plus hantée du pays » grâce à quelques célébrités telles que Charlie et Herbert, deux moines qui avaient l'habitude de rôder, paraît-il, sur Peppers' Street, ou encore Old Jack, qui coiffé de son casque de cuivre avait choisi lui de se balader dans les allées d'un restaurant installé sur Northgate Street.

Il était à Chester parce qu'il avait été viré de la brigade Vols et Homicides de Manchester. Et qu'on avait voulu se débarrasser de lui.

Ça ne l'avait pas dérangé. Il en avait plein les bottes de Manchester et de sa population « difficile ». Cette cité qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, était considérée comme la ville la plus industrialisée d'Europe, était à présent la plus mal habitée si l'on exceptait sa fameuse équipe de foot, la Manchester U, mais en y incluant ses supporters.

Cinq ans à Manchester lui avaient fait comprendre que non seulement les flics ne servaient à rien, mais qu'ils étaient plus détestés que les voyous, au point que Milland, pourtant

travailleuse de cœur, avait failli voter aux dernières municipales pour le Parti National.

Mais Chester a beau être la ville la plus ennuyeuse de tout le comté, même les tordus y vivent. Et ils sont précisément rangés dans les dossiers que lui a balancés Rowland.

Milland est de taille moyenne et de corpulence plutôt mince. Un visage osseux, mat et buriné, qui n'a rien à voir avec ses origines de Sheffield, côté mère, et Cambridge côté père. Il est, été comme hiver, habillé de noir. Costumes de toile l'été, costumes de velours l'hiver.

C'est en quelque sorte sa marque de fabrique. Ce qui avait fait ricaner ses nouveaux collègues, d'autant qu'avec son visage émacié et mat, cette tenue le fait davantage ressembler à un voyou rital qu'à un natif du sud-est de l'Angleterre.

Il ouvrit le premier dossier et lut le récit circonstancié et bourré de fautes d'orthographe d'une plainte déposée par M<sup>me</sup> Casper contre son mari qui, d'après elle, la frappe à coups redoublés depuis vingt ans. Il le referma en se demandant pourquoi M<sup>me</sup> Casper avait attendu vingt ans pour déposer plainte, et le plaça sur la pile des dossiers.

Le sergent Ian Smith, face à lui, faisait de même avec ses propres piles.

— Vous connaissez M<sup>me</sup> Casper ?

Le sergent Smith réfléchit un instant et acquiesça.

— Oui.

— Qui s'en occupe ? elle prend des coups de M. Casper... ?

— Depuis qu'ils sont mariés, sourit le sergent. Cette fois, il a dû avaler des vitamines parce qu'elle est à l'hôpital avec un

bras cassé.

— Donc, on ne fait rien ?

Smith haussa les épaules.

— Il est en taule. Il ressortira sûrement avant elle, et il l'accueillera avec un bouquet de fleurs en sanglotant qu'il l'aime et en promettant qu'il ne recommencera plus.

— Et ça repartira ?

Smith hocha la tête.

Milland soupira. Son opinion sur la nature humaine était forgée depuis longtemps. Depuis qu'il avait quitté l'école de police et s'était frotté à ses « clients », même s'il devait admettre que ce n'était pas parce que les médecins n'avaient affaire qu'à des malades que tout le monde l'était.

Les autres dossiers concernaient le même genre de plaintes sordides et banales qu'on classait, faute de personnel et de conviction, en attendant qu'elles s'aggravent.

Le Chef Rowland quitta une nouvelle fois son bureau vitré pour revenir dans la salle des policiers.

— Messieurs, messieurs, s'il vous plaît ! se mit-il à beugler en tapant dans ses mains.

Il disait « messieurs » parce qu'il n'y avait pas une seule femme dans son équipe. Y en aurait-il eu que ça n'aurait rien changé.

Ou elles étaient plus futées que leurs collègues masculins et refusaient de faire partie de la brigade des loquedus, ou Rowland était misogyne. Personne n'avait là-dessus d'avis précis.

Le brouhaha s'apaisa avec difficulté. Rowland alla au tableau d'affichage où étaient inscrites les affaires à traiter et

celles qui l'avaient été.

Sur une grande feuille blanche il punaisa les photos d'une maison bourgeoise vue de l'extérieur, puis de l'intérieur, et celle d'un homme effondré dans son assiette, que l'on retrouvait sur un quatrième cliché, installé sur la table de l'institut médico-légal, le buste cisailé de l'habituel Y et les oreilles reliées par un épais trait sombre passant sous la mâchoire.

— Peter Edgar Stilbourough, maire d'Oakham, claironna Rowland, découvert par sa femme dans sa salle à manger il y a cinq jours. L'assassin s'est introduit par la fenêtre de la cuisine. On y a trouvé de la boue sur le rebord mais sans empreinte de chaussure. Il a été proprement égorgé par un droitier, placé derrière lui d'après le légiste.

Il marqua une pause et regarda ses hommes un par un.

Et chacun comprenait ce qui agitait le Chef. Même si aucun des flics ne situait ce patelin, ils subodoraient que c'était l'affaire qui faisait saliver un flic de placard désireux d'en sortir.

Un notable égorgé dans cette région où, à part les meurtres conjugaux et les bagarres de jeunes pour lesquelles les flics se contentaient le plus souvent de compter les points, c'était du pain bénit.

— C'est où Oakham ? demanda courageusement un flic.

— Oakham, c'est à quatre-vingts miles. Un village paisible habité principalement par des retraités. Une dizaine de détectives et autant de constables couvrent le comté. Le maire avait des ambitions politiques, c'est tout ce qu'à l'heure actuelle on peut dire sur lui. Ah, si, autre chose. Il y a deux

semaines, un routard et son chien ont été mortellement battus dans le village, et le maire a appelé les flics de Shrewsbury qui n'ont rien trouvé de mieux que de l'interroger parce qu'ils avaient découvert à son domicile la laisse et le collier du chien. Mais ils ont été obligés de le relâcher car, bien sûr, il avait une explication. Cependant, ça a fait du foin, d'après ce qu'on m'en a dit ce Stilbourough était du genre grande gueule. Alors voilà, continua Rowland en posant l'index sur la gorge tranchée du cadavre, c'est nous que l'on charge de l'enquête. Pas parce que vous êtes les meilleurs, mais les autres brigades sont surchargées et les flics du coin patinent dans la semoule. Et cette enquête j'aimerais bien qu'on nous la laisse, et pour ça il va falloir vous remuer le cul.

— Pourquoi ? hasarda quelqu'un.

Rowland se retourna d'une pièce.

— Quel est le crétin qui a posé cette question ?

Un lourd silence lui répondit. Le commissaire se pencha sur le bureau le plus proche et s'y appuya des deux poings.

— Pourquoi on demande à des flics de s'occuper d'un assassinat ? On pourrait en charger des épiciers ou tiens... pourquoi pas des coiffeurs...

On entendit des gloussements.

Rowland les fixa avec son air de bouledogue.

— Je veux tout le monde sur le coup ! aboya-t-il brusquement. Milland, vous coordonnerez les actions. Je vous nomme responsable et vous me ferez un rapport tous les jours ! je veux des résultats rapides. Ou c'est un routard qui a voulu venger son copain, ou c'est quelqu'un du patelin. Ils sont 674, ce sera vite vérifié.

— Ce sont les municipaux qui sont arrivés en premier sur les lieux ? demanda Milland.

— Oui, bien sûr. Vous savez comment sont les péquenauds. Mais comme ils pataugent, ils nous refilent le bébé.

— Et vous pensez qu'ils ont protégé les lieux du crime ?  
Son chef lui lança un regard noir.

— Si vous commencez comme ça vous n'allez pas faire des étincelles, Milland. On n'est pas à Manchester ici avec la brigade criminelle qui se la joue Kojak. On fait avec ce qu'on a ! Vous ferez un effort pour une fois ! trouvez-vous un second ! C'est tout, messieurs ! Au travail !

— Pourquoi moi ? reprit Milland. Je suis le dernier arrivé.  
Rowland le fixa avec férocité.

— Justement, monsieur l'inspecteur, vous n'avez encore rien foutu depuis que vous êtes là ! Pourtant vous venez d'une prestigieuse brigade, d'après c'qu'on dit... les as de la déduction... les cadors de la résolution d'enquêtes... !

Milland ne répondit pas, se contentant de soutenir mollement son regard. Il ne connaissait vraiment aucun de ses collègues, ayant pris soin depuis son arrivée de mettre de la distance entre eux et lui.

— Je prends Hugh Larsen, lâcha-t-il au bout d'un moment.  
Il y eut de nouveaux gloussements dans la salle.

Le détective stagiaire Larsen était l'avant-dernier arrivé. Vingt-trois ans, timide comme une jeune fille, appliqué comme un enfant de chœur. Blond, dégingandé, charmant.

— Comme vous voulez, dit Rowland en haussant les épaules d'un air découragé.



## M

ILLAND MARCHAIT EN MAUGRÉANT. Pour revenir chez lui il était obligé de faire le tour des remparts et il détestait la marche. Aussi s'arrêta-t-il à l'arrêt d'un bus qui, pour gagner son domicile, faisait certes un grand détour, mais lui permettait de jeter un coup d'œil sur les quartiers que par euphémisme les autorités qualifiaient de « difficiles » et qui, à son avis, étaient tout simplement pourris avec leurs habitants débarqués clandestinement pour la plupart d'Europe de l'Est après avoir été délogés des camps de rétention français.

Il s'installa confortablement, les pieds appuyés sur le dos de la banquette de devant, et quand le bus entama son tour des quartiers nord il observa, plus par curiosité que par intérêt professionnel, les populations venues de Roumanie, d'Albanie, pour certaines d'Afghanistan, qu'on reconnaissait à leurs bonnets qui ressemblaient à des pancakes doubles, dealers pour la plupart, se livrant tranquillement à leurs trafics en pleine rue, comme si la Saint-Peters, l'artère principale bordée d'échoppes sans vitrines, de gargotes aux murs sales, d'immeubles aux façades ravagées, était un marché folklorique où chacun pouvait trouver ce qu'il y cherchait sans être le moins du monde inquiété par la maréchaussée.

Il sourit, et se dit que plus le monde vieillissait plus il se décrépiçait. Ou alors c'était lui.

Puis, alors que le bus embarquait et débarquait son lot de fantômes, de silhouettes cassées, de femmes aux bras tirés par leurs cabas, d'hommes fatigués, il pensa qu'il faisait partie lui aussi de cette armée d'ombres anonymes rejetées par ceux qui n'en faisaient pas encore partie, et qui comme lui, à un moment de leur vie, avaient cru appartenir au monde en marche.

Il soupira en fermant les yeux, et ses pensées, comme trop souvent, le ramenèrent à sa vie d'avant, sa « vraie vie » comme il l'appelait.

Londres, juillet 2005. Bombes dans le métro et dans un bus. 56 morts, 700 blessés, et la population en état de choc.

À l'époque, il était Chef inspecteur à la police de Londres, section Homicides, et promis à une belle carrière. Avec Jimmy Dollan, son coéquipier depuis trois ans, ils étaient arrivés parmi les premiers sur les lieux de l'attentat.

Jimmy et lui se connaissaient depuis l'école de police et furent ravis de se retrouver.

Jimmy et sa femme Elizabeth devinrent les meilleurs amis de Russel et de sa femme Elizabeth qu'ils appelèrent Lise pour les différencier.

Ils habitaient à trois stations de métro les uns des autres, et au moins une fois la semaine, dînaient ensemble. Souvent, quand Russel et Jimmy étaient de congé, le week-end, ils louaient un cottage près d'un lac où ils faisaient du bateau.

Ils trouvaient tous que la vie valait la peine d'être vécue.

Mais quand Russel et Jimmy avaient débarqué dans la

station de métro de Russell Square, à King Cross, où les sauveteurs enlevaient en raclant les murs et les quais les morceaux des vingt-sept morts et des cent cinquante blessés qui gisaient entremêlés, ils crurent à la fin du monde.

Ce n'était pourtant pas le premier carnage qu'ils voyaient, mais c'était sans conteste le plus sanglant et le plus barbare. Russel en fut sérieusement ébranlé. Jimmy s'en aperçut quand il remarqua son ami figé devant le cadavre d'un enfant, et qu'il ne parut reprendre ses esprits que lorsqu'une sirène tonitruante se mit à beugler dans la station.

— Russel, amène-toi ! Qu'est-ce tu fous ? cria-t-il en le secouant.

Son ami hocha la tête sans quitter le cadavre des yeux.

— T'as vu la petite fille ? elle n'a plus de tête et elle tient son ours avec son seul bras.

— J'ai vu, nom de Dieu ! Tu croyais quoi d'une bombe dans un lieu fermé ?

Russel s'était tourné vers lui, et la voix blanche avait murmuré :

— Tu te rends bien compte que c'est ce genre de cinglés qu'on est obligés d'affronter ?

Russel Milland n'avait plus jamais été le même après les attentats de Londres. Les criminels, les violeurs, les brutes, il avait l'habitude, mais les barbares, il n'était pas préparé.

Une semaine plus tard, Russel et Lise dînaient chez leurs amis. Elizabeth avait préparé un poulet au curry et Russel avait apporté deux bouteilles de vin du Chili.

La soirée était joyeuse comme toujours. Non, pas comme toujours, remarqua Jimmy. Russel mangeait du bout des

lèvres, lui qui d'habitude avait un appétit d'ogre, parlait peu mais buvait beaucoup.

Les femmes discutaient entre elles. Elizabeth travaillait dans une société d'audit bancaire et Lise était juge de paix.

— T'as pas l'air en forme, mon pote, dit Jimmy en tendant le saladier à son ami.

— Si, si, un peu fatigué...

— Ben, faut pas l'être avec ce qui nous attend demain...

Russel l'avait fixé sans répondre, et avait repris du vin.

— Hé, vas-y doux, faut que t'aies les yeux en face des trous, demain.

— Ouais.

— Qu'est-ce qui se passe demain ? demanda Elizabeth qui avait entendu.

— Rien de particulier, on se lève tôt, répondit son mari. On va chercher un client matinal.

Les deux hommes parlaient peu de leur travail avec leur femme. Et seulement quand c'était de la routine. Mais le lendemain, ce qu'ils avaient à faire n'était pas de la routine. Ils devaient, avec une brigade d'intervention des Forces spéciales, cueillir un tordu au milieu des siens.

Ahmed Azziz Al Azwat, était l'imam de l'une des mosquées les plus fondamentalistes de la ville, et s'employait depuis des années à prêcher le djihad contre les Occidentaux à la barbe de la police qui n'avait jamais bronché, fidèle aux ordres donnés par le gouvernement de Tony Blair fervent de multiculturalisme et de paix sociale. Mais les attentats du métro avaient changé la donne.

Jimmy vint le chercher à six heures, alors qu'il faisait

encore nuit, et ils arrivèrent vingt-cinq minutes plus tard dans un bâtiment anonyme de deux étages dans l'East Side où se trouvait le service Action de la Metropolitan Police Service sous les ordres, concernant cette opération, du Chief Constable Rankin, en compagnie du capitaine Packard, de l'Unité spéciale d'intervention, et d'un agent du MI5 dont ils ne surent pas le nom.

— Bon, commença Rankin qui avait la réputation non usurpée d'un emmerdeur grand modèle qui n'oubliait jamais rien, surtout quand il s'agissait de casser un collègue. Vous n'allez pas à la pêche, les gars. Comme on vous l'a dit, on soupçonne cet Ahmed Machin d'être l'instigateur des attentats et de s'être servi des cerveaux mous de ces quatre connards pour démolir notre métro. Mais comme vous l'avez compris malgré votre QI faiblard, aller le chercher au milieu des crocodiles en robe blanche qui l'accompagnent demanderait un régiment de Navy Seals, et encore, on serait pas sûrs d'y arriver sans casse. Les tordus qui l'entourent voudront le protéger des infidèles que nous sommes. Donc, c'est deux flics lambda dans votre genre qui allez le tirer sous prétexte de vérification de sa carte de séjour. Vous me suivez ?

— Et si lui veut pas nous suivre ? objecta Jimmy.

— Dans ce cas le capitaine Packard, ici présent, et son commando Unit Special, débarqueront et vous aideront à l'enlever. Le quartier sera bouclé, sur ce coup on compte sur l'effet de surprise. Alors, on y va « diplomate et ferme ». Vous me suivez ?

Russel et Jimmy se regardèrent. Il ne fallait pas être sorti d'Eton pour comprendre que le nom qui s'imposait pour

l'opération était « Casse-Gueule ».

— Voilà, continua le Chief Constable. Si vous avez des questions...

— On peut quand même être armés ? s'inquiéta Milland.

— Vous devez être armés, répondit Rankin en appuyant sur le verbe. Mais, bien sûr, vous ne vous en servez que si vous êtes par terre à moitié mort, ricana-t-il.

— Comme d'habitude, grimaça Jimmy.

— Bon, perdez pas de temps, coupa Rankin, l'autre tordu va bientôt en être à sa troisième prière si vous glandez encore !

Ils partirent dans la voiture de Jimmy, une Bentley de dix-huit ans d'âge dont il était éperdument amoureux.

— Pourquoi on ne prend pas une voiture du service ? demanda Russel.

— La consigne est de l'embarquer en douceur. Quand il verra ma somptueuse voiture il ne pourra pas imaginer qu'on vient l'arrêter. Rappelle-toi, on est juste des gentils.

Ils mirent trois quarts d'heure pour arriver à destination, dans ce quartier de l'East End presque entièrement habité par des musulmans intégristes et qu'on appelait le Londonistan.

À peine avaient-ils dépassé les derniers carrefours des quartiers « blancs » qu'ils entrèrent dans un enchevêtrement de rues bondées. Des femmes en burqa ou niqab, encombrées d'enfants, marchaient en rang sur la chaussée, des hommes barbus portant pour la plupart le qamis, la robe blanche des croyants, la tête coiffée de la calotte, les regardèrent passer avec hostilité.

La mosquée où officiait l'imam servait de sanctuaire aux

militants djihadistes qui agissaient à partir du sol anglais contre les intérêts occidentaux dans le monde et contre certains régimes arabes. Le gouvernement britannique avait cru acheter la paix sociale depuis les années quatre-vingt-dix avec cette communauté hostile, et n'avait engagé aucune action judiciaire contre les islamistes radicaux étrangers résidant sur son sol.

Ils se garèrent devant les étalages des boucheries nombreuses dans cette rue, où pendaient des moutons, gorge béante, des tripes, qui rappelèrent à Russel les victimes du métro.

Avant de sortir de la voiture ils vérifièrent leurs armes, un Sig Sauer 226 pour Russel et un Glock 17 pour Jimmy.

— Allons-y, dit Jimmy.

Ils empruntèrent d'un pas décidé une allée bétonnée qui menait à la mosquée entre des fidèles regroupés de chaque côté. Mais arrivés à la porte entrouverte de l'édifice d'où s'échappaient des voix et des chants, ils furent arrêtés par quatre hommes qui leur barrèrent le chemin.

— Bonjour, dit Jimmy en leur montrant sa carte, nous sommes les inspecteurs Dollan et Milland des services urbains et nous voudrions voir l'imam Azziz Al Azwat.

— Pourquoi ? demanda celui qui paraissait commander, un barbu en qamis qui devait bien faire son quintal sur 1,90 mètre de haut.

— Une vérification de son permis de séjour, répondit Milland.

— Il est occupé.

— On va attendre qu'il ait fini, sourit Jimmy.

L'autre allait répliquer quand apparut un petit homme en djellaba avec un bouc à l'occidentale sur un visage d'une extrême maigreur, le tout ne devant pas dépasser cinquante kilos. Il s'approcha alors que les quatre barbus s'écartaient avec déférence.

— Que voulez-vous ?

Russel et Jimmy furent surpris du timbre sonore qui sortait de ce petit gabarit.

Jimmy réitéra sa demande.

L'autre le regarda avec un air si hautain et méprisant que les deux flics se lancèrent un regard inquiet.

— Les services urbains voudraient vérifier vos papiers, commença Russel d'un ton conciliant.

— Vous n'avez rien à faire ici ! cracha l'imam. Vous souillez un lieu saint !

— Mais nous sommes dehors ! rétorqua Jimmy, on ne souille rien du tout.

L'autre lança un ordre et les quatre cerbères les entourèrent aussitôt. Instinctivement, Russel et Jimmy portèrent la main à leur ceinture.

En une seconde le grand malabar se saisit de Jimmy qui était le plus près, lui entoura le cou de son énorme bras et appuya un poignard sur sa gorge.

— Vous avez entendu ce que notre maître a dit ? grogna-t-il.

Plaqué contre le mastodonte, Jimmy se retrouva impuissant. Russel attrapa son Sig et menaça le barbu.

— Lâchez-le, nous sommes des policiers, vous devez obéir !

Pour toute réponse l'homme sourit et appuya son poignard ; un fil de sang apparut sur la gorge de Jimmy qui ouvrit des yeux affolés.

— Lâchez-le, Bon Dieu ! cria Russel, bouleversé par ce qu'il pressentait.

L'homme affermit au contraire sa prise. Les autres se rapprochèrent, comme s'ils voulaient cacher le spectacle à la rue. Derrière eux, impavide, l'imam observait le spectacle.

Russel comprit très vite qu'ils étaient embarqués dans une sale affaire. Ces types pouvaient se débarrasser d'eux sans qu'on les retrouve jamais, tout le quartier leur appartenait.

Packard et ses hommes ne devaient intervenir que s'ils sentaient les deux inspecteurs en danger. Mais cachés par les nervis du religieux au fond de l'allée, Russel sut qu'il devait les appeler à la rescousse au moyen de son micro poignet.

— Lâchez mon collègue ! Dites à vos gars de le lâcher ! hurla-t-il. Mais l'imam se contentait de le regarder en silence.

Celui qui maintenait Jimmy appuya davantage son poignard sur sa gorge.

Russel le visa, les deux mains serrées autour de son Sig.

— Tire ! gargouilla Jimmy qui sentait sa gorge s'ouvrir sous la pression.

Russel, tétanisé, ne bougea pas.

— Tire, bordel, il va m'égorger ! implora Jimmy en fixant son ami d'un regard terrorisé.

Mais Russel restait pétrifié, comme annihilé par une force qu'il ne contrôlait pas.

Le malabar éclata de rire, lança un « Allah Akbar ! » sonore et trancha la gorge de Jimmy au moment où surgissaient les hommes de Packard qui devant le spectacle de leur camarade baignant dans son sang se mirent à tirer, fauchant les nervis qui culbutèrent comme des quilles.

Ç

A FAIT UNE SEMAINE que je suis revenue d'Oakham et il pleut sans arrêt. Aller en Écosse ne sera pas mieux. Là-bas, il ne pleut pas un jour sur deux mais tous les jours. J'ai déjà évoqué l'idée de traverser la Manche et de gagner le continent où je pourrais rejoindre le Midi de la France, la fameuse Riviera qui a toujours fait courir et saliver mes compatriotes.

Je m'apprête à préparer mon déjeuner, quand j'entends à la radio que l'enquête concernant l'assassinat de Peter Stilbourough, pour laquelle les enquêteurs n'ont pour l'instant aucune piste, a été confiée à la police de Chester, dirigée par l'inspecteur Russel Milland, un ex-as de la Brigade criminelle de Manchester.

Je suis soudain prise de nausées. Qu'avais-je espéré ? Qu'à l'instar de l'affaire de Bardsey, elle serait oubliée ? Ou qu'au contraire, maintenant qu'un policier de talent allait s'en occuper, elles seraient reliées ?

Ma tête bourdonne, je la sens dans un étau. Je me force avec difficulté à reprendre mon calme. Je revois mes gestes et mes parcours, cherchant où j'aurais pu laisser des indices. Je n'en trouve pas. J'ai chaque fois, comme par hasard, porté un

bonnet, et je m'attachais à ne rien toucher sans gants. Et la fourche ? Mon estomac se creuse. Quand je l'ai lâchée, je m'en souviens, elle était couverte de sang. Mais mes empreintes ne figurent nulle part.

Et si Scotland Yard s'en mêle ? on les dit tellement forts.

Mon cœur a du mal à retrouver un rythme normal. Pourtant je sais que j'ai bien fait. J'ai supprimé des nuisibles.

Je bats une omelette, mais suis tellement préoccupée que je manque la faire brûler. Je la mange distraitement. J'ai bien fait, j'ai bien fait, j'ai bien fait, me répété-je.

Oui, il y a la petite, la fille du fermier. Je ne sais même pas son nom. Peut-être que je n'aurais pas dû la noyer. Mais c'était elle ou moi. C'était un accident. C'est sa faute si elle est morte. Elle voulait me dénoncer. Au lieu de m'être reconnaissante de l'avoir sauvée, elle ne pensait qu'à me sauter à la gorge. Que peut-on espérer de gens pareils ? Elle aurait gardé le souvenir de ses viols et toute sa vie en aurait été affectée. Elle aurait épousé un type qui aurait peut-être fait subir le même sort à leurs enfants, comme ça semblait la coutume chez ces gens-là.

Trois meurtres. Je m'aperçois que je ne pense presque jamais à ma mère.

Par la fenêtre, j'aperçois le camping noyé de pluie. Je ne suis pas retournée au précédent à cause des voisins monstrueux. Celui-ci est plus petit et quasiment vide. La pluie continue de tarabuster la carrosserie.

Le gérant m'a appris que ceux qui étaient là ne pouvaient pas se loger en ville à cause des loyers trop chers. Ambiance. Le bureau d'accueil est ouvert de midi à treize heures et depuis que je suis là personne ne s'y est inscrit.

Je suis seule et mon moral s'en ressent. Depuis mon retour d'Oakham j'ai pris une seule fois le bus pour aller en ville. C'était tellement triste sous cette pluie, ces façades grises, ces rues désertes et détrempées, que je me suis dépêchée de revenir.

Sans conviction, je sors une carte d'Angleterre. Et le mot « Londres » accroche mon regard. Je n'y suis jamais allée.

On en a parlé une fois avec ma mère. J'avais même cherché sur Internet des agences qui organisaient des séjours de deux ou trois jours. Hors saison, c'était pour rien. L'idée m'avait séduite, je l'avais évoquée au bureau. Une fille qui connaissait la ville m'en avait fait un récit formidablement excitant.

Mais au moment où il avait été question de réserver, ma mère a prétexté un travail supplémentaire au bureau.

— On retarde d'une semaine, ai-je proposé. J'en ai vraiment envie !

Nous n'y avons jamais mis les pieds.

## J

'IGNORAIS QUE LONDRES me plairait autant. J'ai parké Pégase dans un camping de luxe réservé aux caravaniers. Rien à voir avec celui de Manchester. Il est un peu loin du centre, mais tout est loin du centre de Londres si vous n'êtes pas dans le centre de Londres.

C'est une ville sensuelle, folle, bruyante, gigantesque, perverse, artiste. Habitée de gens fous, sensuels, bruyants, pervers, artistes.

Je vais acheter un appartement ici.

Je sors le matin quel que soit le temps et je marche à m'exploser les pieds. Je nage dans l'euphorie !

Je suis allée au théâtre ! Quel bonheur ! une époustouflante comédie de Broadway ! Après j'ai dîné dans un restaurant indien. Merveilleux ! Quelle soirée ! J'ai pris un taxi jusqu'au camping de peur de me tromper dans le métro, et parce que, à cette heure tardive, les lieux ne sont pas sûrs.

Cependant, si je ne veux pas dépenser tout mon argent en taxis il va falloir que je m'équipe. J'ai repéré à Soho un armurier bien achalandé. J'ai conservé le « cobra », mais je ne veux pas m'en resservir.

C'est un quartier fou, Soho, dont je n'imaginai même pas l'existence, et qui m'a profondément troublée par son côté... extravagant, sexuel, transgressif.

Dans tous les journaux et les livres on parle de passion, de sexe, de bonheur. Jouir semble être le mot d'ordre, et je me suis sentie plus d'une fois frustrée. Même adulte, je ne pouvais en parler à ma mère qui chaque fois me rappelait que l'amour est un attrape-nigaud. L'amitié non plus elle n'y croyait pas. Je m'abstenais de la contredire mais ça nous faisait bien rire, Shadow et moi.

Parfois, pourquoi le nier, mon corps me tourmentait. Nous en parlions avec Shadow et nous nous caressions, faisant naître des sensations qui me laissaient sans force.

Mais un jour j'étais tombée à la bibliothèque sur un livre qui expliquait qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les médecins préconisaient aux femmes qu'ils diagnostiquaient hystériques, de poser des compresses froides sur leur clitoris pour le calmer, celui-ci étant responsable d'après eux des dérèglements féminins.

Ce livre m'avait beaucoup troublée, et nous avons cessé de nous caresser.

Les hommes m'ont toujours fait peur. Je n'aime pas leurs manières brusques, leurs voix trop fortes et leurs plaisanteries. Il m'est arrivé cependant de regarder l'un ou l'autre, l'imaginant m'embrasser, me murmurant des choses troublantes, m'emmenant loin avec lui.

C'est arrivé une fois, pas de partir avec un homme, mais de me faire embrasser. J'avais seize ans et j'étais au collège, quand un soir le professeur de physique nous demande, à moi et à un garçon de ma classe, de rester après les cours afin de préparer des instruments pour le lendemain, où devait avoir

lieu un important cours de T.P.

Le garçon en question m'avait déjà lancé des plaisanteries, et même bousculée, ce qui avait fait rire mes camarades qui m'affirmaient qu'il en pinçait pour moi. Moi, pas trop, parce que je le trouvais benêt et qu'il avait de l'acné.

Bref, on préparait les instruments, et à un moment alors que j'étais absorbée dans mes éprouvettes, il vient derrière moi, m'enlace, me retourne, et plaque sa bouche sur la mienne en tentant d'y introduire sa langue.

Je suffoque d'abord, mais je ne trouve pas ça désagréable, et il m'embrasse ensuite dans le cou en soufflant comme une forge, quand mon regard tombe sur l'intérieur de son oreille remplie de cérumen.

J'ai un brusque sursaut de dégoût et le repousse, mais il s'accroche, toujours soufflant, se colle à moi, me courbe en arrière, ce qui fait dégringoler des objets en verre sur la paillasse, et du coup, il me lâche et se recule.

Et je vois ahurie, émerger de son pantalon qu'il a ouvert je ne sais quand ni comment, son sexe raide et rouge.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ! me suis-je écriée.

Il se rafistole, vexé, et à ce moment la cloche sonne pour l'étude et j'en profite pour m'échapper.

J'étais dans tous mes états. Je savais évidemment que les filles et les garçons se tripotaient sur les banquettes de voitures dans les bois alentour, voire chez leurs parents quand ceux-ci étaient absents, mais c'était la première fois que j'étais confrontée à la chose.

Je suis rentrée chez moi, partagée entre la curiosité et la peur, et me suis arrangée pour ne plus jamais être seule avec

lui. La semaine d'après il flirtait avec une autre.

Avant de reprendre mon métro, j'achète un journal, et je lis un article sur un livre paru en France et qui vient d'être traduit en anglais, d'un auteur probablement d'origine noble, André Comte-Sponville. Ça m'a toujours amusée que les Français, après avoir tranché la tête de leur roi et de la moitié de leur noblesse, aient conservé le goût des titres nobiliaires. Bref, ce bouquin parlait d'amour, le sujet préféré des Français après le vin, et affirmait que la passion durait trois mois, qu'ensuite venait l'affection et ensuite l'ennui. Avant que tout explose et que l'habitude remplace le tout. Il reconnaissait avoir néanmoins connu des couples qui avaient traversé ces phases harmonieusement.

Il avait pour ce livre fait une enquête où il posait la même question aux hommes et aux femmes : « Préférez-vous l'amour sans sexe ou le sexe sans amour ? » Tous les hommes ou presque choisissaient la deuxième proposition, toutes les femmes ou presque, la première. Il en déduisait qu'il existait un vrai problème entre les sexes. Moi, je crois que je préférerais beaucoup d'amour et un peu de sexe.

Je suis tellement absorbée par ma lecture que je manque mon arrêt et vois le métro filer sans s'arrêter sur plusieurs stations. Je descends en panique à la première qui se présente et surgis dans la rue.

Drôle d'endroit, je m'en rends compte immédiatement. Une enfilade de ruelles où je me retrouve bientôt la seule Blanche au milieu de Jamaïcains, de Pakistanais, de Noirs en tenues bariolées. Je dépasse des religieux barbus en gandoura qui palabrent devant des mosquées et me lancent des regards

farouches. J'évite les terrasses de café où d'autres types déroulent des chapelets en s'interpellant bruyamment.

Des femmes voilées de la tête aux pieds, surchargées de paquets et traînant leur marmaille, marchent à toute allure comme si elles étaient perpétuellement en retard, et je suis obligée de me pousser si je ne veux pas être bousculée. Je ne sais pas où je suis, j'ai hâte de m'éloigner. Je n'ai pas l'habitude. Chez moi, à Hereford, il y a peu d'étrangers. Quelques immigrants d'Europe de l'Est. Ils sont dans leurs quartiers et on ne s'en occupe pas.

Ma mère n'aimait pas les étrangers et nous avions parfois des échanges un peu vifs sur le sujet. Mais de les voir là, si peu anglais et tellement arrogants, je me dis qu'elle avait peut-être raison.

Je rase les murs, pressant le pas. Le soir n'est pas loin et je n'ai pas envie de traîner. La rue s'élargit enfin et débouche sur une vaste place entourée d'immeubles, et je ressens un vrai soulagement. Mais je m'aperçois vite que ce quartier n'est pas mieux, même s'il y a davantage de gens de chez nous.

Des maisons aux façades déchirées, appuyées à des bouts de murs balafrés de graffitis et de goules bariolées, exhibant des gueules carnassières que je prends pour un pitoyable hommage à l'art des rues.

Je passe en courant devant des entrepôts aux fenêtres béantes, probables vestiges des usines désaffectées datant de l'époque où l'Angleterre a perdu son industrie, et qu'occupe maintenant une population de pauvres et de drogués.

C'est le royaume de Jack l'Éventreur. Je dois me sortir de là.

Ma mère m'aurait dit : « C'est bien fait, toujours à te fourrer où il ne faut pas ! »

Je coupe en traversant des terrains vagues encombrés de ferrailles et de poubelles débordantes où des groupes de garçons et de filles accoutrés n'importe comment errent sans but apparent. Certains ont allumé des braseros autour desquels ils s'agglutinent.

Je tombe dans d'autres rues, plus sombres, plus sales encore, que l'on dirait sorties d'un livre de Dickens, bordées d'échoppes surchargées qui vomissent leur marchandise jusque sur les trottoirs, et où arrive par bouffées l'odeur fétide des caniveaux.

Perdue, je m'enfonce au hasard dans des dédales à moitié vides qu'enveloppe une obscurité hantée de silhouettes et d'ombres incertaines.

Enfin, j'aperçois au loin un arrêt de bus et m'y précipite. Je consulte les numéros mais je ne connais pas suffisamment la ville pour me faire une idée de leur destination. Tant pis. Je prendrai le premier qui se présentera.

J'ose à peine regarder autour de moi. Plantée là, solitaire, je me fais l'effet d'une chèvre au piquet, tandis qu'une pluie froide se met à tomber.

Je sens une présence toute proche vers laquelle, malgré mon appréhension, je lance un coup d'œil furtif, guettant en même temps l'arrivée de ce bus qui tarde tellement.

Un homme encapuchonné est appuyé au poteau. Si proche, que je sens sa chaleur.

La nuit est complète à présent, brusquement assombrie par cette pluie soudaine qui brouille tout. Je frissonne de froid ou

de peur, peut-être les deux.

Je ne suis pas entrée chez cet armurier de Soho. J'ai eu tort.

On me touche l'épaule. Le type encapuchonné me dévisage sans que je puisse en faire autant.

— Pardon..., murmuré-je.

Je sursaute parce qu'un autre l'a rejoint de l'autre côté. Leurs épaules se rapprochent, m'empêchent de faire un pas pour me dégager.

— Mais poussez-vous ! crié-je, soudain énervée. Qu'est-ce qui vous prend !

Après, ça va très vite.

Je suis saisie par-derrière, soulevée du sol sans qu'aucune parole ne soit échangée. Je me débats, crie, rue. Une main se plaque sur ma bouche, étouffe mes cris. On me tord un bras, je dégage l'autre, balance au hasard mon poing qui ne rencontre que le vide.

— Tu vas te tenir tranquille, salope !

Je suis morte de peur. Des bras m'étouffent, des mains me fouillent. Une gifle m'ouvre les lèvres. On m'entraîne, je me cabre de toute mes forces.

Ils soufflent, leur respiration fait un bruit de forge. Leur odeur de sueur acide me pique le nez. Ils braillent des mots que je ne comprends pas. On me mord la joue et je reçois un coup sur l'oreille qui me fait hurler de douleur.

Ils me traînent, mes pieds heurtent le sol. Combien sont-ils ? Je veux appeler au secours, peut-être l'ai-je fait. Je ne sais pas.

Ils courent en me tirant et j'ai les épaules qui s'arrachent.

Je crie et me débats.

Un choc violent. Ils m'ont jetée par terre. À moitié assommée je tente de me relever. Un pied s'appuie comme une enclume sur ma gorge. Je vois briller un poignard devant mes yeux.

Je les entends rire. Je crie.

On me soulève les jambes. Je veux hurler malgré le pied qui m'écrase la gorge.

Je vais mourir.

Un corps s'écrase sur moi.

Je me tortille pour lui échapper. Je le frappe. Je veux repousser ce poids de toutes mes forces. Je reçois un coup de poing.

— Tiens-toi tranquille, putain ! Quelle salope celle-là !  
Tiens-la, bordel !

Ils me clouent au sol. M'écartèlent, m'empalent, m'aveuglent de coups.

Je veux mourir.

Un autre coup. Je ne vois plus rien.

Je perds connaissance.

## **J**

E SUIS PLONGÉE DANS L'EAU. Je coule. Suffoque. Des voix. Des lumières comme des pétards. J'essaye d'ouvrir un œil. Je me noie.

— Restez tranquille. Tout va bien.

Je suis soulevée, roulée. Secouée.

D'autres voix.

— De l'oxygène, vite ! Hisse. Perf !

Des portes claquent. Une sirène. Une main se pose sur moi.

— Tout va bien. On va vous soigner.

Je gargouille.

— Vous avez été blessée, on va vous soigner. Quelque chose m'écrase le visage, que je tente de repousser. Une main m'en empêche.

— Ne touchez pas, c'est de l'oxygène. On arrive. Tout va bien.

Je m'entends respirer. Un bruit fou. J'ouvre les yeux et je ne reconnais rien.

— Comment vous sentez-vous aujourd’hui ? Ça va mieux ?

Une femme est penchée sur moi et me sourit, nos regards se croisent.

Je ne réponds pas. Non, ça ne va pas.

— Vous avez été contusionnée, c’est l’affaire de quelques jours et après, un peu de maquillage.

Je la distingue à peine. J’ai des bourrelets sur les paupières.

— On vous a donné des analgésiques, c’est pour ça que vous vous sentez un peu molle.

Un peu molle ? Que veut-elle dire ? Je ne me sens pas molle, je ne me sens pas. Ou trop. J’ai le corps dévasté.

Je la devine qui prend une chaise et s’installe à côté de mon lit.

— Je suis le docteur Bachman, c’est moi qui me suis occupée de vous. À présent que vous êtes bien réveillée, vous allez avoir un peu de visite. Mais si ça vous fatigue, on arrêtera. Une psychologue passera tout à l’heure...

Je dois froncer les sourcils mais je n’en suis pas sûre. Je lève une main et me touche le visage. Des pansements.

— Ne bougez pas, ne touchez pas vos pansements. Tout va bien.

Une psychologue. Je suis chez les fous ? Qu’est-ce que j’ai fait ?

Elle se penche plus près.

— Vous avez été battue et... violée. Je suis désolée. On va vous aider. Des policiers vont venir vous interroger. Vous souvenez-vous de vos agresseurs ? Pourrez-vous les décrire aux policiers ?

De quoi me parle-t-elle ?

Je ferme les yeux.

Plus tard. Une autre femme. Noire. Avec de beaux cheveux lisses. Je vois mieux. Je respire mieux. J'ai encore plus mal. Je suis plombée de fatigue.

— J'ai très mal, dis-je.

J'ai cru parler fort, mais elle se penche vers moi.

— Excusez-moi, je n'ai pas entendu.

Je m'efforce d'articuler exagérément, mais je me déchire les lèvres.

— J'ai mal.

— Oui, je sais. Mais on ne peut pas vous donner plus de calmants.

Je sens qu'elle me prend la main.

— Je suis le docteur Morino, je suis là pour vous aider.

— Je suis où et depuis combien de temps ? croassé-je.

— Vous êtes dans une clinique. La clinique Sainte-Marie. On vous y a amenée il y a quatre jours. Vous avez eu un coma léger ensuite les analgésiques vous ont fait dormir. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ?

Je vais pour dire non. Mais je m'arrête net. Bien sûr que je me souviens. De tout. C'est ça qui m'a réveillée. Ça me secoue de la tête aux pieds. Je tente de me redresser. Elle me retient.

— Ne bougez pas, je vous en prie.

J'insiste, j'arrache la main qui me bloque.

— Faites attention, vous avez une perfusion !

Elle m'appuie sur les épaules et je pousse un cri de

douleur.

— Calmez-vous, je vous en prie, calmez-vous ; je suis là pour vous aider.

Elle ne m'a pas aidée. Ni elle ni personne. Je ne leur ai plus parlé. Pas un mot. Ils ont nettoyé mes plaies, changé mes pansements. Je n'ai pas parlé.

Le policier qui est venu est reparti furieux. Je n'ai répondu à aucune de ses questions. J'ai passé des examens. Scanner, IRM, analyse de sang. Je suis restée muette.

Je savais que si je disais quelque chose, j'étais perdue.

## R

USSEL MILLAND s'est assis dans le canapé Chesterfield, (genre qu'il a toujours trouvé très inconfortable) face à M<sup>me</sup> Stilbourough, assise sur un même canapé. Les fillettes sont absentes.

Avec eux, le sergent Larsen, debout à côté de son chef dans l'attitude de l'élève studieux. Sont également présents les parents du maire assassiné.

Stilbourough, père, arbore une mine sévère, voire furieuse. La mère a l'air éploré. Leur second fils, Ronny, qui ressemble vaguement à Tony Blair, ne sait pas quoi faire de ses mains qui semblent avoir été rajoutées aux bras.

Il y a aussi le chef de Secteur du comté, John Macaulay, qui tortille sa casquette et ressemble à un basset Hound.

Russel aurait aimé interroger la veuve seule, prévoyant des interventions intempestives du public, ce qui n'a pas manqué. Ainsi, il n'arrive pas à savoir si Peter Stilbourough avait des ennemis, des concurrents, des citoyens mécontents. Chaque fois qu'il a posé la question, parents et amis ont secoué la tête. Non, Peter était le meilleur des hommes, tous l'aimaient.

— Sauf celui qui l'a tué, n'a-t-il pu s'empêcher de

rétorquer avec son sourire faux.

— Il y a des fous partout ! a tonné Stilbourough père. Vous le savez mieux que personne, inspecteur ! Pour moi, mon malheureux fils a été tué par un de ces rouliers qui hantent à présent nos campagnes !

— Celui que l'on a retrouvé mort avec son chien le mois dernier ? a renvoyé Milland qui aime bien les chiens.

Stilbourough senior a foudroyé le policier du regard. Qu'est-ce qu'il allait chercher ? Mais oui, au fait, pourquoi pas ? Il acquiesça.

— Peut-être bien.

— Peut-être bien, répéta Milland qui souleva une fesse de la boule de cuir dur sur laquelle elle était posée. Un ami qui aurait voulu le venger ? parce que rien n'a été volé... En général ces gens entrent dans les maisons pour voler, rarement pour tuer. Votre fils a été interrogé à ce sujet ? glisse-t-il sournoisement.

— Les temps changent, détective ! suffoqua Stilbourough père, esquivant la remarque. À présent ces gens tuent pour vingt livres !

— Je suis d'accord, monsieur, mais même vingt livres n'ont pas été volées.

— Enfin, intervint le chef Macaulay, celui qui ressemble à un basset Hound, on ne dirait pas que vous arrivez de Manchester, dans certains quartiers les voyous font la loi, et même les policiers ne peuvent plus entrer. C'est un de ceux-là, indubitablement.

— Indubitablement, répéta le sosie de Tony Blair.

Milland soupira en examinant son carnet sur lequel il

n'avait rien écrit car il bénéficiait d'une excellente mémoire. Il releva la tête vers la parentèle.

— Pourrais-je vous demander de me laisser seul avec M<sup>me</sup> Stilbourough ?

Un silence suivit la requête, puis, avec un soupir suffisamment éloquent pour indiquer sa désapprobation, Stilbourough senior fit signe à femme et fils de sortir. Il invita du sourcil le sergent Macaulay, mais celui-ci n'avait aucune envie de suivre.

Les flics restèrent seuls avec la veuve qui tordait selon la tradition un mouchoir entre ses mains.

— Madame Stilbourough, vous m'avez dit être montée avec vos filles et avoir laissé votre mari à table. Pourquoi ne vous a-t-il pas suivie ?

La veuve soupira et ferma les yeux.

— Je crois... je crois qu'il devait téléphoner.

— Vous l'avez entendu téléphoner ?

Elle hésita, regarda Milland, puis Macaulay.

— J'étais dans la salle de bains... je crois l'avoir entendu. Mais je n'en suis pas sûre.

— Il téléphonait à qui ?

Elle haussa les épaules et les sourcils, qu'elle avait fort pâles, dans un même geste d'ignorance.

— Donc, vous êtes au premier, dans la salle de bains ; vos filles sont dans leur chambre. Votre mari téléphone dans la salle à manger, et qu'entendez-vous ensuite ?

Elle secoua la tête en écarquillant les yeux.

— Rien.

— Rien ? Votre mari se fait égorger et vous n'entendez rien ?

— Milland ! intervint vertement Macaulay.

— Excusez-moi, mais c'est bien ce qui s'est passé ? Votre mari était un homme robuste et il n'aurait pas tenté de se défendre ? Quelqu'un s'introduit nuitamment dans la maison et votre époux ne réagit pas ? On s'approche de lui, on lui pose un poignard sur la gorge, et il ne tente pas de se lever, de crier ?

— Milland !

Macaulay, hors de lui, s'est vivement rapproché de la veuve comme pour lui faire un rempart de son corps.

— Madame Stilbourough, si vous vous sentez fatiguée on peut remettre à plus tard...

La veuve renifla et lança un regard reconnaissant à Macaulay.

— Madame Stilbourough, votre mari était maire de ce village depuis combien de temps ? reprend Milland.

— Une quinzaine d'années... il est né ici d'une famille connue pour son dévouement à sa région. Un de ses oncles s'est particulièrement illustré dans la défense des éleveurs de la vache Galloway, qui sans lui auraient sans doute disparu. Sa mère était directrice de l'école qui réunissait les deux villages, et son père a été prisonnier de guerre. Quand il s'est présenté comme maire, il a été immédiatement élu.

— Je vois. Avait-il reçu récemment des menaces ?

— Ils vous ont dit qu'il n'avait pas d'ennemis, grogna Macaulay qui n'appréciait pas d'être mis sur la touche. Ici, tout le monde se connaît. D'après ce que je sais, M. le maire

Stilbourough avait manifesté son intention de se présenter à la députation, n'est-ce pas, madame ?

— Il en parlait...

Milland ne comprenait rien à cette affaire. Ce mec avait été égorgé comme un poulet. On n'avait rien volé, tous le vénéraient, et pourtant il s'était quasiment vidé de son sang sur la nappe de la salle à manger. Connaissait-il son assassin et l'avait-il laissé entrer ? Et le type se serait glissé derrière lui pour lui couper la gorge ? On avait retrouvé soulevée la partie mobile de la fenêtre de la cuisine. De la boue informe maculait le bord. Stilbourough était assis dans la salle à manger. Si quelqu'un était venu de l'extérieur on aurait repéré des traces de pas sur le plancher...

— Chef, quand vos hommes ont trouvé le corps, ils avaient enfilé des protège-chaussures ?

Macaulay serra les mâchoires.

— Je l'ignore. M<sup>me</sup> Stilbourough a trouvé le corps du défunt le matin et a immédiatement appelé mon adjoint.

— Il est venu seul ?

Les yeux de Macaulay étincelèrent.

— Avec notre stagiaire. Pourquoi ?

— Pour rien, dit Milland en se levant et en rangeant son carnet vierge. Il regarda la veuve qui persistait à mettre en pièces son mouchoir. Madame Stilbourough, je vais être obligé de vous poser la question qui revient dans toutes les enquêtes de ce type. (Il sentit Macaulay frémir.) Madame Stilbourough, comment vous entendiez-vous avec votre mari ?

La femme releva vivement les yeux vers lui, puis vers Macaulay.

— Que voulez-vous dire ?

Rien qu'à son ton, Russel sut qu'elle avait parfaitement compris la question et que, pour gagner du temps, peut-être, elle allait la lui jouer indignée.

— Pas de disputes ? Mari fidèle ? Votre époux avait la réputation d'être un homme... qui savait ce qu'il voulait. Comment était-il avec vous ?

M<sup>me</sup> Stilbourough a le souffle qui s'accélère, elle lance à Macaulay un regard de détresse, mais celui-ci sait qu'il ne doit pas intervenir. Stilbourough était un cavaleur et une brute. Cependant il ne voit pas sa famélique épouse l'égorger.

— Nous nous entendions très bien, cracha-t-elle d'un ton ulcéré en fixant Milland. Mon mari était un homme bon. Un excellent époux et un père attentif et aimant.

— Tant mieux, grimaça Milland. Et quand il ne vous a pas rejointe pour la nuit, vous ne vous êtes pas inquiétée ?

— Mon époux avait l'habitude de travailler tard et parfois il restait dormir dans le canapé de son bureau.

M<sup>me</sup> Stilbourough en rajoute dans l'indignation. Elle écarquille les yeux, respire fort en posant la main sur sa poitrine maigrichonne.

— Parfait... Pardonnez-moi, sourit Milland, mais vous le savez pour l'avoir lu souvent, quatre-vingt pour cent des meurtres sont perpétrés dans le milieu familial.

— Pas chez nous ! cracha-t-elle. Chez nous, on se respecte et on se soutient !

— Parfait, parfait, l'apaisa Milland. (Puis, s'adressant à Macaulay resté figé à côté du canapé :) Nous aimerions mon adjoint et moi interroger vos concitoyens, voulez-vous nous

accompagner ? proposa-t-il en souhaitant que l'autre refuse. Mais il n'en fut rien.

— Allons-y, dit seulement Macaulay. Madame Stilbourough, au nom de tous je vous présente encore une fois mes condoléances, sachez que nous ferons tout pour retrouver l'assassin de M. Stilbourough. Je vous en fais le serment !

La veuve répondit par un reniflement.

— Merci Chef, je sais combien mon mari était aimé.

Milland se dit qu'il avait peut-être eu tort de ne pas demander à interroger les deux filles, mais il était sûr que dans cette ambiance il n'aurait rien obtenu. Il pourrait le faire plus tard.

Cette femme était une victime. Un archétype de victime, mais aurait-elle eu assez de colère en elle pour tuer son mari ? il avait remarqué que les femmes avaient un capital de patience extraordinaire en ce qui concernait leur vie conjugale. Le père de leurs enfants restait longtemps persona grata, même quand il se conduisait comme un gougnafier. En revanche, il n'avait jamais démêlé si c'était par amour, intérêt, ou désabusement.

Larsen et lui descendirent la rue principale en s'arrêtant aux rares boutiques, pendant que Macaulay se chargeait des habitations.

Mais ni les uns ni les autres n'en tirèrent rien, si ce n'est la déclaration d'un couple d'octogénaires dont le mari affublé d'une prothèse auditive et de son autorité maritale, obligea quasiment sa femme à garder le silence pendant la visite que leur fit Macaulay, qui comprit néanmoins qu'elle savait des

choses.

— Alors, madame Gardiner, vous non plus vous n'avez rien vu ni entendu ? lui demanda aimablement le Chef au moment d'ouvrir la porte pour s'en aller.

Elle jeta un bref regard à son mari.

— Moi, je crois avoir vu, mais mon mari pense toujours que je raconte des histoires, alors je me tais.

— Madame Gardiner, il plaisante. Qu'auriez-vous remarqué ?

— Je ne suis pas certaine. Je ne voudrais pas entraîner votre enquête vers des chemins de traverse qui pourraient l'affaiblir.

Macaulay la regarda d'un air ahuri. Où avait-elle entendu cette phrase ? dans la série Crimes sur la Tamise ou Suspect numéro un ?

— Mais non, dites toujours, l'encouragea-t-il d'un sourire.

— Eh bien, un soir où on a dit qu'il y avait eu un peu de grabuge au pub, le Chat Perché, M. Stilbourough est revenu, d'après ce qu'on a dit, dans sa voiture, et aurait... mais moi je n'ai rien vu... failli accrocher un piéton sur la route qui serait tombé dans le fossé.

— Et ?

— ... Eh ben... vous savez ce que c'est. Il n'était pas content.

— Le maire ?

— Non, l'autre.

— Un homme ?

— Ça, je ne peux pas dire. Je n'ai plus mes yeux de vingt

ans.

— Et ça s'est passé où ?

— Oh, ben juste devant chez nous...

Elle se mordit les lèvres, consciente de s'être fait avoir, et lança un regard éperdu à son époux qui s'était brusquement tourné vers elle.

— Là-devant ? demanda Macaulay en regardant la rue depuis la porte.

— Ma femme se couche à neuf heures tous les soirs et dort comme une souche. Si ça s'était passé à cette heure-là, beaucoup de gens l'auraient vu ! Elle dit n'importe quoi !

— Calmez-vous, monsieur Gardiner, l'apaisa Macaulay.

— Nous, on n'a rien vu ni entendu ! coupa Gardiner d'un ton énervé. Elle a eu un AVC, elle n'a plus toute sa tête et confond les jours et les heures !

— Bien, bien, je m'en vais, merci de votre concours.

Il rejoignit Milland et Larsen au pub, le Chat Perché.

— Pas grand-chose, dit-il à Milland qui le questionnait, en commandant une bière. (Il se tourna vers le patron qui essuyait toujours le même verre, planté sans discrétion face à eux de l'autre côté du comptoir :) Dis donc, Robert, y a eu du grabuge il y a quelque temps chez toi ?

— Comment ça du grabuge ? grommela l'autre en faisant une moue dégoûtée. Y en a jamais !

— T'as jamais un gars qui picole trop et qui tient pas la route ? s'étonna Macaulay.

— Dès qu'y en a un qui fait mine, je le mets dehors, tu sais bien, Macaulay, répondit le barman en posant si brutalement

le verre sur le comptoir que le pied se cassa. Ah, merde !

— Parce qu'on m'a dit que, le soir où y aurait eu du grabuge chez toi, le maire avec sa voiture aurait accroché un piéton sur la route en repartant, ou en revenant, j'sais pas.

— J'suis pas au courant ! s'insurgea Robert l'irascible. J'suis pas dans la rue !

— Peut-être qu'il l'a pas vu dans la nuit.

— Peut-être...

— Il s'est disputé avec quelqu'un ? Il est reparti à quelle heure, le maire ?

Robert haussa les épaules en astiquant son bar.

— Hé dis donc, tu crois que je contrôle ça ? moi je me contente de surveiller qu'ils boivent pas quand ils sont saouls, et c'est déjà pas mal !

— T'as raison, Robert. C'était quand que le maire est revenu en voiture ?

L'autre lui lança un regard de travers.

— Puisque je te dis que j'en sais rien...

— Ah, oui...

Macaulay sécha d'un coup sa chope de bière.

— Hum, elle est bonne ta bibine...

Mais le barman s'était éloigné.

— C'est quoi cette histoire ? demanda Milland.

— Bof, une vieille et son vieux m'ont raconté que le maire avait failli emboutir un piéton sur la route...

— Et ?

— Et rien. Personne n'est mort.

— C'était qui ce piéton ?

— On sait pas. Les vieux m'ont dit ne pas le connaître. Mais de toute façon ils auraient nié connaître les noms de leurs gosses si je les leur avais demandés.

— C'est la loi du silence dans ce patelin ? sourit Milland. Macaulay haussa les épaules.

— Sont farouches..., grommela-t-il.

**S**

ONGEUR, Russel Milland reposa le rapport qu'il venait de recevoir du Central Crimes qui répertoriait les assassinats majeurs commis dans une région. Que se passait-il dans des trous perdus comme Oakham, ou la pointe de Llyn, où les rares meurtres, le plus souvent familiaux, étaient réglés généralement par les polices locales soucieuses de leur indépendance ?

À Llyn, un notable, fermier de son état, avait été retrouvé dans sa grange empalé sur sa fourche et sa fille noyée dans un étang à quelques lieues de là.

Aucune piste pour ces meurtres perpétrés depuis plusieurs semaines et qui mettaient en émoi la population de la baie de Bardsey, plus connue pour ses landes sauvages, ses côtes déchiquetées par les tempêtes que pour ses criminels.

D'après la dépêche, il fallait comprendre que les flics du coin tournaient en rond. Comme lui-même pour le meurtre de Stilbourough, le maire et futur député. Est-ce que quelqu'un en avait contre les notables ? Un marxiste ? Ça n'existait plus.

Il décrocha son téléphone pour appeler le poste de police principal de Ruthin, le patelin le plus important, pourtant distant d'une bonne trentaine de miles de la baie de Bardsey.

C'était dire la densité de population de la région.

— Allô ? entendit-il à l'autre bout.

— Bonjour, je suis le détective-inspecteur Russel Milland du commissariat de Chester, dans le comté de Cheshire, pourrais-je parler à l'officier en charge du meurtre de la commune de Llyn, du fermier Jo Culloughs et sa fille ?

Un silence, des bruits de conversation, puis un embrouillamini de sons inintelligibles croassés dans une langue incompréhensible.

Putain, l'accent gallois, pensa Milland, j'y comprends que dalle !

— Je ne comprends pas ce que vous dites ! cria-t-il comme on le fait quand c'est soi qui ne comprenons rien.

Nouveau silence, quelqu'un qu'on appelle, le bruit d'un téléphone que l'on repose, des pas, puis :

— Ouais... C'est pour quoi ?

Ah, le bon accent anglais, soupira Milland, avec des mots entiers et séparés.

— Bonjour, inspecteur Milland du commissariat principal de Chester, en charge d'un homicide incompréhensible, et je reçois un rapport du Central m'indiquant que vous êtes confrontés au même genre d'affaire, sans piste, sans mobile ni indices, et je me demandais si nous ne pourrions pas en parler ensemble... ?

Grand blanc à l'autre bout, puis :

— Le vôtre a été empalé ?

— Quoi ? Heu... non, égorgé... mais... enfin, voyez, j'ai lu sur votre rapport que votre victime a été tuée chez elle, comme la... nôtre.

— J’vois pas le rapport. C’est souvent que ça arrive à domicile.

— Peut-être... heu... à qui ai-je l’honneur ?

— Commissaire Warwish... on n’a besoin de personne ici, inspecteur.

Ah ! ces putains de Gallois toujours à se la jouer gros bras alors qu’ils habitent l’un des coins les plus déshérités et paumés de tout l’empire britannique, ragea Milland.

— Je me doute bien, commissaire, mais nous on est complètement largués dans notre enquête, pas l’ombre d’un putain de bout de piste, aussi c’est plutôt à vous que je demande de l’aide, répondit-il, se trouvant aussi faux cul qu’habile.

Nouveau silence. La digestion est lente là-bas, pensa Milland en soupirant.

— Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

— Si personne n’avait remarqué un étranger, ou bien si la victime avait des ennemis... en deux mots si c’est un crime local ou... commis par quelqu’un qui ne serait pas du coin.

Encore un grand silence. En arrière-fond, des papotages et des téléphones.

— Comme le vôtre... ?

— Peu probable pour nous que ce soit un autochtone, tous se connaissent.

— C’était où ?

— Oakham, un trou pas loin de Shrewsbury, vous voyez ?

— Non.

— C’est pas grave. Mais enfin c’est en pays de Galles.

— Et pourquoi c'est les flics de Chester qui s'en occupent ?

Milland resta coi. Oui au fait, pourquoi ? Les flics gallois n'étaient pas réputés pour être des flèches, d'accord, mais c'était politique, fallait pas chercher. Comment faire entendre ça à une tête de poulet gallois ?

— Ben, vous savez, nous on n'a pas grand-chose à dire...

Il en eut soudain marre. Les Gallois étaient aussi cons que leur réputation le disait. Si ce gros lourd (pourquoi lourd et pourquoi gros ?) ne voulait rien dire...

— À Ruthin, ici, on a eu une bonne femme qui s'est baladée en camping-car, elle voulait aller à la baie de Bardsey... et pour ça elle devait passer par Llyn.

Pas un crime de femme, empaler un bonhomme sur une fourche, pensa Milland, pas plus qu'égorger un homme. Quoique. Mais il attendit par politesse.

— Après, des gens l'ont vue remonter jusque chez vous comme si elle avait le feu au cul, mais on l'a jamais retrouvée.

— Une femme... Comment il était votre gars ?

— Comment ça ?

— Pour empaler, faut une sacrée force.

— Sont pas toutes des demi-portions, surtout par chez nous.

— C'était quelqu'un de chez vous ? On la connaissait ?

— Non... y z'ont vu se balader un chouette camping-car conduit par une femme, d'après c'qu'y z'ont dit. Elle a dormi ici, elle est restée un ou deux jours, et comme elle savait pas où se balader on lui a dit d'aller vers la baie pas que c'était chouette... enfin, y a pas beaucoup d'étrangers de passage à

c't'époque. Elle s'est fait remarquer.

— Ça prouve pas que c'est elle qui a fait le coup. C'était une campeuse, quoi !

— Ouais. C'est quand même bizarre...

— Pourquoi ?

— Bizarre... une bonne femme qui fait du camping toute seule, en hiver.

— Bon, merci pour votre aide, monsieur le commissaire. Bonne chance, coupa Milland.

Chez ces ploucs le machisme avait encore de beaux jours devant lui. Suspecte parce qu'elle se baladait seule dans un camping-car !

Il raccrocha avant que l'autre continue sa bavette.

Une campeuse de passage qui aurait embroché un fermier et noyé sa fille. Comme c'était plausible. Heureusement qu'il n'y avait pas de centrale nucléaire dans le coin, sinon elle l'aurait fait sauter.

Il se laissa aller dans sa chaise et se mordit l'intérieur des joues en réfléchissant. Le mec de Bardsey avait dû être liquidé par un voisin jaloux, comme ça se passait les neuf dixièmes du temps dans ces campagnes mortelles d'ennui.

Les gens prenaient le temps de se haïr de génération en génération. Et l'ADN, ils en avaient retrouvé de l'ADN sur le fermier ? Il avait oublié de le demander. En tout cas, eux, l'ADN, ils pouvaient se fouiller. Pas un poil, pas un fluide. Le légiste en nettoyant la blessure avait juste dégotté de minuscules particules d'acier qui devaient provenir du poignard et qui avaient accroché les bords de la plaie. Il les avait soigneusement mises de côté. La lame dont on s'était

servi était pourtant drôlement aiguisée, d'après lui.

À entendre le légiste qui, comme tous ses collègues, adorait donner dans le gore, l'assassin avait découpé la gorge comme on le fait d'un morceau de cheddar jeune.

Quand même, un coup de pot ces mini miettes, parce qu'il ne fallait pas compter apparemment sur d'autres négligences du tueur. Un professionnel n'aurait pas fait mieux. Mais qu'est-ce qu'irait faire un tueur professionnel dans un patelin comme Oakham ?

Il se releva, agacé. Il voyait de loin Rowland téléphoner en se marrant dans sa cage de verre. Il tapota son bureau du bout des doigts. Pourquoi avait-il accepté de venir dans ce coin merdique où les trois cinémas s'arrangeaient pour passer les mêmes films en même temps, où l'on retrouvait les mêmes gueules de poivrots dans les pubs, les mêmes conversations entre les mineurs de charbon au chômage qui en voulaient toujours, trente ans après, à la mère Thatcher, où les filles ressemblaient pour la plupart à des boudins mal fringués qui se laissaient peloter par les gars entre deux bières dont la principale distraction était de se soûler et de jouer aux fléchettes en pariant sur les équipes de foot ! Bordel, Manchester, c'était tarte, mais à côté c'était Monte-Carlo !

Hugh Larsen leva vers lui un regard interrogateur. Milland n'avait pas choisi une épée pour le seconder, mais le petit jeune était reposant et de bonne volonté.

— J'ai téléphoné à des flics qui ont eu un meurtre étrange chez eux, expliqua-t-il.

— Et alors ? demanda le garçon, désireux de montrer son intérêt.

— Et alors, rien, si ce n'est qu'ils m'ont parlé d'une

femme en camping-car qui se serait baladée dans le coin.

— Quel genre de meurtre ?

— Un fermier embroché sur sa fourche et sa fille noyée dans un étang.

Larsen ouvrit des yeux ronds.

— Ouh, là, ça vaut le nôtre ! s'exclama-t-il.

— Je dirais même qu'il est mieux, sourit Milland qui ne détestait pas l'humour noir. Là on en a deux pour un.

Larsen, flatté de l'intérêt de son chef, vint vers lui.

— Pour ce que j'en sais, c'est pas un crime de femme d'embrocher un homme et de noyer un enfant.

— Tu sais quoi ? passe donc un coup de fil à Macaulay, demande s'ils ont vu un camping-car conduit par une femme à Oakham les jours précédant le meurtre.

— Ils vont me rire au nez, chef ! s'insurgea Larsen.

— Pas grave, petit, les occasions de rire sont pas si nombreuses.

## J

'ARRÊTE PÉGASE au début du passage qui conduit à la maison. Je suis revenue chez moi. J'embraye et franchis la grille. La camionnette est bien rangée sur le côté droit du garage. J'ai largement la place pour Pégase.

Le bruit fait sortir M. Jennings sur le perron. Il nous regarde, l'air incrédule. Je coupe le moteur et je descends. Il s'approche.

— Ah, c'est vous ? il me semblait bien reconnaître votre véhicule.

J'ai pris ma décision hier matin. Après les soins. Je savais qu'ils voulaient me garder encore quelques jours. Ils ont fini par céder.

— Vous devez absolument voir un thérapeute, m'a répété le D<sup>r</sup> Morino, alors que je m'habillais. Vous devez mettre cette tragédie en mots. Vous ne pouvez pas garder ce drame au fond de vous.

Intéressante cette femme. Elle paraît comprendre ce qu'elle dit. Elle est née en Afrique du Sud, pas le meilleur endroit pour une femme noire dans les années soixante.

Je n'ai pas répondu et je suis partie. J'ai dit que j'habitais Gloucester et que je prenais le train.

Ils m'ont donné un pécule pour rentrer, on m'avait aussi volé mon sac et mes papiers. J'ai promis de rembourser dès que je serais de retour chez moi.

J'ai porté plainte, je n'ai pas eu le choix. Ce qu'on m'a fait est un crime passible d'au moins dix ans de prison, m'a dit l'inspecteur.

Je savais qu'ils ne les retrouveraient pas, parce que je n'avais aucune idée de qui ils étaient. Il n'a pas démenti.

J'ai rejoint Pégase où, par chance, j'ai récupéré quelques livres que j'y avais laissés. Nous sommes repartis le lendemain matin. Je n'ai pas pu raconter à Shadow ce qui m'était arrivé.

Je suis contente d'être chez nous.

— Alors, vous êtes revenue dans le coin ? dit M. Jennings en me serrant la main.

Je suis surprise de son aspect triste et vieillot.

Je réponds par un vague sourire, en contemplant la façade de ma maison. C'est vrai que nous y étions bien.

J'aimais beaucoup le salon avec la cheminée en céramique bleue de Delft qui mettait une couleur gaie dans la pièce et tirait très bien. Ma mère refusait le plus souvent de l'allumer, objectant qu'on devait acheter du bois et que ça faisait des saletés. Il fallait une raison comme mon anniversaire ou Noël. Et encore, elle ne brûlait que ce jour-là. « Ce sont des caprices de gens des villes, grommelait-elle. Chez moi y'avait pas de chauffage quand j'étais petite, et mon père allumait le

feu au plus fort de l'hiver. Une cheminée c'est pour avoir chaud, pas pour faire joli. Et ici, t'as le poêle. »

Ma mère n'aimait pas le plaisir, car probablement elle ne l'avait jamais connu. Elle n'était pas la seule dans ce cas, c'est un sort commun. Heureusement, peu de gens prennent conscience de leur vie ratée. Une fois qu'on est tombé dans le piège, comment s'en sortir ?

Jeunes, ils rêvent de s'accoupler, de créer une famille. Alors ils s'endettent, se détestent très vite, parce que, disait ma mère, quand le foin manque à l'écurie les chevaux se battent. Ensuite, ils passent leur vie à cavalier comme des rats dans un labyrinthe en cherchant une sortie qu'ils ne trouvent jamais. Sinon l'ultime.

On se laisse prendre par le système. Le système est notre véritable maître. On lui obéit parce que sans lui on n'est rien.

— Alors vous êtes revenue dans le coin, répète-t-il.

La maison est assez éloignée des voisines, c'est ce qui nous plaisait. On était les plus anciennes, et les voisins ont souvent changé, surtout au cours des années soixante-dix, au moment de la crise économique. On a eu de tout. On ne s'en occupait pas.

— Vous la regardez, vous la reconnaissez, tout de même, ricane-t-il.

— Je la reconnais.

Déconcerté, il danse d'un pied sur l'autre. J'aurais aimé ne pas les trouver. Ou qu'ils arrivent après moi. Comme des invités. Ou des importuns.

J'ai au creux de mon corps, dans ce vide où se nichent les organes, une pierre. Si je devais la dessiner elle serait un

parallélépipède de lave noire. Lisse, aux arêtes vives.

Elle est là depuis Londres. Elle s'est installée quand je me suis réveillée à l'hôpital, et ne m'a plus quittée.

— Alors, vous avez bien voyagé ?

Je hoche la tête.

— Votre épouse est là ?

— Oui, bien sûr, elle prépare le déjeuner, elle sera sans doute ravie de vous voir. Vous allez racheter une maison ?

Rien n'a changé, ou presque. Ils ont gardé les meubles que je leur ai laissés.

— Venez, elle est dans la cuisine.

M<sup>me</sup> Jennings est devant l'évier en train de rincer des pommes de terre. Elle se retourne à notre entrée.

— Oh, vous êtes revenue dans le coin ? dit-elle en me tendant la main après se l'être essuyée sur son tablier.

Je regarde autour de moi. J'avais suggéré à ma mère qu'il serait bien de donner un coup de peinture, après toutes ces années les murs étaient sales. J'avais même proposé de le faire moi-même.

Elle avait refusé. « Et comment on vivra en attendant que ça sèche ?! Toi et tes idées de grandeur ! »

— Vous allez vous réinstaller par ici, ou vous êtes de passage ? me demande-t-elle en enfournant des pommes de terre dans le four où cuit un poulet.

— Ah, c'est pas facile de changer de coin, enchaîne son mari d'un air compréhensif. Vous allez racheter ou louer ?

— Je peux m'asseoir ? demandé-je en tirant une chaise.

— Mais bien sûr, s'empresse M. Jennings. Tiens, c'est bien

que vous soyez passée parce qu'on a eu des ennuis dans la cave avec une canalisation. Cinq, six mètres qui ont pété. Je voulais vous écrire mais vous ne nous avez pas laissé d'adresse.

— Écrire pour quoi ?

— L'officier ministériel qui a signé la vente m'a dit que ça vous incombait, sur l'acte vous aviez certifié que tout était en état de fonctionnement, vous êtes responsable pendant un an de la structure de la maison.

Je secoue la tête.

— Quand vous avez acheté, vous avez visité...

— Si tu offrais quelque chose à mademoiselle, intervient sa femme.

Je déteste que l'on m'appelle mademoiselle.

— Mais, oui, excusez-moi, un doigt de sherry ?

Je déteste le sherry.

— Ou autre chose, insiste-t-il devant mon silence.

Je ne fais pas exprès de rester muette. Je ne peux simplement pas parler.

Ils me regardent sans savoir quoi faire. Je comprends leur désarroi. Je réapparaiss brusquement sans explication.

Parce que je n'ai pas d'explication.

— Du vin peut-être ? On en a, Myren ?

— Mais oui, va en chercher à la cave.

Il a autant envie de descendre à la cave que d'aller se pendre. Il hésite, pour le cas où je me déciderais pour son sherry de supermarché.

— Alors, comme ça, vous vous êtes ennuyée de la région ?

demande sa femme, mal à l'aise. Vous avez vu de belles choses pendant votre tournée ?

Ma tournée ? Elle me prend pour une saltimbanque ?

— Des paysages, oui, me décidé-je, pendant que son mari réapparaît avec sa bouteille.

— Du blanc, c'est tout ce que j'avais... j'espère que vous aimez ?

Non, je n'aime pas. Mais c'est sans importance. Il me sert et en propose à sa femme qui refuse. Je les vois se lancer des regards perplexes. Il s'assoit en face de moi, et elle se positionne derrière lui.

— Comment vous le trouvez ?

Je hoche la tête.

— Oui, bon alors, comme je vous le disais, on a eu de gros problèmes depuis qu'on est arrivés. D'abord, la cave, et puis après des tuiles mal fixées qui se sont envolées. Et le couvreur que l'on a fait venir, non sans peine, nous a dit que c'était arrivé parce qu'elles étaient mal accrochées et que le coût de la réparation incombait au propriétaire précédent. Il me fixe, inquiet de ma réaction. Comme je n'en ai aucune, il poursuit. Ça tombe bien que vous soyez là, on va pouvoir faire réparer. J'ai les devis...

Il a dit ça d'un seul souffle et d'un ton gêné. Sa femme lui pose la main sur l'épaule pour le soutenir, sûrement.

Je bois mon verre à petites gorgées, en regardant par la fenêtre. On n'a pas vraiment de vue, surtout du rez-de-chaussée, mais il y a près du mur un tilleul que j'ai toujours aimé.

Un jour où il faisait très chaud, les abeilles d'un apiculteur

qui avait des ruches à côté de chez nous se sont envolées en masse à cause de la chaleur.

Des dizaines et des dizaines de milliers d'insectes en robe de velours iridescente. Bruissantes, énervées, elles se sont posées en masse sur les branches du tilleul, si nombreuses que malgré leur poids infime elles les ont fait ployer. On aurait dit que les branches étaient vivantes. Elles ruisselaient des couleurs mordorées des abeilles qui se déplaçaient, se chevauchaient. C'était féérique. Ma mère, morte de peur, s'était réfugiée dans la maison pendant qu'au pied du tilleul je contemplais l'incroyable spectacle de l'arbre vivant.

— Comme ça on en termine et on fera venir le plombier et le couvreur.

Je ne voulais pas qu'on appelle les pompiers parce que j'avais peur qu'ils les tuent. Alors l'apiculteur est venu rechercher la reine, et une fois qu'il l'a trouvée et ramenée à sa ruche, ses innombrables sujets l'ont suivie dans un nuage si épais qu'un moment il a caché le soleil.

Je me tourne vers eux.

— Qu'est-ce que vous faites, toute la journée, ici ?

— Hein... heu... ben moi je m'intéresse à l'astronomie. J'ai installé une lunette dans le grenier. Je fais des relevés. Vous savez, quand on est à la retraite, faut trouver de quoi s'occuper, hein ? répond-il en prenant sa femme à témoin.

— Et vous ?

— Moi, oh ben, vous savez, pour une femme y'a toujours à s'occuper. C'est vrai que c'est moins gai qu'à la ville, mais qu'est-ce que vous voulez, avec une petite retraite...

— Donc, pour en revenir... je vais aller chercher les devis

et comme ça...

— Vous pourrez faire vos travaux.

— Oui c'est ça, dit-il en quittant la pièce.

Je reste seule avec sa femme qui ne sait pas quoi faire de ses dix doigts, et qui, pour se donner une contenance, fourgonne dans le poulet.

— Ça sent bon, dis-je.

— Oh, c'est pas grand-chose...

Je me lève et fais le tour de la pièce. Je sens qu'elle me suit des yeux, comme si elle craignait que je la vole. Depuis que je suis là j'ai l'impression que la pierre noire a un peu diminué de volume et de poids. Pas assez pour me laisser respirer à fond. Pas assez pour tellement de choses.

— Voilà, dit son mari qui revient et pose sur la table les devis. Celui-là, c'est le couvreur, et celui-là, c'est le plombier.

Je les regarde du coin de l'œil. Quatre cent cinquante livres dans les deux cas. Prix unique. Je me redresse.

— Et si on goûtait ensemble ce poulet, dis-je. Et qu'on reparle de ça après ?

Ce sont eux qui à présent restent muets.

— Ben, oui maman, pourquoi pas ? balbutie M. Jennings.

Maman. Effrayant. Quand ils couchent ensemble, si ça leur arrive encore, il l'appelle maman et elle lui répond papa ; ils se donnent des fessées ?

— Ben si c'est prêt, bafouille-t-il encore.

Elle met les assiettes sans empressement, lui fait des yeux courroucés. Elle doit penser qu'il n'en restera pas pour le soir.

On se met à table et, pour la première fois depuis... depuis Londres, je mange avec plaisir. Je n'ai jamais été une bonne ménagère, c'est ma mère qui s'occupait des repas.

Le poulet est bien cuit et les pommes de terre fondantes. Eux mangent du bout des dents, le visage fermé. Des tuiles et un bout de tuyau valent-ils cet effort ? doivent-ils se demander.

Ils sont si transparents. Des ectoplasmes. Des molécules agrégées. Comme tout ce qui nous entoure. J'ai lu une fois qu'une chaise était composée de molécules vivantes. Comme nous. Et que si l'ensemble tenait c'était grâce à ces molécules.

Elle sert une tarte pour le dessert et je réclame un café.

Je reprends du vin. Elle débarrasse et j'allume une cigarette. Il me lance un regard assassin pendant qu'elle me sert le café.

— Vous allez m'excuser, annonce-t-elle d'un ton sec, mais je dois monter me reposer. Je vous dis au revoir maintenant parce que vous serez sûrement partie quand je redescendrai.

— Ma femme est fatiguée, dit son mari qui la regarde monter l'escalier. En ville elle était mieux.

Il se lève et va rechercher les devis qu'il a posés sur le buffet.

— Bon, alors, vous pouvez faire les chèques à l'ordre des entrepreneurs, comme ça vous serez sûre que les travaux seront faits. Notez, on n'a pas le choix. On peut pas rester avec de l'eau dans la cave, et la flotte qui tombe du toit ! Si c'est trop d'un coup, vous pouvez faire deux chèques, on en encaissera un plus tard, ajoute-t-il d'un ton conciliant.

— Qu'est-ce que vous avez fait de ma chambre ?

Il lève un sourcil, surpris.

— Votre chambre ? laquelle, la bleue ? On n'y a pas encore touché. Avec ces ennuis que l'on a eus on n'a pas eu le temps de s'en occuper. Je compte en faire plus tard mon bureau. Ce sera plus confortable que le grenier, surtout l'hiver.

Je reprends une cigarette et du vin.

— Excusez-moi, intervient-il d'un ton rogue, mais ma femme ne supporte pas l'odeur de la fumée, alors je vous demanderais... on va en finir avec ces comptes et comme ça vous pourrez reprendre la route.

— Pour la cigarette, faudra peut-être vous y habituer.

— Hein ? comment ça « faudra peut-être vous y habituer » ?

Je me lève et regarde la cheminée bleue de Delft par la porte de la cuisine.

— Vous vous êtes déjà servis de la cheminée ?

— Hein ? Pourquoi ? Elle a aussi un problème ?

— J'aime regarder le feu, dis-je en m'appuyant au chambranle. C'est vivant le feu. Ça réchauffe même quand on est glacé à l'intérieur.

Il laisse passer un moment. Je peux entendre ce qu'il pense. « Paye et barre-toi, salope ! »

— Bon, si on en revenait à nos moutons...

Il est énervé, maintenant. S'il le pouvait, il me ferait les poches. Je me fous de ses histoires de travaux. Je sais bien qu'il m'enfume. Je n'ai jamais entendu dire que l'on était

responsable des travaux une fois la maison vendue. Mais ils ont dû penser qu'une femme seule, une vieille fille sans expérience, toujours fourrée dans les jupons de sa mère, c'était facile à rouler.

— Vous vous plaisez ici ?

— Si c'était pas ces soucis qu'on a eus... c'est pas drôle d'emménager dans une nouvelle maison et de devoir faire des réparations. Surtout qu'il a bien plu cet hiver. À notre âge, on aimerait être tranquilles.

— J'avais proposé à ma mère, dis-je d'une voix morne en revenant dans la cuisine, de refaire les peintures, d'acheter des nouveaux éléments. Maintenant ils font des cuisines toutes faites, très jolies, très pratiques.

— Oui, on verra ça plus tard. Si on n'a pas d'autres surprises avec votre maison..., maugrée-t-il. Bon, alors si vous pouviez faire ces chèques, qu'on en finisse...

Je me tourne vers lui.

— Vous y croyez vraiment ?

— Hein ?

— Voilà ce que je vous propose : je vous rachète la maison le prix que je vous l'ai vendue.

— Hein ? Mais ça va pas ! Où on va aller, nous ? Et elle nous plaît cette baraque, malgré ses défauts !

— Bon, alors, je fais les travaux, j'embellis, et on se la partage. Elle est assez grande pour nous trois. Le temps de me reposer. Un an. Juste un an.

— Quoi ? mais vous êtes folle ! je suis ici chez moi ! je n'ai pas du tout envie de vous la vendre ou de vivre avec vous !

— Vous vous en rachèterez une autre. Je vous donnerai un

bénéfice.

Je suis debout au milieu de la cuisine, raide et froide comme un pain de glace. Chaque mot prononcé m'est un effort. Je veux revenir chez moi me mettre à l'abri. Ce monde n'est pas pour nous. Ils ne peuvent pas le comprendre ? Nous serions préservées de ce monde si laid si nous revenions.

— Vous n'êtes pas coopératif.

— Je ne suis pas quoi ?

— Coopératif. Je vous la rachète plus cher. Tout de suite, je vous fais un chèque.

— Mais j'en ai rien à fiche ! on s'est installés là, on y reste !

— Je suis sûre que votre femme s'ennuie.

— Quoi !

Il m'insupporte avec ses « quoi ». Il a changé de visage. Il me regarde comme si j'étais timbrée. Peut-être le suis-je.

Le D<sup>r</sup> Morino m'a dit qu'après une agression comme celle que j'ai subie on a du mal à reprendre sa vie. Le monde vous semble hostile et dangereux. Les hommes surtout. Les femmes violées les voient armés en permanence de leur sexe et toujours prêts à s'en servir contre elles.

Et si je lui disais que j'ai peur maintenant de sortir et que je voudrais rester chez moi derrière des murs et des portes solides ?

J'ai dû tuer pour défendre une enfant, j'ai tué pour venger un malheureux sans voix. Et je ne peux pas retrouver et punir ceux qui m'ont tuée. Comment l'expliquer à des gens comme ces Jennings ?

— Voulez-vous du temps pour réfléchir ?

Je parle sans conviction. Je suis épuisée. Je souffre encore des coups que j'ai reçus. Ils ont frappé pour me faire mal. Ils m'ont déshumanisée.

Je me suis séparée de mon corps. J'y étais obligée. Je ne le supportais plus. Il ne s'est pas défendu. Je n'ai pas su le défendre. Il m'a trahi. Alors je l'ai trahi. Ils l'ont outragé. Le peu que j'ai vu de mes violeurs ne peut rien m'apprendre. Ils étaient sombres comme la nuit qui nous entourait. Anonymes comme ceux qui ont fui malgré mes cris de détresse et mes appels à l'aide.

— Bon, alors quoi ! crie Jennings. Vous me payez ce que vous devez, oui !

Il est blanc de colère. Sa bouche tremble de rage. Il hurle son dépit. Il a compris que je ne payerais pas.

— Je paye si je reste, ou si je vous rachète.

Il s'arrête net de crier, me regarde de cette façon qu'ont les gens qui vous craignent et vous haïssent à la fois.

— Vous êtes une pauvre cinglée !

Et tout à coup il se jette sur moi, les doigts crochetés sur ma gorge. Je bascule sur la table où j'écrase les restes du repas. Il hurle comme un possédé, comme un petit bonhomme qui se prendrait pour King Kong.

Ses doigts s'enfoncent dans mon cou, le serre à m'étouffer. Je reconnais la terreur de Londres. Son genou m'écrase l'entrejambe. Comme les autres. Son souffle dans le nez manque me faire vomir. Son odeur acide est la même que celle des autres.

J'essaye de lui tordre les poignets, mais ou bien il n'était

pas fonctionnaire mais lutteur de foire, ou je n'ai plus de force. Il est couché sur moi et son poids d'homme me rappelle celui des autres.

J'essaye de dégager la tête. Ce n'est pas possible que sa femme n'entende pas le bruit de notre lutte. Qu'attend-elle pour intervenir ? Il ne va tout de même pas me tuer parce que je lui ai proposé de racheter la maison ?

Ma vue se brouille, je ne sens plus rien. Je suis revenue chez moi pour mourir. L'air ne passe plus dans ma gorge écrasée.

Puis son poids s'allège, ses mains me quittent. Je respire à petits coups dans un bruit de gargouillis. Le plafond ondule au-dessus de moi. Je bouge les jambes, étonnée de les sentir libres.

Je veux me redresser mais un épouvantable malaise me fait retomber. J'attends qu'il passe et je tourne la tête.

Il est allongé sur le sol, un couteau planté dans les côtes. Je ne comprends pas. Puis j'attrape du coin de l'œil la silhouette de M<sup>me</sup> Jennings.

— Merci, haleté-je.

Mais elle ne répond pas, parce qu'elle a les mains collées sur sa bouche et ouvre des yeux exorbités en regardant le cadavre de son époux.

Car il est mort. Il est tourné vers moi et j'aperçois ses yeux que recouvre déjà une taie vitreuse. Elle l'a tué pour me sauver.

Je parviens à me redresser.

— Il était temps, soufflé-je. Je suis désolée. Merci, madame Jennings. Je ne sais pas ce qui lui a pris. On

discutait...

Mais alors que je vais vers elle, elle me fixe d'un air épouvanté, et en ouvrant démesurément la bouche va pour pousser un effroyable hurlement.

Je saisis la première chose que je trouve sous la main et la lui abats sur le crâne.

C'est un vase de ma mère que j'ai toujours détesté.

## R

USSEL MILLAND regardait d'un œil morne un mauvais film à la télé. Il était tellement dégoûté de sa vie qu'il ne pensait ni à zapper ni à éteindre le téléviseur.

L'appartement qu'il avait trouvé était sinistre comme le reste. Il aurait fallu qu'il change le papier peint qui avait dû connaître la reine Victoria et qu'il remplace les canapés qui en avaient trop vu. Mais en réalité, il s'en foutait.

Il mâchonna ses chips au piment, s'étranglant à moitié, les faisant passer avec un verre de vin. Curieux tout de même, ces meurtres. Un embroché, une noyée, un égorgé. Tout ça dans un rayon de moins de quarante miles et dans une région rurale célèbre pour ses vaches.

Il se souvint qu'un de ses collègues lui avait dit qu'il ne fallait pas se fier à la douceur de la campagne, que c'était souvent là que l'on trouvait les crimes les plus crapuleux et les plus violents. Tous étaient armés. Que ce soit de fusils de chasse, de fourches, de haches, ou de couteaux.

Il avait lui-même travaillé sur un meurtre commis dans un coin si bucolique que l'on aurait cru un conte de Lewis Carroll. Eh bien la victime avait été découpée vivante à la faux.

Son agresseur l'avait poursuivie dans les champs et on avait retrouvé des morceaux de ses bras dans l'herbe, puis il l'avait achevée en lui tranchant la tête.

Le téléphone sonna.

— Oui ?

— Monsieur, excusez-moi de vous téléphoner à cette heure, mais je viens juste d'obtenir le chef Macaulay, dit Larsen. Effectivement une femme à bord d'un camping-car aurait séjourné le temps d'une nuit à Oakham, mais il n'en savait pas davantage.

— Hum... bon, Larsen, venez me chercher demain matin on va faire un saut là-bas, de toute façon on n'a rien d'autre, ça nous promènera. Huit heures et demie ?

— Oui monsieur, merci, à demain.

Merci. Pourquoi Larsen lui disait-il merci ? Avec une telle mentalité, ou il allait se retrouver Chef de la police de Chester ou au standard.

Il alla se verser un verre de vin, mais au moment de le boire il hésita. Deux pièges guettent le flic. L'alcoolisme et la solitude. L'un n'allant pas sans l'autre. Combien en avait-il croisé de ces collègues aux yeux injectés, à l'élocution toujours un peu pâteuse, qui cachaient dans un tiroir une flasque de mauvais alcool ? Il avala le vin d'un seul trait. Il se sentait solitaire et déprimé. Ou déprimé parce que solitaire ?

Il alla vers la fenêtre, mais la rue vide et noire ne pouvait rien pour lui. À deux stations de bus, la vie c'était un pub, un bowling, quelques lumières criardes, et deux ou trois échoppes où l'on servait un fish-and-chips, de la bouffe indienne et de la bière chinoise.

Il laissa la télé, juste pour le bruit. Bidon cette histoire à laquelle il ne croyait toujours pas. Les gens étaient cinglés ou quoi ? Une vacancière se promène en camping-car et on la soupçonne d'avoir tué deux hommes et une gamine ? C'était du grand n'importe quoi.

Avec une telle mentalité, au temps des Sorcières de Salem ils l'auraient brûlée !

Il pensa tout à coup à Jimmy. Parce qu'il perdait pied. Quand il perdait pied il pensait à Jimmy. Et à Elizabeth. Une fois, il y avait longtemps, il était encore à Manchester, il avait voulu lui téléphoner.

— Elizabeth, c'est moi.

— Qui ?

— Russel.

Et puis il s'était tu, parce qu'elle n'avait pas répondu. Il l'avait juste entendue respirer un peu plus fort, et elle avait raccroché.

Ce soir-là, il avait très fortement pensé se foutre en l'air. Pas seulement pour ça, mais pour tout le reste. Qui a envie de continuer de vivre quand on a bousillé tant de vies ? Des quatre, seule Lise s'en était plus ou moins sortie. Il ne saurait jamais si elle avait pensé le quitter avant ou si c'était là l'occasion. Elle n'avait jamais voulu lui répondre là-dessus. Même quand ils étaient sortis de chez l'avocat.

— Tu peux bien me le dire, avait-il supplié.

Elle l'avait regardé, pris sa main.

— Je t'aime, Russel, plus de la même façon, mais je t'aime. Seulement, tu es cassé, et moi je n'ai pas la force de te réparer.

Il prit une bouteille de vodka dans le réfrigérateur. Au début, lorsqu'il avait attendu la décision des instances policières le concernant, il s'était mis à boire. Quand il avait connu son sort il s'était arrêté.

Il se servit un grand verre d'alcool et l'avalait d'un trait, grimaçant sous la brûlure. Il repensa aux meurtres.

Les mêmes, à Londres, Liverpool ou Manchester auraient eu droit à une minute aux infos et une seule édition dans les canards. Mais chez les ploucs, on faisait durer.

Les archives étaient remplies de ce genre d'affaires classées parce qu'on s'était mal embarqués au départ. On appelait ça des Cold Cases. Parfois, ça ressortait vingt ans après.

Qu'aurait fait Jimmy ? Jimmy était un très bon flic, avec du « nez ». Mais le nez, c'est comme une canne pour un boiteux, ça aide à marcher, mais ça ne résout pas le problème. Au début, quand ils avaient commencé à travailler ensemble, il leur était arrivé de prendre des paris sur les éventuels coupables. Jimmy gagnait une fois sur trois.

Dans l'enquête actuelle, ça ressemblait à des crimes de haine. Deux hommes dans la force de l'âge, connus de tous, tués chez eux, presque au même moment. Aucun rapport entre eux. Chez les flics on se méfie des coïncidences, mais les coïncidences, ça existe. C'est pour ça qu'on appelle ça des coïncidences. Et la fillette noyée. Fallait pas l'oublier celle-ci. Elle ajoutait encore à la confusion. Avait-elle assisté au meurtre de son père, et le meurtrier avait-il voulu se débarrasser d'un témoin ? Et la mort du routard, est-ce qu'elle faisait partie du lot ? Alors un tueur en série ?

— Nom de Dieu..., murmura-t-il.

Il se resservit un deuxième verre de vodka et l'emporta au lit, en oubliant d'éteindre la télé.

Il resta longtemps les yeux ouverts, le cerveau envahi de confusion et de souvenirs. Lise. Les voyages avec Lise. New York, l'Europe. L'Amérique du Sud. Elle aimait tout. Elle pouvait être grave et l'instant d'après éclater de rire. Elle s'intéressait à tout. Elle avait une façon de se lier aux gens qui leur donnait l'impression de la connaître depuis longtemps. Elle lui avait appris des choses qu'il ignorait, comme le goût de la vie. Quand il n'allait pas trop bien elle lui disait : « Aime la vie, la vie t'aimera. »

Lui avait aimé Lise dès qu'il l'avait rencontrée. Il s'était dit qu'ils passeraient leur vie ensemble parce qu'il n'envisageait pas que ce soit autrement... Elle l'avait rendu trop heureux.

## — J

OLI COIN, dit Russel en sortant de la voiture.

Ils s'étaient arrêtés devant la boulangerie du village et Russel se dit qu'il mangerait bien un croissant.

— Vous avez faim ? demanda-t-il à Larsen.

L'autre hocha la tête en souriant. À vingt-trois ans on a toujours faim.

— Venez, je vais nous prendre deux croissants.

Une clochette retentit quand ils poussèrent la porte et la boulangère apparut. Pas mal, la quarantaine soignée, un peu crispée toutefois.

— Deux croissants, s'il vous plaît.

Ça sentait bon le pain chaud, et la boulangère avait un joli décolleté.

— C'est charmant ce coin, recommença Russel. Elle acquiesça sans répondre, et lui rendit la monnaie.

— Détective Milland et voici le sergent Larsen, présenta-t-il. C'est nous qui menons l'enquête sur le meurtre de votre maire, dit-il en souriant.

— Oui. Je sais qui vous êtes.

Moins aimable, tu meurs, pensa Russel. Est-ce que par hasard la boulangère fricotait avec le maire... ? Les occasions devaient être rares pour une femme de s'envoyer en l'air dans le coin, en dehors de son mari, qui justement apparut à cet instant. Boulanger de chez boulanger. Costaud, visage un peu bouffi, crâne dégarni, petits yeux enfoncés.

Belle bête, pensa Russel.

— Bonjour, inspecteur Milland et sergent Larsen. Nous sommes de la police de Chester.

Le boulanger resta renfrogné. Ses bras, gros comme des cuisses, pendant à ses côtés.

— Vous pourriez nous dire quelque chose sur ce meurtre ? commença Milland.

Le boulanger haussa les épaules, pendant que la boulangère rangeait des petits pains sans relever la tête.

— Vous le connaissiez bien, le maire...

Le boulanger s'anima du buste.

— Évidemment. Je suis né ici, j'ai à chaque fois voté pour lui ! Son épouse se fournissait chez moi, même que quand ils avaient du monde c'est moi qui préparais les entrées, les gâteaux, qui lui cuisais les volailles, c'étaient des gens très bien.

Milland remarqua que le boulanger n'avait pas une fois fait allusion à sa femme. Elle faisait quoi, la boulangère, quand le boulanger cuisait les volailles ?

— Et vous, madame ?

— Quoi, moi ?

— Vous les connaissiez bien aussi ?

Elle regarda son mari avec l'air de se demander à quoi rimait la question de ce crétin. Si son mari connaissait le maire, elle aussi, obligatoirement.

— Évidemment.

— Vous êtes née ici aussi ?

— En quoi c'est important ? intervint son mari.

— Oh, simple curiosité. Vous fréquentiez-vous en dehors de lui vendre son pain et de cuire ses poulets ?

Le boulanger ouvrit des yeux ronds comme des brioches.

— Fréquenter ? et pourquoi on se serait fréquentés ?

— Qu'est-ce que vous pensez de ce crime ?

— Que c'est épouvantable, dit la boulangère.

— Mais à part ça, vous voyez personne qui aurait pu...

— ... Tuer monsieur Stilbourough ! s'exclama le boulanger. Mais pourquoi on aurait fait ça ? Il était formidable cet homme ! Vous avez vu les bords de la rivière, c'est lui qu'a tout fait agencer !

Il était furieux le boulanger. Même ses joues farineuses avaient pris de la couleur.

— Bon, eh bien merci. Excellents vos croissants. Au revoir.

— Comment vous pouvez savoir s'ils sont bons les croissants vous ne les avez pas goûtés, fit remarquer Larsen en sortant.

— Ah, oui, c'est vrai. Tenez, prenez le vôtre.

Ils se tenaient au milieu de la rue principale, à l'heure où apparemment les habitants faisaient leurs courses. Ils les dépassaient en leur jetant des coups d'œil curieux, entraient à

l'épicerie ou chez la boulangère où ils pouvaient voir qu'on parlait d'eux.

— Ça a dû faire du bruit un meurtre pareil, dit Hugh Larsen en mordant dans son croissant. Il ne doit pas se passer grand-chose ici.

— Ouais. Allons au pub, j'ai envie d'un café et c'est parfois là que l'on peut apprendre quelque chose.

— Celui-là ? On y est déjà allés avec Macaulay.

— Ouais, mais je ne suis pas sûr que le type nous ait tout dit, répondit Milland en poussant la porte du Chat Perché.

Une demi-douzaine de consommateurs assis et deux autres cramponnés au bar les regardèrent entrer.

— Bonjour, dit joyeusement Milland.

Le barman soupira ostensiblement.

— On pourrait avoir deux cafés ?

Le barman se montra aussi aimable que les boulangers, mais Milland feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Dites-moi, dit-il en le retenant par le bras. Le chef Macaulay a dit l'autre jour qu'il y avait eu du grabuge dans votre bar. C'était quoi ?

Tous s'arrêtèrent net de parler, et examinèrent sans discrétion les deux flics.

— J'ai dit qu'il y avait rien eu, grogna le barman en tentant vainement de se dégager de la poigne de Milland.

— Allons, je suis sûr que si vous vous donnez la peine de chercher...

Le barman le fusilla du regard.

— Je sais même pas de quoi vous parlez...

— Mais si, Roger, intervint l'un des gars au comptoir, tu te rappelles bien, quand le maire a débarqué pour récupérer sa moitié qui jaspait avec ses copines, même qu'il a pas vraiment été tendre avec elle. Il a bousculé en sortant une femme qui lui a dit qu'il se comportait comme un con, ou quelque chose d'approchant, et elle a tenté d'aider sa bonne femme... tu te souviens pas ? Même que ça lui a pas plu au maire.

— Et alors, y'a rien eu...

— Non, mais tu le connais, il avait pas toujours bon caractère, vachement rancunier, c'est pour ça qu'ça faisait un bon maire, on lui en racontait pas. Il devait être super en rogne pour manquer écraser un piéton... Note qu'il a pas dû le faire exprès... mais il a eu du pot le piéton de pas être blessé...

— Qu'est-ce tu racontes ?

— Il a eu du pot d'être seulement balancé dans le ruisseau.

— Qu'est-ce t'en sais ?

— C'est Marilyn qui me l'a raconté. Elle était à sa fenêtre et elle a tout vu. Et le lendemain le maire y devait toujours être en rogne quand il a viré les gens qui avaient stationné la nuit près de la rivière. Tu sais bien qu'il aimait pas ça que les gens s'installent... Il voulait pas de romanichels chez nous, il disait...

— Ouais, il a raison c'étaient des romanichels, marmonna le barman.

— Vous savez qui était ce piéton que le maire a failli écraser ? intervint Larsen.

— Ben, non... la Marilyn elle y voit plus très clair. Elle a

juste dit que le gars avait l'air drôlement furax quand il est remonté du ruisseau et qu'il était trempé.

— C'est pas un gars qu'il a viré le lendemain ! s'interposa un autre consommateur, c'est la bonne femme de la veille qui l'avait alpagué ! Toute façon, le maire, y's'faisait pas qu'des amis. Y protégeait drôlement le coin. Y voulait pas que des étrangers traînent par ici.

— C'étaient des étrangers ? reprit Larsen.

— J'veux dire pas des gens qu'on connaissait.

— Et le routard et son chien ? demanda soudain Milland.

Le silence s'aplatit sur la salle.

— C'est normal de retrouver un homme et son chien tués à coups de manche de pioche dans votre village ? insista-t-il.

— C'est vrai qu'on joue de malchance, ces temps-ci dans le coin, approuva le consommateur bavard, sans lever le nez de son verre.

— Vous ou les gens qui passent ? reprit Milland d'un ton grinçant. La femme furax, c'est celle qui voyageait en camping-car, il y avait longtemps qu'elle était là ?

Le barman haussa les épaules et regarda le consommateur pour le prendre à témoin.

— On n'en sait rien. C'est la première fois qu'on la voyait.

— Et c'est elle qui est intervenue quand le maire est venu chercher sa femme ?

Le barman pinça les lèvres et jeta un coup d'œil vers les autres.

— J'crois bien, hein les gars ? dit-il enfin. Quand il sortait elle s'est mise devant lui et il l'a bousculée. Ah, il pouvait être

macho quand ça lui prenait, rigola-t-il.

— Et avec sa femme aussi ? Pourquoi était-il venu la chercher ?

Nouveau voile de silence.

— Comment il était avec sa femme ? insista Milland.

Le barman regarda encore les autres, gonfla les lèvres, se tourna vers Milland.

— Un peu dur, peut-être, voyez, à l'ancienne.

Avant de retourner à Chester, Milland et Larsen étaient allés chez les Gardiner. Mais ils s'étaient cassé le nez. Gardiner avait fait barrage, déclarant que sa femme avait passé une nuit blanche et qu'elle se reposait.

— Je n'en ai pas pour longtemps, avait plaidé Milland.

— Ma femme est très fatiguée, revenez une autre fois, avait dit le vieux en refermant sa porte.

Ce n'était pas la peine d'insister. Milland pensa que Macauley aurait plus de chance. Visiblement, les gens d'ici n'aimaient pas les nouvelles têtes.

— Ce sont vraiment des ploucs, dit Milland à Larsen qui conduisait.

Le jeune homme ne répondit pas, et Milland se rappela qu'il habitait lui-même un trou à l'ouest de Chester, dans le genre de celui-là.

— On n'est pas très avancés, lâcha Larsen au bout d'un moment.

Milland hocha la tête.

— Ce que je ne saisis pas, c'est que ce type plutôt costaud

ne se soit pas défendu. Aucune marque défensive sur les bras et les mains. Ça veut dire qu'il connaissait son agresseur...

— Il s'est fait égorger par-derrière, renvoya Larsen, normal qu'il n'ait pas pu se défendre.

— Ouais... pareil pour Culloughs... ?

— Celui qui s'est empalé sur sa fourche ?

— Et dont la fille a été noyée, continua Milland, songeur.

Larsen sursauta.

— C'est vrai, j'avais oublié. Pauvre gosse. Dans les deux cas, marmonna-t-il quelques kilomètres plus tard, ils ont parlé d'une femme en camping-car et rien d'autre.

— Tu y crois ? demanda Milland. Une serial-killer campeuse, ça s'est pas encore vu.

— Alors, pourquoi ils en parlent ?

— Parce qu'ils n'ont pas l'habitude de voir une femme seule se balader dans ce genre d'engin, et qu'ils veulent pas admettre que c'est un gars de chez eux qui a fait le coup.

— Dans les deux cas ? Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— J'en sais rien. On n'a pas l'ombre d'un indice. Le routard serait pas mort, j'aurais pensé que ça pouvait être lui. On va interroger tous les habitants de ce patelin. Je vais demander une commission rogatoire à Rowland. L'assassin du maire est ici. C'est quelqu'un qui le connaissait.

— Préméditation ?

— Évidemment. Ce type, ce Stilbourough, a fait de l'ombre à quelqu'un... Faut trouver qui.

Larsen soupira. Ils arrivaient à Chester et il se réjouissait d'avance des histoires qu'il allait raconter à ses parents. Son

père, pour se moquer, l'appelait Sherlock, mais en réalité Larsen savait qu'il était fier de lui. S'ils arrivaient à boucler cette affaire, sûrement que ça lui vaudrait de l'avancement. Seulement il trouvait que, malgré ses qualités, Milland n'en faisait pas trop.

On l'avait prévenu. Autrefois, lui avait confié Smith, un des plus anciens de la brigade, Milland avait une putain de bonne réputation et était cité dans les bulletins internes parmi ceux qui obtenaient les meilleurs résultats. Il avait été en poste à Londres où il avait même, d'après ce qui se disait, été proposé pour un poste de Super-Intendant avant de débarquer à Manchester avec un grade inférieur.

— Y doit y avoir un loup, là-dessous, avait grommelé Smith pour toute explication.

## E

ELLE M'A AIDÉE à plier le corps dans leur camionnette avant qu'il ne soit raide. J'ai été obligée de la menacer. Parce que c'est moi qui ai tué son mari. Tout d'abord, quand je l'ai vu par terre, j'ai cru que c'était elle qui l'avait poignardé, horrifiée de ce qu'il était en train de me faire, mais pas du tout. C'est moi qui dans un réflexe de survie ai attrapé au hasard un couteau sur la table et le lui ai planté dans le corps.

J'ai été sonnée. Que se passe-t-il dans ma vie ? Je n'ai jamais voulu tuer personne.

Ou alors inconsciemment ? C'est ce médecin viennois qui en parlait souvent. Il disait que l'inconscient nous guidait et nous faisait agir malgré nous. J'en avais discuté avec ma mère : « C'est quoi ce charabia ? un truc dans la tête qui t'obligerait à faire des choses que tu ne veux pas faire ? C'est pratique pour les salauds ! C'est pas de leur faute s'ils font du mal, alors ! »

On ne se connaît parfois pas davantage que les autres vous connaissent. Qui peut prétendre savoir qui il est ? Votre vie peut d'un coup vous échapper.

En revenant de nos vacances à Liadindrod, en août dernier, je me suis vue reprendre le collier dans cette firme qui ne

m'avait jamais donné ma chance, et avait profité sans vergogne de la lâcheté de ma mère toujours reconnaissante des quelques miettes qu'on lui consentait.

Ils pensaient sans doute que, comme elle, je me satisfaisais de savoir les directeurs heureux dans leurs belles maisons, et me sentais fière d'appartenir à l'une des premières entreprises du comté.

Mon unique consolation, jusque-là, avait été de les tromper. Ils ignoraient combien je les méprisais eux et leurs valeurs nauséabondes basées sur le paraître. Que savaient-ils de moi ces hommes imbus de leur pouvoir ? de mes rêves, de mes ambitions, de mes déceptions ? rien, puisqu'ils ignoraient que j'existais.

Je ne suis pas une révolutionnaire. Remplacer des tyrans par d'autres tyrans m'a toujours semblé une perte de temps, pire, une erreur politique. Une ficelle dorée sur une casquette n'a jamais servi qu'à enfler les têtes et dessécher les consciences.

Quand je me plaignais, ma mère me répondait invariablement : « Ma fille, chacun fait son salut à sa place. Si tu n'es pas contente, agis pour que ça change ! »

Combien de fois ai-je entendu cette sentence ?

C'est pour ça qu'un jour j'ai voulu que ça change.

Quand on est revenues de vacances, j'ai resservi à ma mère mon discours sur la liberté et la fantaisie que nous procureraient des vacances en camping-car, au lieu de retourner année après année dans ce manoir sinistre où je m'ennuyais à mourir et où je détestais les gens qu'on y retrouvait. Je lui ai vanté avec enthousiasme les pays nouveaux que l'on visiterait, les gens que l'on rencontrerait,

les découvertes que l'on y ferait. « La vraie vie, quoi ! » m'étais-je écriée au plus fort de mon exaltation.

Je la revois, plantée dans sa cuisine qui était autant son refuge que la justification de son existence. Roide, l'hostilité et le mépris suant par tous les pores de sa peau. Elle m'a regardée comme si le Diable s'était introduit chez elle. Les lèvres blanchies par la colère, les yeux étincelant d'une rancœur qu'elle ne cherchait même pas à déguiser.

— Mais ma fille, tu rêves ! Qui voudrait frayer avec une vieille fille comme toi ! Mais tu t'es vue ? Tu n'as pas été fichue de te trouver un mari, de créer ta propre famille ! Toujours à rester à ma charge ! Mais qui voudrait de toi, ma pauvre fille ! Crois-tu qu'avec les malheurs que j'ai connus je n'aie pas rêvé moi aussi d'autre chose, d'une fille brillante dont je serais fière ? Des deux enfants que j'ai eus c'est mon garçon adoré qui est mort ! je suis seule depuis si longtemps ! Crois-tu que ce soit une existence pour une femme encore jeune ? Non, ma fille ! comme toutes les femmes j'aurais aimé une épaule sur laquelle m'appuyer, une main tendre pour m'aider à supporter tes reproches et ton ingratitude incessants, aveugle et sourde aux sacrifices que j'ai faits pour toi ! Une fille sans qualités et sans grâce dont on se moque sous le manteau !

Je n'ai rien répondu. J'étais seulement soulagée que mon amie n'ait pas été là pour l'entendre. Mais le lendemain, une fois que j'eus repris mon calme, je lui ai dit que moi aussi jusqu'à l'âge de quarante-trois ans j'avais mené une vie sans relief. Aussi fantaisiste qu'une photocopie. Des nuits identiques et des jours semblables.

Je dormais, travaillais, redormais, jusqu'au lendemain où

ça recommençait. Et ce, depuis l'âge de six ans où j'ai commencé à en prendre conscience. Treize mille cinq cents jours que je n'ai pas vus passer !

Elle m'a regardée en ricanant, ce genre de grognement cahoteux qui vient autant de la gorge que du cœur. Ce faux rire qui vous enfonce quand vous êtes déjà à terre.

Je me suis tue, et pour la première fois je me suis autorisée à m'avouer que je la haïssais.

Je conduis leur camionnette, dans un état second. M<sup>me</sup> Jennings est assise à mes côtés. Bâillonnée d'un chiffon, les mains entravées par une corde. Le corps de son mari est allongé derrière.

Elle a beaucoup pleuré quand elle est revenue à elle. Je n'ai pas su la consoler. Elle fixe la route de ses yeux rougis. Elle ne réalise pas plus que moi ce qui vient de se passer.

On longe la rivière Wye où j'ai l'intention d'immerger son époux.

Immerger son époux. De la même façon que je dirais : inviter son époux. Persuader son époux. Entraîner son époux.

On arrive à l'endroit que je connais pour être très profond et vaseux. Les rives sont désertes. Il n'y a que pendant la saison de pêche que le coin est animé.

Je m'arrête et vais ouvrir la porte arrière. M<sup>me</sup> Jennings ne bronche pas.

Je sors le corps et le traîne jusqu'au bout du ponton. Puis je retourne chercher le radiateur en fonte que j'ai pris dans la cave. Les gaz font remonter les corps. Je le fixe à ses jambes par une chaîne. J'aurais dû y penser pour la fille du fermier.

Le corps s'enfonce d'un coup, sans presque troubler l'eau.

Je rejoins la camionnette au moment où M<sup>me</sup> Jennings, revenue de sa prostration, tente d'ouvrir la portière. Quand elle m'aperçoit elle veut arracher son bâillon et se précipiter sur moi. Mais elle glisse dans la boue et j'en profite pour lui donner un bon coup de poing sur la tête.

Je la remonte dans la voiture. Je suis en nage malgré le froid glacial et je tremble de fatigue.

Je lui attache les mains à la poignée du toit. Elle se secoue comme une folle, donne des coups de pied, se cabre, tire sur ses liens.

— Tenez-vous tranquille ou je vais être de nouveau obligée de vous assommer !

Elle ne m'écoute pas et je vais chercher un bout de bois qui traîne sur la rive.

— Si vous n'arrêtez pas...

Mais elle se tortille avec tant de force qu'elle parvient à ouvrir la porte d'un coup de pied, en même temps qu'elle veut s'arracher de la poignée.

Je n'ai pas d'autre choix que de lui taper dessus.

Je souffle comme un asthmatique. Des lumières dansent devant mes yeux. Je m'appuie sur la carrosserie en jetant de fréquents coups d'œil autour de nous.

Avant de me remettre en route je m'assure que le corps ne réapparaît pas. Je ne m'inquiète pas. Je connais la Wye. Elle coule sur des terres argileuses dans une région peu habitée avant de se jeter dans la mer de Bristol où s'alignent sur ses rives des usines de traitement de poissons. Son cher époux aura servi bien avant ça de dîner à leurs congénères encore vivants.

La route est boueuse et je me cramponne au volant pour maintenir la voiture. La nuit qui tombe ajoute à mon angoisse. Je ne voulais pas le tuer. Je lui ai proposé de racheter la maison. Ou de faire les travaux. Que s'est-il passé ? À quel moment la situation m'a-t-elle échappé ? La maison est grande, il a admis qu'ils ne pouvaient pas l'entretenir.

Je frissonne de froid. Pourquoi cet homme a-t-il voulu me tuer ? Autant que j'avais pu le constater, il n'était pas violent.

Un petit employé falot, avec la même vie sans espoir que la mienne.

Elle est docile et emmerdante. Comme elle a toujours dû l'être. Dans la camionnette elle s'est contentée de pleurer à petits sanglots. Comme un chat qu'on écorche. Tandis qu'à peine dans la maison, mains attachées, elle s'est mise à taper sur les meubles, les murs, tout ce qui était à sa portée.

— Qu'est-ce que vous faites ! Vous allez vous tenir tranquille !

— Vous avez tué mon mari, a-t-elle hurlé. Vous êtes une meurtrière ! Une criminelle !

À brailler de cette façon elle allait alerter tout le voisinage...

Moi aussi j'ai hurlé quand ces barbares se sont emparés de moi. Moi aussi j'ai hurlé dans le vide. Pourtant, pendant que ces sous-hommes me torturaient il y avait des gens qui passaient.

Ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Qui ne font jamais de vagues. Des gens pressés qui regardent ailleurs. Pour ne pas voir ce qu'il y a à voir. Qui n'entendent ni ne disent rien.

Des gens qui rentrés chez eux ferment leur porte à double tour. Des gens qui ne sortent du rang que pour lyncher.

— Je n'ai pas pu l'éviter ! Il était en train de m'étrangler. C'était lui ou moi !

— Parce que vous lui avez dit des bêtises !

— Ah bon ? Quand vous lui disiez des « bêtises » à votre mari, il cherchait à vous étrangler ? d'ailleurs ce n'étaient pas des bêtises. Je lui ai dit que j'allais m'occuper des travaux et passer une année avec vous pour me reposer, ou vous racheter la maison puisque vous ne pouviez pas l'entretenir.

— Il ne voulait pas !

— Ça, j'ai compris. Bon, maintenant j'aimerais que vous arrêtiez de crier.

— Mais il est mort !

— C'est pas en hurlant que vous allez le réveiller.

Je me fais rire toute seule. Pas elle. Elle se laisse tomber sur une chaise en se prenant la tête dans les mains et en pleurant bruyamment.

— Écoutez, si vous ne cessez pas votre comédie je vais vous bâillonner serrée !

Je sais que dans le garage il y a de l'adhésif, bien plus pratique que ce bout de chiffon. Mais je ne peux pas la laisser toute seule ici.

— Levez-vous.

— Quoi ?

— Levez-vous, vous allez descendre dans la cave.

— Jamais ! Vous êtes une folle ! Une malade ! Je vais aller à la police ! hurle-t-elle en se jetant sur moi.

J'esquive sa charge, me saisis d'une assiette restée sur la table et la lui fracasse sur la tête.

Je suis à bout. Je ne sais plus quoi faire. Je voudrais un peu de paix. Ai-je déclenché une malédiction le jour où j'ai tué l'immonde fermier ? Suis-je depuis condamnée à reproduire ce geste ? Aurais-je dû laisser impuni l'assassinat du routard ? La tentative de meurtre contre moi ? Savais-je déjà que je me vengerais ? L'agression de Londres a-t-elle été ma punition ? Mes pensées sont un capharnaüm que je n'arrive pas à ranger. Je me sens tellement seule quand Shadow m'abandonne.

Elle est tombée par terre. Je m'assure qu'elle vit toujours, la soulève et l'installe sur une chaise, les bras appuyés sur la table. Je pressens des problèmes avec cette femme.

Elle a bien vu que son époux voulait me tuer. Mais a-t-elle aussi voulu ma mort ?

Comme ma mère.

Pendant qu'elle est inconsciente, je file au garage chercher l'adhésif, reviens lui en coller un bon bout sur la bouche et lui en enroule autour des poignets. Ça la réveille et elle se débat.

— Bon sang ! Tenez-vous tranquille !

Je la redresse et la traîne malgré sa résistance jusqu'à la cave. Elle est costarde et je peine à lui faire descendre les escaliers.

— Vous n'allez pas me laisser là ! balbutie-t-elle au travers de l'adhésif.

— Juste une heure, le temps que je trouve une solution.

Elle se remet à pleurer et se laisse glisser contre le mur. J'en profite pour lui détacher les mains. Elle me regarde,

étonnée, mais je les lui passe rapidement derrière le dos et lui enroule plusieurs tours d'adhésif autour des poignets.

La cave est saine, nous y mettions les légumes, maman et moi, et les conservions longtemps. Le sol en terre battue, les murs secs garantissaient une bonne préservation. Nous avons juste une fois perdu des pommes de terre et des poires, mais l'année avait été très humide et nous n'avions pas dû les cueillir au bon moment.

— Je vais vous descendre des couvertures et un matelas, vous serez mieux.

Elle suffoque derrière son bâillon, et tente de se relever.

— Le temps de trouver une solution, répété-je, sentant l'exaspération me gagner.

Elle me regarde, les yeux suppliants.

— Vous avez essayé vous aussi de me tuer ; vous avez menacé de me dénoncer, alors que je n'ai agi que par légitime défense. Je sais bien que vous n'en conviendrez pas et que vous me chargerez... D'ailleurs, je peux vous comprendre, c'est normal.

Elle essaye de protester sous son bâillon. De toute façon sa détresse m'indiffère. Elle et son mari appartenaient à l'immense masse moutonnaire et sans intérêt qui peuple notre planète.

— Je reviens avec des couvertures. Ce soir je vous donnerai du poulet et pour cette nuit je descendrai un seau. Croyez-vous vraiment que cette situation m'amuse ? lui dis-je, alors qu'elle tente encore de se lever en s'aidant contre le mur et que je la fais retomber. Pas du tout. J'aurais, et de loin, préféré que l'on se mette d'accord tous les trois. Au lieu

de ça votre mari s'est comporté comme un misérable et nous en sommes là.

Elle ne répond pas et laisse tomber la tête sur sa poitrine. Elle cède. Mais je n'ai pas confiance.

## J

'ÉTAIS SÛRE que j'aurais des problèmes avec elle. Le coup de la cave ne pouvait être que provisoire. Le lendemain, je l'ai fait monter pour déjeuner avec moi.

Elle était sale, parce qu'elle s'était juste lavée dans une cuvette que je lui avais descendue. Et puis j'ai été obligée de vider son seau et ça m'a dégoûtée.

Je me suis avisée cette nuit que nous étions dans une impasse. Elle refuserait, j'en étais certaine, de vivre avec moi en bonne intelligence.

Ma mère disait que lorsque le vin est tiré il faut le boire. Elle citait souvent des proverbes. Ça m'agaçait.

Mais moi, aurai-je confiance en la loyauté de M<sup>me</sup> Jennings ? Tout dans son attitude me dit le contraire. Elle n'attend visiblement que le moment propice pour se débarrasser de moi ou aller trouver la police.

Je l'installe à table et la sers. Prudente, je lui coupe sa viande.

— Madame Jennings, ne croyez-vous pas que ce serait mieux si nous nous entendions ? La maison est assez grande pour nous deux... Qu'est-ce que ça change pour vous,

maintenant que votre mari est mort ?

Elle ne répond pas, mâchant d'une manière inélégante ses bouts de viande et sa salade. Elle me fait penser à ma mère quand elle était de mauvaise humeur.

Ma mère était cyclothymique. Je ne savais jamais comment j'allais la trouver. Elle passait de la gaieté à la neurasthénie, voire à l'agressivité, plusieurs fois dans la même journée. Son médecin avait dit que ça venait de ses malheurs.

J'ignore si M<sup>me</sup> Jennings l'est, ou si elle a eu des malheurs, mais je ne suis pas prête à faire l'essai. Je ne vois pas de solution. Je n'aurais pas dû tuer son bonhomme, mais le moyen de faire autrement quand un type essaye de vous étrangler ?

Je suis stupéfaite d'avoir dû en si peu de temps supprimer autant de vies. Comme si mon destin s'était emballé d'un coup.

Ou le leur.

J'essaye d'oublier Londres. Je voudrais ne plus sentir la brûlure au creux de mon corps. Mais c'est comme un membre fantôme qui bien que coupé continue de faire souffrir.

— Ça vous plaît ?

Elle reste muette, fuit mon regard. Elle mange comme un automate alors que je me suis appliquée à lui poêler des côtes de porc. Si ce n'avait été que pour moi, j'aurais pris un sandwich.

Je dois me débarrasser de leur camionnette avant que les voisins ne la repèrent, et je vais acheter une voiture. Je ne peux pas aller en course ou en balade avec Pégase. La nuit

précédente, j'ai attaché la femme à un deuxième radiateur en fonte qui rouillait dans la cave et datait certainement de l'achat de la maison.

— Vous en voulez encore, madame Jennings ? lui demandé-je en me penchant pour ramasser ma serviette qui vient de glisser.

Mais alors que je suis baissée, elle se lève d'un bond et se jette sur moi au-dessus de la table en brandissant sa fourchette. Nous roulons à terre. Elle pousse des hurlements et tente de me la planter dans le visage.

Je ne sais comment je réussis à lui échapper, mais je parviens à me dégager et l'immobilise au sol en m'installant sur elle à califourchon.

Je suis dans un état de colère épouvantable. J'en ai plus qu'assez de ce monde qui ne sait pas reconnaître les vraies victimes. Je souffle comme un bœuf, meurtrie de coups. La moitié de la vaisselle nous est tombée dessus.

Abrutie, haletante, à genoux sur elle qui maintenant tente de me mordre en hurlant toutes les insultes de la terre, je parviens à lui arracher la fourchette, la gifle, la soulève et la traîne jusqu'à l'escalier de la cave où, moitié la tirant, moitié la portant, je la descends et l'attache de nouveau au radiateur en lui remettant son bâillon avec mille difficultés.

Le regard qu'elle me balance est meurtrier. Mais je n'en ai cure. Je la déteste autant qu'elle me hait. Je voudrais la voir mourir tout de suite, là, devant moi.

— Mais pourquoi espèce d'imbécile avez-vous tenté de me crever les yeux ! crié-je.

Elle se recroqueville, et projetant ses deux jambes en avant

veut m'atteindre au ventre. Par chance, elle me manque. Je lui balance une gifle et un coup de pied.

— Vous êtes une pauvre folle ! Vous ne pouvez rien contre moi ! Vous allez rester à crever ici !

Je remonte et la laisse dans le noir pendant qu'elle tambourine de toutes ses forces le sol avec ses talons. Une enragée, pensé-je. La vie n'a pas dû être facile pour ce pauvre Jennings.

La tête bouillonnante, je remets de l'ordre dans la cuisine, ramasse les bouts d'assiettes cassées, jette le reste de nourriture, m'occupant l'esprit pour reprendre mon calme.

Il est presque trois heures de l'après-midi. Si j'attrape le car de trois heures et demie je pourrai aller commander une voiture à Gloucester avant que ne ferme le concessionnaire. Je n'ai pas d'idée précise sur la marque mais j'ai apprécié la conduite de la Ford.

Gloucester n'est pas une grande cité, mais je la connais et l'aime bien. On y allait quelquefois faire des courses et même au cinéma avant de reprendre le car.

Le concessionnaire me propose plusieurs modèles. J'hésite, c'est la première voiture que j'achète. La précédente, une Morris, ma mère l'a rachetée à une collègue qui s'était mariée et se débarrassait de la sienne. Mais une voiture neuve, c'est autre chose.

— Je la voudrais très rapidement, dis-je au vendeur qui est aussi le patron.

— Certainement, madame, nous en avons quelques-unes disponibles, mais il faut le temps de faire les papiers.

— Combien de temps ?

— Oh, si vous avez une pièce d'identité et votre permis de conduire, ça va assez vite. Vous aviez déjà une voiture ?

— Pas récemment.

— Bon, voyons..., dit-il en allant d'un véhicule à l'autre. Alors, j'ai celle-ci qui a cinq mille kilomètres, celle d'un de nos vendeurs...

— Je ne veux pas d'occasion.

— Oh, mais ce n'est pas une occasion, nous vendons toujours les modèles de démonstration au bout de quatre ou cinq mille kilomètres, ce qui vous la fait moins chère. Les clients sont très contents.

— Je me moque du prix, je veux une voiture neuve.

— Bon, dit-il en réfléchissant. Alors je vous propose cette berline, 8CV fiscaux, toutes les options possibles, ABS, système anti-dérapiage... aide au freinage, un modèle de luxe.

— Cette noire, là ?

— C'est ça.

— D'accord, je la prends.

— Vous ne voulez pas l'essayer ?

— Pas la peine. Je vous fais un chèque.

Il me fixe, devenu muet. Peut-être n'a-t-il pas l'habitude que ses clients se décident aussi vite.

— Je vous dois combien ? dis-je en me dirigeant vers son bureau.

— V

VOUS SAVEZ qui vous allez interroger ? s'inquiéta le commissaire Rowland. Pas que je peux pas demander des perquises au juge au hasard.

— Non. Les gars de Cosa Nostra à côté de ces pécores sont de grands bavards. Je vais demander à Macaulay de nous aider avec ses gars. Sinon on va se casser le nez. Les certificats, c'est juste au cas où. On mettra le nom dessus au dernier moment.

— Vous rigolez ! aucun juge ne marchera. Il a une idée Macaulay ?

— Non.

— Il avait des ennemis, Stilbourough ? y'avait des élections de prévues ?

— Attendez, Oakham c'est moins grand que le quartier du marché à Chester. Il doit y avoir à tout casser quatre cents électeurs. Faut pas chercher un mobile par là. Il voulait se présenter à la députation, mais il risquait pas de prendre l'Échiquier.

— Alors, une maîtresse, un mari jaloux ? Qu'est-ce que ça donne l'enquête sur le routard ?

— Rien du tout, justement. Un mec se fait ouvrir le crâne à coups de pioche, on retrouve chez le maire la laisse et le collier de son chien, et puis rien.

— L'avait un alibi ?

— Plus ou moins. Le gars a été tué en début de nuit, sur le coup d'une heure du matin. Le maire a dit qu'il dormait avec sa bourgeoise, ce qu'elle a confirmé. Mais comme ils font chambre à part... et si vous connaissiez Oakham vous sauriez que n'importe qui peut s'y promener à poil sans être vu dès huit heures du soir.

— On l'a retrouvé où le routard ?

— En bordure d'un champ de betteraves. Pas d'habitation proche. Le champ appartient à un vieux de soixante-dix balais, courbé en deux par je ne sais quelle maladie. Le gars et son chien s'étaient installés dans un creux de rocher qui les abritait. Mais pourquoi on les a tués, mystère. D'après le gars qui tient le garage, le type lui avait demandé dans l'après-midi s'il y avait un endroit où ils pourraient roupiller, lui et son chien. Le garagiste lui aurait répliqué que les routards n'étaient pas les bienvenus à Oakham, et qu'il ferait mieux de dormir ailleurs. Il l'a pas écouté.

— Pourquoi pas bienvenus... ?

— D'après ce qu'on a compris, il semblerait que Stilbourough ait déclaré sa commune no man's land aux romanichels. Et pour lui tous ceux qui n'avaient pas de domicile fixe étaient des romanichels.

— On ne tue pas quelqu'un parce qu'il brave un édit municipal qui n'est même pas légal. Ou alors c'est un psychopathe, ce maire !

— Ça se peut. En tout cas il aimait jouer les potentats. Peut-être qu'il a commencé à s'engueuler avec le gars, peut-être que le chien a voulu défendre son maître et il les aura tués tous les deux.

Rowland secoua la tête, sans répondre. Milland et Larsen étaient assis dans son bureau. Le matin même, le Chef de la police du comté de Cheshire lui avait demandé s'il comptait un jour résoudre cette affaire d'Oackham qui commençait à faire des vagues, et qu'il serait temps que ses hommes se bougent le cul. Tel quel. Et quand on connaissait Fisher, le Chef de la police du comté de Cheshire, on comprenait qu'il fallait se le bouger sans tarder.

— Il y avait aussi une femme qui a été virée le matin après avoir campé près de la rivière, poursuivit Milland. Elle se serait plus ou moins colletée avec lui quand il était venu la veille au soir chercher sa femme au pub, sans prendre de gants. Il l'aurait envoyée promener, sec.

Rowland haussa les épaules.

— Y savait se faire aimer. C'était Dracula, ce mec. Ils doivent pas beaucoup le regretter.

— Détrompez-vous, ils le trouvaient bon maire. Il allait se faire réélire dans un fauteuil.

— Merde, ce que les gens sont cons, grommela le commissaire. À part ça, ils ont repéré un étranger au patelin, les villageois ?

— Non, à part la campeuse.

Rowland gloussa.

— Je me suis toujours méfié des gens qui aimaient le camping.

— Dans le meurtre commis à Llyn, enchaîna Milland, ils ont aussi remarqué une femme en camping-car qui venait de Ruthin, et à qui on a conseillé d'aller vers la baie parce que c'était beau et qu'elle ne savait pas où se balader.

Rowland regarda Milland, goguenard.

— Et ce serait la même qui, après s'être amusée à tuer un fermier et noyer sa fille, et ne trouvant rien d'intéressant à faire, aurait égorgé le maire d'Oakham ? Ça c'est une piste, Milland, surtout ne la perdez pas. Je vais communiquer au fichier central le signalement d'une campeuse qu'on surnommait l'Éventreuse au camping-car. Qu'est-ce que vous en pensez, ça vous va ?

Larsen gloussa, mais Milland resta de marbre. Il leva les yeux sur Larsen qui se reprit.

— Alors, pas de mandat de perquisition ?

— Non. Pour l'instant, trouvez-moi le cocu qui a voulu se débarrasser d'un rival.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Dans ce genre de trou y'a pas trente-six causes. Ou c'est le pognon, ou c'est le cul, ou c'est des histoires de famille qui remontent aux Vikings. Alors faut bien commencer par quelque chose.

## J

'ÉTAIS SÛRE que je ne résoudrais pas facilement le problème que me pose la veuve.

Pourtant, je ne prends aucun plaisir à tuer. J'y ai été obligée.

N'importe quel profileur de bas étage peut vous apprendre que le criminel en série prend du plaisir à tuer. Souvent, il ne peut plus s'en passer.

En 1977, près de Bristol, vivait un médecin, Harold Shipman, qui a été accusé de 215 meurtres de 1977 à 1991. Les spécialistes se sont perdus en conjectures sur ce qui l'avait poussé à supprimer ces gens qui étaient ses patients. Les psys ont conclu que puisque dans ce cas ce n'était visiblement ni l'argent ni le sexe, ce ne pouvait être que le plaisir de tuer.

Cet homme, qui a été l'un des plus grands assassins qui aient existé, avait promis à sa femme de se tuer avant ses soixante ans pour qu'elle et ses enfants puissent toucher sa pension. Ce qu'il a fait en se pendant dans sa cellule quatre ans après son incarcération.

La déviance sexuelle est le maître mot, l'irrésistible sésame

qui permet de reconnaître ces assassins qui se repaissent de l'anéantissement de leurs victimes, de leur prise de pouvoir sur elles et de la réalisation de leurs fantasmes les plus pervers. Ça, et l'avidité.

Ce qui n'est pas mon cas. À la mort de ma mère, j'ai été malheureusement confrontée à des situations qui ont exigé que je les résolve d'une certaine façon si je voulais survivre. La loi a donné un nom à cette nécessité. Légitime défense. Où voyez-vous le plaisir de tuer dans la légitime défense ?

Mais comment pourrais-je être sereine quand je repense à ces dernières semaines, que défilent devant mes yeux les horribles images de la mort de ces gens ? Avais-je le choix ?

1) Ma mère est tombée malade.

2) Un fermier incestueux s'apprête à me tuer, et sa fille hystérique que j'ai sauvée veut me dénoncer.

3) Un notable tue un homme et son chien à coups de manche de pioche parce qu'il refuse que des étrangers dorment à la belle étoile dans son village de carte postale, et tente de m'écraser parce que j'ai voulu protéger sa femme de sa brutalité.

4) Un vieux grincheux à qui je proposais un arrangement profitable pour tous, perd les pédales et tente de m'étrangler.

Je ne parle pas de mes violeurs. Ceux-là, ce sera pour plus tard.

J'ai la tête tourneboulée, incapable de prendre une décision. Elle est en train de dîner. Je lui ai détaché les mains et ôté son bâillon. De Gloucester, je nous ai rapporté du gigot et des haricots verts achetés chez le traiteur.

— Ça vous plaît ? le gigot m'a paru bien placé, c'est pour ça que j'en ai pris.

Elle ne répond pas, avale sa viande que j'ai coupée en petits morceaux et enfile en même temps des haricots verts sur sa fourchette. Je reste à distance.

— Il faut que nous parlions.

Elle continue de se goinfrer en silence.

— Bon, je vous laisse finir, je vais dîner moi-même et je redescends. Avez-vous envie d'autre chose ?

Devant son mutisme, je n'insiste pas et remonte à la cuisine. Je me mets à table mais mange sans appétit. L'avenir me paraît sombre. Si elle ne veut pas coopérer que vais-je devenir ?

C'est très pénible de devoir prendre seule la bonne décision. Shadow ne m'est d'aucun secours. Elle a compris comme moi qu'il n'y a pas de solution.

Je me lève et vais ouvrir une bouteille de vin que j'ai remontée de la cave. Je m'en verse un verre et vais m'asseoir au salon.

Je bois lentement, en regardant cette pièce où j'ai passé tant de soirées ennuyeuses. Ma mère occupait toujours le même fauteuil. Nous n'avions rien à nous dire puisque chacune connaissait les activités de l'autre. Elle ne s'intéressait à rien. Moulinant sans fin les mêmes ragots qui la faisaient vivre. Je montais me coucher avant elle, impatiente de retrouver mon amie. Mais parfois, même à elle, je n'avais rien à dire.

Mes pensées reviennent à mon otage que j'entends de nouveau taper dans les murs. Mon otage ? Tiens, oui, c'est un

peu ça. Je vide mon verre. Je passe devant la cheminée, vois le pique-feu et m'en empare machinalement.

Je redescends à la cave et la trouve debout, à côté du radiateur, le visage convulsé de colère.

— Vous comptez me garder combien de temps enfermée, espèce de cinglée ! hurle-t-elle, les yeux étincelants.

— Je suis descendue pour que nous en parlions.

— Ah oui, avec ça ! crie-t-elle en me désignant la lourde pique de fer que je tiens.

— Excusez-moi, dis-je en la posant à terre. Je n'ai pas fait attention, je la tenais quand je vous ai entendue frapper contre le mur.

Elle est visiblement folle de rage, ses bras tremblent, son visage ridé est tordu de haine.

— Vous espérez quoi, pauvre folle ! que je vais rester là à pleurer mon pauvre mari que vous avez assassiné ?

Je soupire d'inquiétude. Je me sens coincée comme un renard au milieu d'une chasse à courre. Je suis impuissante. Bien plus que cette femme. Elle n'acceptera jamais ma proposition. Elle a trop la haine, comme disent les jeunes.

— Madame Jennings, nous sommes arrivées vous et moi à un point de non-retour si nous ne trouvons pas de solution.

Elle ricane.

— Une solution ? Mais elle est toute trouvée ! Libérez-moi et foutez le camp où vous voulez !

— Vous accepteriez ?

— Quoi ?

— Voilà mon idée, madame Jennings. Je m'en vais, je

reprends la route, vous me donnez votre parole, quand vous irez trouver la police, de dire la vérité, c'est-à-dire qu'à la suite d'une querelle avec moi votre mari a tenté de m'étrangler, que j'ai dû me défendre, et que dans la lutte qui se passait sur la table de la cuisine où il m'avait poussée, j'ai saisi un couteau mais que malheureusement le coup que j'ai porté dans l'intention de le repousser a été mortel.

« Prise de panique, je suis partie dans votre camionnette où j'avais embarqué le corps de votre défunt époux, et lorsque vous m'avez demandé à mon retour ce que j'en avais fait, je vous ai dit l'avoir jeté dans la Wye. Comme ça, vous n'êtes pas complice. Ce qu'il faudra, c'est bien insister sur la légitime défense.

Elle me fixe comme si elle ne comprenait pas. Son visage ne reflète plus la rage mais la stupéfaction. Je me demande bien pourquoi. Avec cette proposition je nous donne une porte de sortie à toutes les deux. Même si c'est moi qui prends tous les risques.

On peut très bien comprendre que, assommée par la mort de son mari, elle n'ait pas réagi immédiatement et que j'en aie profité pour fuir.

Puis je vois un sourire s'élargir sur ses lèvres, pendant qu'elle secoue la tête comme quelqu'un à qui on vient d'en raconter une bien bonne.

— Mais bien sûr, dit-elle d'une voix calme, vous vous enfuyez, et moi j'explique à la police que vous avez tué mon mari sans le vouloir. Un genre d'accident. Comme c'est crédible.

— Si vous avez une meilleure idée... n'oubliez pas aussi de dire qu'attachée dans la cave vous avez mis du temps à vous

libérer...

Elle me fixe en plissant les yeux.

— J'ai une meilleure idée. Vous reconnaissez votre culpabilité, on prévient la police, je dirai que vous vous êtes battue avec Harold et que dans la lutte vous l'avez mortellement blessé. Homicide involontaire.

— Je n'aurais aucune chance, parce que dans leur idée j'aurais dû immédiatement me dénoncer. Et qu'avons-nous fait du corps ? Croyez-moi, laissez-moi quarante-huit heures d'avance. Je vous attacherai de façon à ce que vous puissiez vous libérer et vous me donnez votre parole de ne pas prévenir la police avant. Alors, vous êtes d'accord ?

— D'accord, dit-elle brusquement, presque avec bonne humeur. Je vous laisse deux jours d'avance avant de prévenir la police. Après, je lâche les chiens ! Ça me paraît juste.

Pas à moi. Je viens subitement de comprendre qu'elle ment. D'une manière éhontée. Comme à une débile. Ma mère s'amusa à raconter des histoires qui ne tenaient pas debout que je faisais semblant de croire pour ne pas la vexer. C'était une incorrigible menteuse. Elle le faisait pour rien, pour le plaisir.

Je voyais pourtant tout de suite quand elle me disait des calembredaines. Après, je sais qu'elle en riait avec ses collègues, insistant sur mon côté naïf pour une femme de mon âge, se donnant le beau rôle d'une mère sans cesse inquiète pour son idiot de fille prête à croire n'importe quoi.

Elle avait une collègue dont elle était un peu plus proche et auprès de qui elle adorait se plaindre. Après, l'autre me tarabustait en me disant combien j'avais de la chance d'avoir une mère aussi présente et protectrice.

Ça a été la première que j'ai eu envie de tuer.

— Alors, c'est bon ? me demande-t-elle, étonnée de mon long silence.

Je la regarde. Elle est insignifiante. Pire, elle est toxique. Elle aurait convaincu son mari que nous pouvions essayer de vivre ensemble quelque temps, elle qui semblait tellement s'ennuyer, ou encore elle serait intervenue quand il m'étranglait au lieu de se réfugier dans sa chambre, que nous n'en serions pas là.

Le bon Harold serait toujours vivant et moi je serais sans doute repartie, vaincue par tant de mauvaise volonté. C'est elle la cause de cette tragédie. Elle et son égoïsme sans faille.

— Alors, vous vous décidez ?

— Je ne vous crois pas.

— Quoi !

— Je ne vous crois pas. Vous n'allez pas dire à la police que c'était de la légitime défense. Vous allez leur mentir en disant que je me suis introduite dans votre maison et que je l'ai tué parce qu'on s'est disputés pour une histoire de facture que je refusais de payer.

Elle hausse les sourcils d'indignation, et ça lui donne un air encore plus faux. Si elle s'imagine me tromper, c'est mal me connaître.

— Mais non. Je ferai ce que je vous ai dit.

Et en même temps elle recule et se rapproche, l'air de rien, d'un tuyau de plomb posé contre le mur. D'où sort-il celui-là ?

— Je suis sûre que vous allez me dénoncer et cacher que

je n'ai fait que me défendre.

Elle pousse le gros soupir exaspéré de celle qui renonce à se faire entendre.

— Mais non ! puisque je vous le promets. Je me rends compte qu'il n'y a pas d'autre solution. J'ai bien vu qu'il tentait de vous étrangler. Il a été parfois brutal aussi avec moi. Ce n'était pas toujours gai. Il ne supportait pas qu'on soit d'un avis contraire au sien. Oh, vous savez j'en ai vu. On se comprend, n'est-ce pas, entre femmes ?

Elle m'observe, la tête de côté, calculant sans doute mon degré de crédulité.

— Bon sang, on ne va pas passer des heures là-dessus ! Reprend-elle, perdant patience. Rattachez-moi les mains si vous n'avez pas confiance ! Ensuite, quittez cette maison aussi vite que vous le pouvez ! Et dans deux jours selon notre accord j'irai à la police. Et puis c'est vrai, je vous ai accompagnée pour vous débarrasser du corps. Ça vous fait une arme contre moi.

Je sens un grand froid me saisir, au point de rendre ma nuque douloureuse. Je ne voulais pas. Je le jure sur la tombe de ma mère. Je ne voulais pas.

Je ne voulais pas ramasser le pique-feu pour l'enfoncer dans le ventre de M<sup>me</sup> Jennings qui, sous l'effet de la surprise, a ouvert une bouche grande comme un four qui a effacé son méchant sourire moqueur, et lui a fait lâcher le tuyau dont elle s'était brusquement emparée et qu'elle brandissait pour m'en frapper.

Eh oui, chère madame, pensé-je en pesant sur le manche, vos simagrées ne m'ont pas convaincue. Je ne suis pas aussi

stupide que vous le pensiez.

— Mais pourquoi, articule-t-elle en hoquetant, on était d'accord...

— Vous me mentiez, madame Jennings, je sais quand on me ment, ma mère le faisait sans arrêt et après elle se moquait de moi auprès des gens qui me connaissaient. Vous auriez dit à la police que je l'avais assassiné, que je ne m'étais pas seulement défendue.

— Mais noon..., balbutie-t-elle.

Ses lèvres bougent encore, mais ses yeux ont perdu leur éclat. Je commence à reconnaître ces rétines qui se figent et se couvrent d'une taie opaque.

Elle tombe à genoux. Je retire le pic aussi doucement que je peux, sans pouvoir empêcher un flot de sang de jaillir. J'ai dû toucher une artère. Le sang s'étale en une grande mare avant de s'enfouir dans le sable.

Abasourdie, je reste sans réaction devant le cadavre. Je ne m'habituerai jamais à cette rapidité du passage entre la vie où les gens bougent, parlent, et la mort où tout s'arrête.

Voilà moins de deux minutes, elle représentait un danger mortel, et à présent elle n'est plus qu'une dépouille.

Je regarde la cave. Curieux endroit pour mourir, pensé-je. C'est comme si elle était déjà dans sa tombe.

## J

E SUIS RESTÉE un long moment devant son cadavre, en me demandant comment m'en débarrasser.

Et puis j'ai décidé de procéder comme pour son mari. Je m'étais servie de la toile cirée de la table pour l'envelopper, mais ensuite il avait fallu frotter les taches de sang qui avaient giclé un peu partout.

Je l'ai détachée du radiateur et elle s'est affaissée sur le sable. L'avantage de la toile cirée c'est que c'est étanche et souple à la fois. N'empêche, j'ai eu un mal de chien à hisser le corps par l'escalier de la cave. Ou elle était plus lourde que son mari ou j'étais fatiguée, toujours est-il que lorsque je suis arrivée dans le garage, ahantante, je me suis demandé si j'aurais encore la force de la porter dans la camionnette.

Il a bien fallu.

Je sais ce que je vais faire du corps, encore plus simple que pour son époux, mais je n'y ai pas pensé. Il faut dire que les circonstances sont éprouvantes.

Près de Tombury, le village où le week-end nous allions maman et moi manger des moules, existe une crevasse naturelle, très profonde, aux parois recouvertes de tant de

broussailles que personne ne s'y hasarde jamais, et qui engloutira sans coup férir la camionnette et le cadavre.

Je reviens à la maison afin de réfléchir au meilleur moment pour m'y rendre, et me souviens d'un article que j'ai lu dans un journal de faits divers disant que la période entre trois et quatre heures du matin est celle où il y a le moins de monde en balade. Les noctambules étant déjà rentrés et les travailleurs pas encore levés.

Je regarde l'heure. Minuit passé. J'hésite à aller dormir et je choisis de redescendre dans la cave vérifier qu'il ne reste rien de compromettant.

Le sang a presque entièrement disparu et je m'affaire à l'enterrer sous du sable propre. Je tire dessus une grosse malle sur laquelle je place un vieux vélo dégingué. Je remets les choses en place et vais jeter un coup d'œil dans la camionnette. M<sup>me</sup> Jennings n'a pas bougé.

Je me mets en route à 3 h 10. Par chance, ils n'ont pas encore livré ma voiture, sinon elle m'aurait gênée pour manœuvrer, et prends la route pour Tombury en choisissant par prudence la départementale.

La demi-lune permet juste de voir les haies et les villages que je traverse. J'ai moins d'une heure et demie de route, ce qui m'amènera à destination avant que l'aube ne se lève.

J'évite de penser à ce que je transporte. J'évite de penser tout court.

Comme je m'y attendais, le village est non seulement mort, mais enterré, tout est noir et vide.

Je roule doucement dans la rue principale, comme si j'avais peur de réveiller les morts, quand, passant devant

Le Malouin, notre restaurant du dimanche à ma mère et moi, je suis saisie de tremblements qui me font claquer des dents, comme si j'étais soudainement plongée dans l'eau froide.

Une douleur pointue comme un pieu me plie en deux sur mon volant pendant que ma bouche se remplit d'une bile saumâtre qui me fait hoqueter. Tout mon corps est secoué de haut en bas de frissons glacés, en même temps qu'une sueur profuse mouille ma nuque et mon dos et qu'une affreuse migraine m'enflamme la tête.

J'accélère de façon à m'arracher à ce succube qui veut ma mort, me fait tousser, suffoquer, m'étrangler. Je ne me suis jamais sentie si mal.

Je continue de rouler au hasard, et par chance, je me retrouve sur la route qui mène à la crevasse.

Près de tourner de l'œil, secouée de nausées pareilles à celles d'un empoisonnement mortel, j'approche la camionnette du bord en m'arc-boutant sur le volant, comme si je craignais de ne pouvoir freiner avant le gouffre.

Je m'arrête enfin et reste immobile, à essayer de comprendre ce qui m'arrive. Je n'ai pratiquement rien avalé au repas ce soir.

Je sors de la voiture sur des jambes qui ne me soutiennent plus et m'appuie contre le capot. Au loin, au-delà du gouffre qui s'ouvre à mes pieds, la mer crépite en lames courtes et blanches sous un ciel sombre où clignotent des myriades d'étoiles.

Le ciel s'est brusquement découvert à la façon d'un drap qu'on aurait rejeté. Et je reste immobile, fascinée par ce spectacle autant que pour reprendre des forces.

J'ai avec moi un bidon d'essence dont je compte arroser la voiture. Quand on la retrouvera, si ça arrive un jour, ce ne sera qu'une carcasse calcinée avec un cadavre carbonisé à l'intérieur, impossible à identifier.

Connaissant le talent et le courage de la police locale elle conclura vite à un accident. Et la pauvre M<sup>me</sup> Jennings sera enterrée sous le pseudonyme de Smith.

Je fais sans conviction le tour de la camionnette, jusqu'aux portes arrière.

J'ouvre le bidon, en arrose le corps allongé, semblable à un énorme cigare, puis reviens dans la cabine que j'asperge de la même façon.

J'allume mon briquet et hésite, craignant un embrasement soudain. Puis je mets le feu en me reculant, et l'essence s'enflamme. Je dois encore pousser la voiture car il y a bien cinq, six mètres, sinon plus, jusqu'au bord.

Je desserre le frein à main, puis, saisissant le volant, je pousse de toutes mes forces. Mais soit que je n'en aie plus, soit que les roues se soient enfoncées dans la boue, la voiture ne bouge pas.

Au prix d'un immense effort je parviens enfin à la décoller, et elle se met doucement en branle. Pendant ce temps, les flammes ont envahi l'habitacle et, m'arc-boutant, j'arrache dans un ultime sursaut la voiture à sa gangue. Les derniers mètres sont en pente et elle prend de la vitesse.

Je veux me dégager avant d'être entraînée avec elle, mais m'aperçois avec terreur que je ne peux pas. Quelque chose m'en empêche. Perdant la tête je tire comme une folle sur mon manteau que lèchent déjà les flammes. Pour enfin

réaliser que ce qui me retient est ma main tétanisée sur le volant.

Le gouffre se précipite vers nous, et à l'instant où, épouvantée, je vais basculer avec la voiture, mes doigts se décrochent et je tombe dans la boue.

J'ai attendu, assise sur un banc face à la mer, le car de sept heures. Je ne pensais à rien. Je regardais les mouettes crier et pêcher en se laissant tomber dans l'eau aussi brutalement que la voiture dans la crevasse, et je me disais qu'elles avaient de la chance d'être des mouettes, de voler, de regarder la terre d'en haut et de décider seules de leur voyage.

Derrière moi, le village se réveillait. Avec les premiers bruits de moteur et les lumières qui s'allumaient.

Mais moi je ne voyais rien d'autre qu'une voiture en flammes précipitée vers l'enfer. Un visage en feu qui se déformait et des orbites vides qui coulaient.

Le car s'est arrêté à l'heure, et j'ai failli le manquer, j'ai couru en lui faisant signe. Dedans, des gens somnolents qui allaient travailler, des gosses blafards qui rejoignaient l'école.

Quand il est passé devant Le Malouin, j'ai détourné la tête, ce qui n'a pas empêché un étau d'emprisonner brutalement mes tempes.

Sur la place de Hereford, j'ai pris un autre car pour rentrer chez moi.

## R

USSEL MILLAND relisait pour la centième fois les rapports de la police et du médecin légiste concernant le meurtre d'Oakham. Ceux de l'équipe technique étaient les plus minces car ils n'avaient pratiquement rien eu à récolter.

De l'autre côté du bureau, Larsen lui lançait des coups d'œil à la dérobée. Attendant comme un fidèle caniche que son maître lui jette quelque friandise.

Russel esquissa un sourire.

— Que dalle ! lâcha-t-il.

Larsen soupira profondément, en battant des paupières.

— Vous avez quelque chose sur le meurtre de Culloughs ?  
l'interrogea soudain Milland.

— Le fermier ?

— Ben, oui, le fermier. Et sa fille.

Larsen haussa les épaules.

— Les policiers sont sûrs qu'il connaissait son meurtrier, à cause de l'assassinat de la gamine...

— Ouais... et ?

— ... Et ils ont enquêté dans tout le coin. Interrogé les

gens qui faisaient partie des mêmes associations que Culloughs, ceux qui cultivaient l'orge et la vendaient aux brasseurs, parce qu'il semblerait que ces récoltes représentent beaucoup d'argent et suscitent autant de jalousies. Les parents des amis de la fillette... les élèves de son école... enfin la totale.

— Comment s'appelait-elle ?

— La fillette ?

— Oui, on parle toujours d'elle sans lui donner de nom.

Larsen regarda le rapport.

— Mary-Ann. Elle avait douze ans.

— Bon. Après ?

— Le meurtrier, après avoir tué Culloughs, a emmené la fil... Mary-Ann avec lui. Il avait donc une voiture.

— Pas nécessairement. C'est ni fort ni lourd une gamine de douze ans.

— Traces de pneus dans le gravier de la cour, et pas de traces de pas, termina Larsen avec un quart de sourire satisfait. Il était en voiture.

— Bon. Et après ?

— Après, continua Larsen, traces de pneus boueux sur la route, des pneus larges mais qui ont croisé des roues de tracteurs ou de machines agricoles, donc, impossible de démêler les unes des autres.

— Alors, pas sûr que ce soit une voiture. Peut-être une machine agricole ou un camion...

— Probablement pas. Pneus moins larges. Plus sculptés, mais les empreintes ne sont pas lisibles parce qu'il flottait et

que ça a tout brouillé.

Milland regarda la pendule. Il allait être l'heure de déjeuner. La plupart des flics mangeaient à la cantine, qui n'était pas mauvaise, mais il refusait de manger en face d'eux. Ou ils parlaient boulot, ou ils parlaient femmes, ou ils parlaient foot.

— Vous déjeunez où ? demanda-t-il à Larsen. Je vous invite pour un fish-and-chips.

Ils descendirent et traversèrent la rue. Le restaurant était plein et ils trouvèrent une table près des toilettes.

— On est coincés, hein ? dit Larsen en trempant une frite dans une sauce grasse et rouge.

— Pour ?

— Notre affaire.

Milland haussa les épaules.

— Ça vous dirait une balade à la campagne ?

Larsen prit un air étonné.

— Je ne connais pas la baie de Barsdey. Si on y allait samedi ?

— La baie de Bardsey ? c'est pas notre enquête, le chef sera d'accord ?

— C'est pour ça que je dis samedi. J'ai vérifié, ni vous ni moi ne sommes de service. Ça fera une balade en même temps.

Larsen eut le sourire d'un gosse à qui l'on aurait offert un ballon de foot.

— J'en serais ravi.

— Bon, je vais appeler le commissariat de Ruthin. J'espère qu'on aura le temps d'aller au bord de la mer.

— On respirera toujours l'air de la campagne.

Ils terminèrent leur repas et revinrent au bureau. Une forte pluie se mit à tomber, que Milland regarda d'un air absent. Il se surprit à penser que peu de choses l'intéressaient désormais dans la vie.

Cette enquête, quelques années auparavant, aurait accaparé toute son énergie. Quand il était au Yard on l'appelait le Pitbull, parce qu'il ne lâchait jamais. Puis il y avait eu la mort de Jimmy et l'abandon de Lise.

Et l'abandon de tous.

Il était revenu de la mosquée dans un fourgon de l'Unité spéciale. Packard ne lui avait plus adressé la parole depuis que lui et ses hommes avaient trouvé le cadavre de Jimmy.

De toute façon, il n'avait rien à leur dire. Ils étaient allés directement au Yard et on l'avait installé dans une pièce d'interrogatoire. Tous étaient déjà au courant.

Des enquêteurs du service antiterrorisme l'avaient interrogé quatre heures durant. Puis le Chef de la police de l'époque, Andy Blair, l'avait fait venir dans son bureau.

— Que s'est-il passé dans cette mosquée ?

Il n'avait pas répondu, il avait déjà tout dit aux autres. C'est-à-dire pas grand-chose. Il savait qu'Elizabeth avait reçu la visite de Rankin venu lui apprendre la mort de son mari.

On lui avait demandé sa plaque et son arme, bien qu'il ne s'en soit pas servi. Puis, en toute fin de journée, quand les rapports avaient été remplis et qu'ils avaient reçu les résultats des prises de sang destinées à savoir s'il s'était drogué ou s'il

avait bu, une voiture l'avait ramené chez lui.

— Ne revenez pas au Yard, lui avait intimé le grand chef, avant que nous vous ayons fait part de notre décision.

Il avait trouvé la maison vide. Une voisine proche lui avait expliqué que Lise était allée chez leurs amis Dollan parce qu'il était arrivé quelque chose de grave à son mari.

Il n'avait pas osé téléphoner, de peur de tomber sur Elizabeth. Il avait attendu Lise toute la nuit. Une curieuse nuit. Sans odeur, sans bruit, sans vie. Une nuit vide, creuse, avec les heures qui s'accrochaient au cadran du réveil.

Il était resté assis dans le noir. Il n'avait même pas remarqué le point du jour. Il revoyait sans cesse le regard de Jimmy, rempli de terreur et d'incompréhension.

Puis, au matin, Lise était rentrée et l'avait questionné. Il n'avait pas su lui répondre à elle non plus.

— Le chef des Forces spéciales a dit qu'il avait entendu Jimmy te supplier de tirer, c'est vrai ?

Qu'est-ce qui était vrai ? Ce qui était vrai c'était le souvenir du regard de son ami et l'éclat de rire du tueur. Peut-être même le grincement de la lame sur la gorge de Jimmy.

C'était revoir au ralenti l'assassin ouvrir les bras et Jimmy glisser au sol. Entendre les hurlements de Packard et de ses hommes quand ils avaient déboulé, et les rafales de leurs armes automatiques. C'était regarder culbuter les corps des quatre nervis, et voir l'imam s'enfuir à l'intérieur de la mosquée.

Et après, plus rien. Des jours et des semaines de rien. Sauf les séances chez le psy. Sa seule activité. Il avait voulu voir Elizabeth, mais elle avait refusé. Lise avait déménagé chez

elle après avoir pris quelques affaires. Il n'avait pas tenté de la retenir.

Et puis un jour, elle était revenue et avait exigé qu'ils se parlent.

— Explique-toi, je ne supporte plus ton silence. Jimmy est mort, et tu ne me dis rien ? Tu n'as pas d'explication ? On dit que tu aurais pu le sauver.

Il l'avait regardée, et elle s'était trompée sur son regard. Elle avait cru y voir de l'indifférence.

Puis le DRH du Yard l'avait convoqué pour savoir ce qu'il comptait faire. Il avait haussé les épaules, dans un geste d'ignorance.

— Vous allez être convoqué pour vous expliquer sur ce qui s'est passé. Soyez clair et précis. Il y aura là des spécialistes du comportement, pas des ennemis, Milland. Ils vous écouteront et, à la suite de ça, ils prendront leur décision.

Trois jours plus tard, le responsable des Affaires internes l'avait fait venir dans son bureau.

— Compte tenu de votre dossier et de vos états de service, nous vous donnons le choix entre une mutation comme sergent détective dans la brigade Vols et Homicides à Manchester, avec le salaire correspondant et perte des avantages de votre grade actuel, ou faire valoir vos droits à une retraite anticipée. Dans les deux cas, nous vous demandons le secret absolu. La presse nous a assez arrangés, autant que le ministère des Affaires étrangères qui se débat pour expliquer à son homologue jordanien pourquoi l'Unité spéciale a tué sans sommation quatre Jordaniens.

Il avait répondu qu'il était à leur disposition. Il n'avait pas

pu en parler avec Lise, parce qu'elle avait définitivement déménagé.

Les nuits sans sommeil et les regards des autres jusqu'à ce qu'il parte. La tournée des bars et les matins déglingués avaient été son lot.

Et toujours cette sensation d'abandon.

Il se tourna vers Larsen.

— Vous prendrez votre voiture ou on en demande une ?

Le jeune homme l'avait regardé, étonné de l'expression de souffrance qu'il découvrait dans son regard.

— Peut-être la mienne, on sera plus libres.

## M

ILLAND REGARDAIT dans la vitre défilier le paysage. Si on aimait la campagne, elle n'était pas laide. Vallonnée, douce, coupée de cours d'eau, de bouquets d'arbres avec des vaches paisibles au milieu des moquettes de prairies, des murets de pierres sèches. La campagne, quoi.

Lui n'aimait pas. Il se considérait comme un citadin, bien que né dans une petite ville. Ce qui n'indiquait pas qu'il aimait les villes.

En fait, se dit-il, ce qu'il avait aimé, c'était son boulot et Lise.

Il n'avait plus Lise et se désintéressait de son boulot. Est-ce que ces éléments étaient liés ?

Larsen interrompit ses pensées.

— Qu'espérez-vous de cette entrevue ?

— Savoir s'ils ont dégotté quelque chose qui rapproche les deux crimes, répondit-il évasivement. Et puis, j'en ai marre de ne pas bouger.

— Ils sont géographiquement éloignés, et le mode d'agression est différent, objecta son adjoint d'un ton sérieux qui contrastait avec celui, désabusé, de son chef.

Le silence retomba. Larsen se tourna vers Milland.

— J'ai tort ?

Milland esquissa un sourire.

— Intuition, ça vous dit quelque chose ?

— Intuition, répéta Larsen. C'est-à-dire une manifestation émotive qui ne repose sur aucun fait.

— D'où tenez-vous ça ?

— Je l'ai lu dans le manuel de police.

— De quelle année ?

— Récente.

— Alors, disons qu'on se promène.

À Ruthin, un marché bloquait la place principale. Pourtant pas un gros marché, une quinzaine d'étalages, mais la place principale n'était pas grande non plus.

Larsen rangea la voiture près de l'église, et ils continuèrent à pied jusqu'au commissariat. Une jolie bâtisse, avec une façade en pierres de taille et un lierre qui s'accrochait.

— C'est pas bon pour les pierres, dit Larsen en désignant la liane.

— Quoi ?

— Le lierre sur une façade en pierre. Les racines se glissent entre les pierres et les descendent.

— Ah bon ? répondit distraitement Milland en entrant dans le commissariat.

Une salle en longueur, un comptoir avec un fonctionnaire derrière, deux bancs, des portes, des téléphones et un ordinateur.

Milland alla vers le préposé.

— Bonjour, inspecteur Milland et sergent Larsen.

Le préposé avait les yeux pâles et les cheveux filasse, ce qui n'indiquait rien de son Q.I. Toutefois, il prit quinze secondes avant de réagir.

— Le commissaire a dû s'absenter, il va pas tarder, tiens le voilà, dit-il en mâchonnant ses mots.

Milland se retourna et l'examina. Pas lourd, contrairement à ce qu'il avait pensé au téléphone, puis il se souvint qu'il parlait avec l'accent anglais. Ceci expliquait cela.

— Bonjour, inspecteur Milland, sergent Larsen.

— Entrez, je faisais un tour en ville. Les jours de marché y'a pas mal de circulation. Alors, qu'est-ce qui vous amène ? demanda Warwisch en se laissant tomber dans son fauteuil. Asseyez-vous.

— Les soucis, répondit Russel. Les soucis. Notre enquête n'avance pas. Alors je me suis dit que j'allais venir voir où vous en étiez vous-mêmes.

— Parce que vous pensez toujours qu'il y a un lien entre les deux affaires ?

Warwisch ouvrit un tiroir de son bureau et en tira une fiole de whisky.

— Ça vous dit ?

— Un peu tôt pour moi, sourit Russel, pendant que Larsen refusait de la tête.

— J'suis pas en service le samedi, je suis venu pour vous.

— Excusez-nous, renvoya Milland.

— Pas de quoi. Je m'emmerde chez moi.

Milland fut sur le point de lui demander s'il vivait seul, mais

se retint.

— Moi, j’vois pas le lien entre un fermier embroché, sa fille noyée et votre gars égorgé, reprit Warwisch en s’enfilant une bonne rasade... On a interrogé tout le coin, et quand je dis tout le coin, c’est la région comprise entre Birkenhead, au nord, Newcastle, à l’est, Shrewsbury, au sud. Une sacrée portion. On y a mis tout le monde, municipaux et milices citoyennes. Plus des flics de Manchester et leurs foutus spécialistes scientifiques. Que dalle ! vous avez déjà tenté de récupérer des fluides ou des cheveux ou n’importe quoi dans de la paille piétinée ? ben c’était ça. Vous voulez que je vous en dise une bonne ? La gamine, d’après le légiste, mais c’est pas sûr, vu qu’elle a séjourné dans l’eau, aurait été sodomisée.

Milland entendit Larsen déglutir.

— Pas sûr, pourquoi ? demanda Milland.

— Pas sûr, parce que si le légiste a retrouvé des traces de blessures anales, il a pas retrouvé de fluides à cause du temps passé dans la flotte.

— Un cross-killer aurait pu prendre ce genre de précautions, mettre un préservatif, alors flotte ou pas...

— Qu’est-ce que c’est qu’ça un cross-killer ?

— Un meurtrier qui se déplace. Un voyageur. Il tue où il se trouve. Et se déchaîne quand il tombe sur quelque chose qui le fait kiffer.

— Ah ouais ? Le camping-car baladeur dont on parlait ? Bordel, un criminel en série, dans nos régions ! Mais on n’a pas d’ça ici !

— Laissons tomber le camping-car. C’est pas un crime de

femme, objecta Milland. Et c'est une femme qui était à bord.

— Il aurait pu être travesti. Un pervers.

Milland le fixa. Il sentit Larsen s'agiter.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Milland en haussant les épaules. À Oakham, il s'agissait bien d'une femme. Les gars l'ont vue de près.

— Ici aussi. J'ai interrogé des commerçants qui l'ont servie, même la serveuse qui lui a conseillé de se balader vers Bardsey... Bon, mais y'a de sacrés déguisements.

Milland secoua la tête.

— Je n'y crois pas.

Warwisch soupira.

— Culloughs était un gars important, j'dis pas que je l'aimais particulièrement. Ça fait dix ans que j'ai planté ici mes pénates. Je viens de Bristol, et y'm'faisait toujours sentir que j'étais pas du coin et que j'avais intérêt à fermer ma gueule sur les trucs qui me regardaient pas. (Il se pencha en avant et baissa la voix :) Les Gallois, c'est pas toujours des marrants. La tête près du bonnet et y n'aiment pas beaucoup les gens qui sont pas du coin. En plus, dix ans plus tard, j'comprends toujours qu'un mot sur trois de ce qu'ils baragouinent.

Il se mit à rire silencieusement.

— Est-ce qu'on a remarqué un étranger qui aurait traîné dans le coin ? insista Milland. Vous me dites qu'ils n'aiment pas beaucoup les étrangers, donc une nouvelle tête ne peut pas leur échapper.

Warwisch le considéra, songeur.

— M'ont parlé de rien, à part elle.

— OK. À part qu'on est tombés d'accord pour dire que c'est pas une femme qui a violé la fille de Culloughs.

— Peut-être, maugréa Warwisch, sauf si c'est un foutu pervers ! Est-ce qu'on sait seulement comment réagit ce genre de barjot ? Sinon on a que dalle comme piste !

Les trois flics restèrent silencieux, à se regarder.

— Et si..., commença Larsen.

Les deux autres se tournèrent vers lui. Milland l'encouragea du menton.

— Je vais peut-être dire une bêtise...

— Au point où on en est, grommela Milland.

Warwisch soupira d'impatience et se reprit une gorgée de whisky.

— Si la fillette avait été... violée par un gars de passage... ou un voisin... et que le père arrive, il se jette sur le gars, le type se défend... et embroche le fermier, lâcha Larsen d'un trait.

— Ouais, c'est possible, marmonna Milland en hochant la tête. Ça explique le meurtre du fermier. Et pour pas laisser de témoin, le type noie la même... ouais.

— Ça tient à moitié, intervint Warwisch. Culloughs s'est fait tuer dans la grange, sa fille devait être avec lui. Y v'n'aient de finir de p'tit déjeuner, à cause des bols de thé qu'on a retrouvés sur la table de la cuisine. Quel est le mongolien qui irait sodomiser une gamine qui est avec son père ? C'était pas un rachitique, Culloughs, plutôt un mauvais... et s'il était pas avec elle, il était pas loin.

— Son père s'absente, mais revient au moment où le salopard est en train de violer sa fille, il veut la défendre mais

c'est lui qui est vaincu, s'obstina Larsen.

— Hé, c'est pas Buckingham, la ferme de Culloughs ! rétorqua Warwisch. C'est pas si grand que ça ! Le gars, il l'aurait bien vu le père !

— Il a été tué dans la grange, réfléchit Milland. Et on imagine que sa fille était avec lui, ou pas loin.

Il avait la sensation que quelque chose leur échappait. On avait peut-être pris depuis le début une mauvaise direction.

Celui qui avait découvert le carnage était un client du fermier qui avant d'appeler la police, avait prévenu les gens du coin. Tout le monde avait rappliqué et piétiné à qui mieux mieux la scène du crime.

Ensuite, ils avaient cherché en vain la gamine partout dans la ferme, et seulement à ce moment-là ils avaient téléphoné à la police de Ruthin. Quand les flics étaient arrivés avec les journalistes du coin qui avaient flairé la charogne ils avaient donné leur version de l'affaire : la gamine avait fui, horrifiée qu'on ait tué son père, et ça avait tenu jusqu'à ce qu'on retrouve son corps.

Il regarda Warwisch qui lui renvoya son regard, et Milland comprit qu'ils pensaient à la même chose.

— Il y a aussi une autre hypothèse. Ce Culloughs, il avait une femme ? demanda Milland.

— Nan. Veuf, il élevait seul sa fille depuis trois ans.

Il y eut un long silence.

— Et on ne pourrait pas imaginer... ? commença Milland sans lâcher le commissaire des yeux.

Warwisch secoua la tête à la façon d'un taureau.

— On y a pensé.

Larsen les regarda, les sourcils soulevés d'incompréhension.

— Excusez-moi, vous avez pensé à quoi ? je ne vous suis pas.

Milland et Warwisch lui répondirent presque ensemble.

— Que son père était en train de se la faire et que ça n'a pas plu à quelqu'un au point de l'embrocher.

— Quoi ! Son père !

— Ben quoi, mon petit ! d'où vous débarquez ? ça se fait à la ville, à la campagne et même au bord de la mer ! demandez donc à votre chef ! s'exclama Warwisch.

Larsen, la nuque raide et les yeux exorbités, se tourna vers Milland.

— Supposons que celui qui est tombé sur le spectacle soit révolté de ce qu'il voit. Il veut intervenir, mais les deux hommes se battent. Dans la bagarre, il tue Culloughs. Bon... sa fille... sa fille l'accuse d'avoir tué son père et dit qu'elle va le dénoncer, expliqua Warwisch avec une grimace dubitative.

— Mais vous supposez qu'il la violait ! s'indigna Larsen.

Le commissaire eut un geste de la main comme s'il chassait une mouche.

— V'z'êtes un peu jeune, mon garçon. C'était quand même son père à c'te gamine, et elle voit l'autre le trucider devant elle. Elle avait pas douze ans la môme, et elle avait déjà plus de mère ! Attention, c'est une théorie que rien ne vient étayer, comme on dit dans les manuels, ricana-t-il. Mais ça peut exister.

— Mais y'a pas de preuves ! s'insurgea Larsen, que ce soit le père !

— Intuition, dit Milland. Intuition et expérience de la vie. Quel genre de preuves voulez-vous que l'on trouve ? Les deux victimes ne parleront plus et l'assassin s'est évanoui dans la nature sans laisser de traces.

— Mais pourquoi noyer l'enfant ?

— Ça, c'est le point faible de la théorie, admit Milland. Sinon, ça se tient. Sauf si la fillette a réagi comme le dit Warwisch. Quelquefois les mêmes c'est spécial...

— Mais que ce soit quelqu'un qu'elle connaissait ou un inconnu, elle ne l'aurait pas dénoncé, elle aurait été reconnaissante ! se récria Larsen que toute cette histoire dérangeait terriblement.

— Sauf que, beau jeune homme, ricana Warwisch en dodelinant de la tête, si vous aviez autant de billets de cent livres que j'ai vu de bonnes femmes battues, violées par leur mari, ou qui savaient que leur fille ou leur fils subissait le même sort, continuer à le défendre bec et ongles et à fournir de faux alibis, vous seriez millionnaire ! Comme les mêmes qui ne peuvent pas imaginer que leur père fait ça pour leur faire du mal, il leur dise que c'est parce qu'il les aime ! Ce genre d'attitude est courante. Et tout le monde se la boucle en général. C'est pas ces histoires-là qui feraient broncher les autochtones. Ici, on a plutôt tendance à regarder ailleurs quand un zig du coin fait pas dans la dentelle. Et Culloughs, c'était pas n'importe quel zig, mais un putain de notable. Membre et président d'une demi-douzaine de sociétés, bourré de thune avec ça, et s'en faisant pas depuis que sa bourgeoise est passée de vie à trépas.

— Comment est-elle morte ? demanda Milland.

Warwisch le fixa un instant avant de répondre.

— Écrasée par son tracteur, lâcha-t-il, comme à contrecœur. Elle conduisait, elle est tombée, et pof !

— Ils étaient riches et elle conduisait un tracteur ?

— Y a pas de petits profits.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Larsen.

— On peut toujours aller casser une croûte, proposa Warwisch. Le samedi à la taverne ils font un gigot de six heures, fameux !

— Bonne idée, dit Milland.

Le marché se finissait, mais les gens traînaient en discutant. Ils regardèrent les trois flics passer entre eux pour gagner la taverne. Un type se détacha d'un trio.

— Salut, commissaire.

— Salut, monsieur Gardette. Ça va ?

— Ça va. Bonjour, dit-il vers Milland et Larsen.

— Des collègues de Chester, présenta Warwisch.

— Ouais... ils sont là pour M. Culloughs et sa pauvre petite ?

— Tout juste, monsieur Gardette.

— Sale histoire, hein ?

— Très sale.

— Ouais... l'homme souleva sa casquette et se gratta la tête. C'est plutôt pour la petite que c'est moche... Sale façon de mourir. Y reste plus grand-chose de la famille Culloughs à l'heure qu'il est... j'ai entendu dire qu'elle aurait subi des agressions sexuelles.

— C'est pas sûr.

Il regarda Milland et Larsen.

— Vous allez pas avoir bonne opinion du coin, grimaça-t-il.

— Nous, on ne juge pas, on essaye d'arrêter les coupables, renvoya Milland, et c'est bien assez.

— Ouais, elle était mignonne la petite Mary-Ann.

— Pourquoi vous dites ça, Gardette ?

— Pour rien. Pourquoi on l'a tuée, la pauvre ? Culloughs, encore, c'est une chose...

— On dirait que vous l'aimiez pas beaucoup, dit Milland.

— Ni aimé ni pas aimé. Un voisin, un gars d'ici qu'a bien fait sa pelote. Il avait épousé qui il fallait.

Milland leva un sourcil interrogateur vers Warwisch.

— M. Gardette est aussi dans l'orge, expliqua le commissaire avec un clin d'œil en direction de Milland. Culloughs pour se faire sa clientèle au début a cassé les prix.

— Facile, il pouvait attendre avec l'argent de sa femme.

Milland regarda Larsen, pour le prendre à témoin de la bonhomie locale. Peut-être le petit allait-il perdre ses joues roses ?

— Bon, si vous avez des renseignements, monsieur Gardette, coupa Warwisch en lui tendant la main pour prendre congé, mes collègues et moi on est preneurs.

— Y'a plus d'un gars ici qu'aimait pas Jo Culloughs, continua l'autre, vous le savez bien, mais personne d'assez fou pour aller s'y frotter, et encore moins assassiner son enfant. C'est pas ici qu'y faut chercher. Si c'était un gars d'ici, nous on l'aurait trouvé.

— Le problème, intervint Milland, c'est que depuis le

début on cherche un gars qui serait passé, mais personne n'a vu personne.

— C'est possible.

— Qu'est-ce qui est possible ?

— Que personne ne soit passé.

— Alors, si c'est pas quelqu'un d'ici, et si personne n'est passé, qui c'est qui a embroché le fermier et noyé sa fille ? dit Milland sèchement en le fixant.

Gardette haussa les épaules.

— Le diable, peut-être.

— Alors faut faire venir un exorciseur, parce que nous on n'est pas outillés. Et j'ai jamais beaucoup apprécié que l'on se fiche de moi.

— J'me fiche de personne. Y'a des fois des mystères qu'on trouve pas.

— On appelle ça des affaires non résolues. Et les flics détestent ça.

— Nous, on a dit qu'y avait une bonne femme qui était en balade et qu'on n'a jamais revue, mais ça n'a pas eu l'air d'intéresser les poulets.

— C'est elle qui aurait fait subir des sévices sexuels à Mary-Ann ? intervint Warwisch d'un ton narquois.

Gardette haussa encore les épaules.

— Moi, j'sais pas, on a vu des choses plus marrantes.

— Ça c'est certain, dit Milland qui commençait à en avoir sérieusement marre du bonhomme. Alors, commissaire, on va se le déguster, ce gigot de six heures ?

## G

RELOTTEMENT ET GRINCEMENT. Grincement et grelottement. J'ouvre les yeux, soupire, m'étire. Il fait grand jour. C'est la sonnerie de la grille. Je regarde l'heure. Onze heures.

Je me lève d'un bond. Qui vient à cette heure ? Je cours vers la fenêtre. Devant le portail, deux voitures. Une noire, une grise, avec un type dans chacune. Je sens mon estomac remonter dans ma gorge.

Le premier type sort et me fait des grands signes en souriant. J'ouvre la croisée.

— Bonjour, excusez-nous, on vous a réveillée ? C'est votre voiture.

Ma voiture ? zut, complètement oublié. Ils vont me prendre pour une folle.

— Je descends, deux minutes ! crié-je.

J'enfile un jogging et dégringole l'escalier. Je m'arrête, essoufflée, dans le couloir. Qu'est-ce qui me prend ? Ils peuvent attendre. Je sais ce qui me prend. J'ai toujours été habituée à rappliquer au premier appel. C'est de naissance.

J'attends de me calmer, ouvre la porte et sors. Souriante, je me dirige vers le gars.

— Excusez-moi, j'ai travaillé tard.

— Mais je vous en prie, c'est votre droit, répond-il avec un large sourire.

C'est vrai, il a raison, c'est mon droit. Quand perdrai-je l'habitude de m'excuser pour tout ?

J'ouvre la grille. Il se met au volant.

— Je la rentre dans la cour ?

J'opine et il rentre en faisant voler les graviers.

— Voilà, elle est belle, n'est-ce pas ? dit-il en descendant avec solennité.

— Le monsieur, pourquoi est-il là ? demandé-je en désignant l'autre type resté dehors.

— Hé, c'est mon employé, il doit me ramener, je ne vais pas rentrer à pied ! Bon, on a quelques papiers à signer, je ne vais pas vous retenir trop longtemps, j'ai moi-même des rendez-vous au garage. On peut entrer ?

Je le fixe. Il veut entrer chez moi ? Et si par hasard j'avais laissé traîner... Il me regarde, la tête de côté.

— Bon, d'accord, dis-je à contrecœur.

Il est visiblement surpris de mon manque d'empressement et son large sourire de vendeur de voiture s'efface un peu.

— On n'en a pas pour longtemps.

Je l'emmène dans le salon. Il ne s'est rien passé ici.

— Sympa, chez vous, dit-il. Je peux m'asseoir ?

— Je vous en prie.

Il me sort des papiers que je signe sans même les lire. Je n'ai qu'une envie, qu'il s'en aille.

— C'est un peu plus compliqué, à cause des récépissés de

perte de papiers. Ah, c'est toujours embêtant de se faire voler ses papiers. Faudra que vous les fassiez refaire et que vous alliez à la police les montrer quand vous les aurez.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre et sursaute. Une autre voiture vient de se ranger derrière la grise.

Un type en descend et j'ai un haut-le-corps. C'est le facteur.

Il salue l'employé du garage et parle avec lui tout en glissant le courrier dans la boîte accrochée à la grille.

— Vous n'avez pas signé ici, madame. C'est le dernier paraphe, sourit-il.

— Voilà. C'est fini ?

— Fini, vous voilà propriétaire d'une excellente voiture que vous pouvez essayer dès à présent car, dans un geste commercial, nous vous avons fait un plein.

Il me sourit toujours, attendant que je le remercie.

Par la fenêtre je vois les deux gars continuer à causer. Peut-être se connaissent-ils. Peut-être le facteur est-il en train de lui expliquer qu'il y a un couple qui vit ici ? et peut-être l'autre lui dit-il que ce n'est pas un couple mais une vieille fille qui vient de s'offrir une voiture ? et peut-être que l'autre s'étonne et dit qu'à son avis...

Ils regardent tous deux en direction de la maison. Le vendeur de voiture rassemble ses papiers et attend que je m'occupe de lui.

— Oh, excusez-moi, dis-je, je vous raccompagne.

Il grimace son sourire de vendeur et se dirige vers la porte, moi sur ses talons. Je n'ai pas envie qu'il regarde ailleurs.

— Eh bien, dit-il en se retournant, j'espère que vous serez

contente, et si vous avez des amis...

— Oui, c'est ça, dis-je en lui prenant le bras et en le poussant vers la sortie.

Dehors, les deux types sont devenus copains. Le facteur lui serre la main en repartant vers sa camionnette, et lui crie quelque chose que je n'entends pas, pendant que mon vendeur s'installe à côté de son chauffeur. Ils font une marche arrière et disparaissent.

Je reste debout au milieu de la cour, à côté de la voiture. Je me dis que le facteur doit se demander où est passé le couple qui vivait là et possédait une camionnette, et je me glace de peur. Je sens mes intestins se tortiller et je n'ai que le temps de rentrer et de foncer aux toilettes où je me vide, pantelante. Je ressors, flageolante, pour me coller sous la douche où je reste jusqu'à ce que la buée recouvre les miroirs.

Le malaise que j'ai vécu en allant me débarrasser de M<sup>me</sup> Jennings me reprend, et je reviens dans le salon pour téléphoner au médecin.

## J

'AI ATTENDU presque trois quarts d'heure, mais j'aurais patienté plus s'il avait fallu. J'étais sûre d'avoir été empoisonnée.

Mais ce n'était pas ça, du moins d'après le médecin.

— Tout va bien, a-t-il dit à la fin. Vous ferez une prise de sang pour vérifier une ou deux choses, mais à mon avis vous êtes en pleine forme. Un peu de stress, normal. Vous étiez tellement habituée à votre vie avec votre mère... Les deuils de cette nature c'est toujours difficile. Les parents, c'est une page qui se tourne... mais on doit continuer à vivre.

Je l'écoute vaguement débiter ces lieux communs qui n'ont jamais à mon sens aidé personne.

— On m'a dit que vous aviez acheté un camping-car ? bonne idée, j'ai toujours pensé qu'on était beaucoup plus libre qu'à l'hôtel... c'est ma femme qui ne veut pas. Elle veut être servie quand on prend des vacances et pas se remettre à la cuisine. Remarquez je la comprends, mais si ce n'était que de moi... Vous êtes allée où ? Manchester ? ah, oui, bonne idée. Moi j'en aurais profité pour voir un match de foot. Ils ont une sacrée équipe là-bas, vous la connaissez ? Il y avait Beckam qui jouait dans l'équipe des Red Devils. Je crois

maintenant qu'il est parti en Amérique. Bon, je vais vous donner un ou deux calmants parce que pour moi vous faites une petite dépression. Rien de grave, mais c'est pas la peine de souffrir quand on peut faire autrement. Vous dormez bien ? Bon, alors un petit cachet de temps en temps, attention, pas régulièrement, une quinzaine de jours, le temps de rétablir votre cycle de sommeil. Mangez, baladez-vous. Vous êtes encore jeune. Vous savez, votre mère, je n'ai toujours pas compris ce qu'elle avait eu ; je ne devrais pas vous le dire mais je me suis demandé si elle n'avait pas avalé une saloperie... J'ai déjà vu des accidents domestiques tellement stupides. Tiens, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai lu qu'un type s'était trompé de bouteille en buvant à la régalaide et avait avalé du Destop que sa femme avait transvasé dans une bouteille d'eau ! Paraît qu'à l'autopsie l'intérieur du gars était bien débouché...

Il se met à rire dans sa main comme un gosse qui vient de dire une bêtise.

— Bon, un peu de repos et ça va aller mieux... Où vous habitez maintenant que vous avez vendu ? Oh, excusez-moi, dit-il en décrochant le téléphone qui s'est mis à sonner.

Pendant qu'il discute avec un patient qui visiblement semble lui donner du tracas, je ramasse mon ordonnance et sors en esquissant un signe amical de la main.

Ce toubib nous a soignées ma mère et moi et nous connaît bien.

Je profite d'être en ville pour faire quelques courses. Je ne me sens pas mieux. Mais j'imagine que d'aller consulter ne suffit pas. J'espère qu'il ne s'est pas trompé et que ce n'est

qu'une dépression. Comment une dépression peut-elle rendre si malade ? Je vais à la pharmacie acheter les médicaments et, à mon grand soulagement, je vois que tout le personnel a changé. Il y a du monde dans les magasins et dans les rues et je détourne la tête quand je croise quelqu'un que je connais. Je m'arrête devant le kiosque à journaux et lis sur la couverture d'un hebdomadaire spécialisé dans les faits divers l'histoire d'un homme confondu par le fusil qu'il avait conservé après avoir assassiné sa femme et son fils.

Je ne réalise pas tout de suite. Les lettres se baladent devant mes yeux. Je relis la phrase. Et soudain, nouveau malaise. Jambes flageolantes, pouls qui se met à battre la chamade au point de me faire suffoquer.

Je m'éloigne et m'appuie contre un arbre, en tentant de prendre un air dégagé. Je n'ai pas envie que quelqu'un s'arrête pour m'aider. J'essaie de me calmer. Cet imbécile a été pris parce qu'il a gardé son fusil. Je me répète la phrase, et mon malaise reprend. J'ai gardé le poignard avec lequel j'ai débarrassé la terre de Stilbourough ; le couteau de cuisine qui a servi à me défendre contre Jennings et le pique-feu que j'ai utilisé pour sa femme.

J'ai tout gardé. Quelle gourde ! Un flic viendrait chez moi pour vendre par exemple un billet au profit des œuvres de la police, accepterait une tasse de thé que par politesse je lui proposerais, sur quoi tomberait-il ? sur le poignard commando que je me souviens avoir essuyé avec un chiffon ; le couteau de cuisine que j'ai simplement lavé à l'eau, la pique que j'ai nettoyée avec du sable avant de la replacer dans la cheminée, sachant pourtant qu'avec ses nouvelles méthodes la police est capable de retrouver un cil au milieu

d'un tapis de haute laine.

Je regarde autour de moi les gens aller et venir, et j'essaye de voir s'ils m'ont remarquée. Puis je cours vers ma voiture et reviens chez moi à toute allure. Je la range à côté de Pégase, c'est là qu'elle est la moins visible, fonce à la maison, grimpe dans ma chambre récupérer le poignard glissé dans un tiroir, redescends, retrouve le couteau et la pique, enroule les trois pièces dans un torchon que je ferme avec de l'adhésif.

Le paquet en main, je me laisse tomber, haletante, dans un fauteuil. Je ne peux pas garder ça ici. Je vais repartir en ville et le balancer dans un container à ordures. Personne n'ira le chercher là.

Ce n'est que dans les romans policiers que, juste par hasard, ce hasard qui fait si bien les choses pour que la morale soit sauve, l'on retrouve ce genre de machins au milieu de cent tonnes de déchets.

Je sors et prends ma voiture. Je suis nerveuse au point de tourner à droite à la sortie du passage alors que je dois aller à gauche. J'ai posé le paquet sur la banquette, à côté de moi, mais je le juge trop en évidence et je le descends sur le sol.

Des containers s'alignent tout le long de la route jusqu'à Hereford, mais je préfère jeter le paquet le plus loin possible, et en ville, où personne ne le reliera à moi. N'importe qui dans ces coins peut être intrigué par un paquet de chiffons. Pas en ville. Il y a trop de saloperies.

Je mets le cap sur le quartier populaire de Hereford, là où les gens jettent n'importe quoi. Je déniche une batterie de poubelles près d'un grand bâtiment tagué, cassé, malpropre, aux portes à moitié descellées. Tout à fait ce qu'il me faut.

Quel inspecteur de l'hygiène ira vérifier le contenu de cette

poubelle ? Je descends de ma voiture en prenant un air dégagé, m'assure qu'il n'y a personne à l'horizon, et d'un mouvement rapide balance mon paquet à l'intérieur.

Il s'enfonce au milieu des détritrus et je remonte en voiture.

À quelle galère ai-je échappé ? Si je n'avais pas été en ville, si je n'avais pas lu le titre de ce torchon, tout mon édifice aurait pu s'écrouler.

À quoi tient la vie.

## M

ILLAND DESCENDIT du car qui les avait emmenés Smith et lui à Manchester à une réunion des responsables de brigade organisée par le préfet du comté, Ian Hollyland.

Smith n'était pas responsable de brigade, mais chargé des comptes rendus, procès-verbaux et autres.

C'était un type paisible et sans ambition que supportait bien Milland. Il était entré dans la police pour les mêmes raisons qui l'auraient conduit dans n'importe quelle autre administration, et ne s'en cachait pas.

Il avait gravi les échelons jusqu'à se retrouver sergent, savait qu'il n'irait pas plus loin et s'en montrait satisfait. Il vivait avec la même femme depuis vingt-cinq ans, mais personne ne l'avait jamais vue.

Milland était content de retrouver Manchester, même s'il ne l'aimait pas. À côté de Chester, elle lui apparaissait aujourd'hui comme un phare du modernisme. En passant devant l'hôtel Winchester, un établissement minable dévolu aux policiers en déplacement, il revit son arrivée six ans plus tôt. Il était en miettes. La veille de son départ il avait reçu la lettre d'un avocat lui indiquant que Lise demandait le divorce. Il l'avait jetée et était resté pétrifié. Il ne s'était pas douté

qu'elle irait jusque-là.

Le lendemain, il prenait le train pour sa nouvelle affectation. Ses affaires personnelles, apportées par un fourgon spécial de la police chargée des déménagements, resteront presque un an dans les cartons.

Un an durant lequel il s'était soûlé. Son chef l'avait balancé aux archives, ne sachant qu'en faire. Un an à supplier son avocat de faire changer Lise d'avis. En vain. Elle n'avait accepté de le revoir que lorsque l'avait exigé la procédure.

— Allons-y, dit-il à Smith, qui, bien que Manchester soit à une petite heure de voiture de Chester, n'y était allé que deux fois, et ouvrait des yeux comme des soucoupes devant ce qu'il découvrait.

L'hôtel de police du comté était entouré d'un parc, et n'étaient-ce les voitures de police garées devant et les flics qui entraient et sortaient, il aurait pu passer pour une institution religieuse ou une faculté.

La réunion se tenait au deuxième étage, ils traversèrent un hall impressionnant menant à des escaliers à double révolution qui donnaient sur des couloirs interminables.

— Ils ne payent pas cher le mètre carré, ici, remarqua Milland, qui se faisait la réflexion, chaque fois qu'il venait dans cette ville où les loyers étaient si chers, les administrations en prennent à leur aise.

— C'est chouette, dit Smith.

Une dizaine de policiers étaient déjà là. Dont deux de la brigade Vols et Homicides où avait travaillé Milland.

— Alors, tu reviens sur les lieux du crime..., ricana l'un d'eux, un rougeaud irlandais que Milland n'avait jamais pu

encaisser.

— Pas de chance, c'est pas toi la victime, renvoya-t-il avec un sourire torve.

Du café, du thé et des viennoiseries étaient proposés sur une table, et Milland et Smith se servirent.

Hollyland arriva une dizaine de minutes plus tard, comme un comédien qui attend pour paraître que la salle soit comble. Il avait été nommé un an plus tôt, après le décès de son prédécesseur, et avait déclaré que tout allait changer dans l'organisation de la police. Aujourd'hui, le seul changement notable était ces réunions trimestrielles auxquelles il convoquait ses troupes pour faire le point sur les enquêtes, point qu'il aurait pu faire par mail, vidéoconférence, téléphone et autres technologies.

— Messieurs, merci de vous être dérangés, je sais que vous êtes surchargés de travail.

Les flics remuèrent sur leurs chaises en guise de réponse. Instinctivement, ils sentaient que le préfet n'était pas de leur bord. Le précédent, Warmouth, lui, l'était. Né dans les faubourgs de Liverpool, fils de petits employés, il s'était élevé grâce à un sens politique exceptionnel et à une série de coups de chance.

Il était mort d'une crise cardiaque dans son bureau et avait eu droit à des obsèques remarquables.

— Bien, commença Hollyland, esquissant un très bref sourire, nous allons entrer immédiatement si vous le voulez bien dans le vif du sujet car un point de presse m'attend ensuite.

Il évoqua deux affaires locales qui prirent presque une

demi-heure.

— Verbeux, entendit Milland derrière lui. Il aime s'écouter.

Milland hocha la tête sans se compromettre, ne sachant pas à qui il avait affaire. Et surtout il s'en foutait. Il faisait bon, les sièges étaient confortables, il n'écoutait pas, somnolait à moitié et buvait à petites gorgées un café bien chaud. Près de lui, en revanche, Smith affichait un air passionné. Trois autres affaires se succédèrent, deux homicides et une agression avec violence sur un commerçant.

— Alors, enchaîna le préfet en se saisissant d'un dossier dont Milland reconnut le numéro, inspecteur Milland, vous avez hérité là d'une affaire digne de votre habituelle sagacité...

Les flics se regardèrent. C'était quoi ce charabia ? Ils savaient leur collègue plus ou moins en disgrâce, sans en connaître le motif exact. L'affaire était ancienne. Mais un flic ne passe pas du Yard à Manchester pour atterrir à Chester, si une batterie de casseroles ne pend pas à ses basques. Hollyland l'ignorait-il ?

— Voilà de quoi il s'agit, reprit le préfet en lisant le rapport qu'il resservit in extenso aux flics présents. (Il regarda Milland :) D'après ce que je lis vous n'avez encore aucune piste. Exact ?

— Exact, monsieur. L'individu qui a commis ce meurtre s'est montré particulièrement prudent, comme vous pouvez le lire.

— La victime, M. Peter Stilbourough, devait se présenter à la députation et avait toutes les chances, d'après ce que nous en savons, d'être élu. J'imagine, capitaine, que vous avez été

chercher de ce côté ?

Milland acquiesça.

— Ça n'a rien donné ?

— Non, monsieur. Nous n'avons rien trouvé reliant ce meurtre à la politique ou à une quelconque activité municipale.

— Alors, un meurtre sans mobile ?

— Un homme et son chien ont été tués deux semaines plus tôt sur la commune.

Le préfet releva la tête.

— Et on aurait voulu le venger ?

— On y a pensé, mais devant l'absence de piste on a laissé tomber.

— Vous faites un lien entre les deux affaires ?

— Non, monsieur, je ne crois pas. Si ce n'est que deux meurtres en moins de quinze jours dans un patelin de la taille d'Oakham, dont l'un met en scène son maire, ça attire l'attention.

— Évidemment ! mais soyez prudent, capitaine. Vous parlez d'un homme au-dessus de tout soupçon. Cette enquête est prioritaire. Je compte sur vous. Vous avez su faire vos preuves.

Milland grimaça. Déjà qu'il n'avait pas le prix de popularité chez les flics, ce genre de remarque était pour le moins malvenue.

Hollyland respira profondément en relisant le rapport. Il releva la tête.

— Capitaine, rien ne m'est plus étranger que de mettre la

pression sur un policier. Cependant, vous comprendrez que nous devons mettre fin rapidement aux rumeurs qui commencent à circuler, la curiosité des médias étant d'autant plus aiguës que la victime était quelqu'un de connu. Il y a bien sûr l'homicide perpétré contre ce pauvre garçon du voyage, mais de vous à moi, ce type de meurtre est malheureusement monnaie courante dans ce milieu...

— Mais peut-être qu'en résolvant l'un on solutionnera l'autre, grinça Milland, écoeuré par tant de cynisme.

— C'est ce que nous souhaitons tous, capitaine. Quand je vous dis prioritaire, ça ne veut pas dire que la mort de ce pauvre garçon nous laisse indifférents. Bien au contraire. Mais le contexte politique est tel... vous le comprenez, bien sûr !

— ... Putain, il doit se parler devant la glace, ce tronc ! entendit Milland derrière lui.

— Je comprends parfaitement, monsieur.

— Bien messieurs, je vous remercie et vous encourage à boucler rapidement vos affaires. Malheureusement le crime reste d'actualité.

Il resservit son sourire balafre, rejeta les épaules en arrière et tourna les talons.

Les flics s'entre-regardèrent et soupirèrent. Le pensum était terminé. Quatre affaires avaient été « traitées » sans faire le moins du monde avancer le schmilblick. Une douzaine de flics avaient perdu leur matinée, mais le préfet avait assis son autorité. Ils se levèrent et quittèrent la salle.

Milland se retourna pour voir qui avait montré tant d'amour pour le verbiage du préfet, mais la chaise derrière lui était

vide.

— Smith, dit-il, je vais vous laisser reprendre le car tout seul. J'ai quelques détails à régler ici, je rentrerai dans l'après-midi.

— D'accord. Je dis quelque chose au chef ?

— Ce que je viens de vous dire.

En réalité, Milland n'avait rien à faire de spécial à Manchester, il avait simplement envie d'être seul et de remettre ses pas dans les siens. Il se demanda un instant s'il était maso. Pas impossible, qui ne le devient pas à un moment donné ?

Il prit un taxi et lui demanda de le balader. Mais les embouteillages l'exaspérèrent rapidement et il se fit conduire à la gare.

## P

IOTR LE ROUMAIN était assis à son poste habituel, à l'entrée du squat où se retrouvaient les paumés de toutes natures, de toutes sortes et de tous sexes.

Il avait débarqué un an auparavant, dans l'espoir d'échapper à la misère que lui promettait son pays natal. S'il n'était pas devenu riche comme il le souhaitait, il avait pu au moins subsister grâce aux aides sociales et à différents larcins et combines.

Il s'était fait mettre en boîte par ses compatriotes quand il était arrivé parce qu'il avait dit être né tout près du château de Vlad l'Empaleur, dans les Carpates.

Pour l'instant, il subissait stoïquement une pluie fine mais obstinée qui mouillait les cartons sous lesquels il vivait, et se disait que si cette situation de crise perdurait, car il ne fallait pas s'y tromper, c'était en raison de la crise financière mondiale due aux malversations des marchés financiers dont il suivait attentivement l'histoire, que les pays comme l'Angleterre connaissaient tant de chômage.

Devant cette conjoncture, il retournerait, sinon dans les Carpates, mais à Bucarest où il pourrait trouver des petits boulots, d'autant qu'il n'était pas exigeant.

Les Anglais n'étaient pas hospitaliers, c'était le moins que l'on puisse dire. Ils considéraient que tous ces étrangers venaient prendre leurs emplois. C'était par exemple la première fois que des ouvriers avaient fait grève dans une mine pour que soit fichus dehors des mineurs polonais.

Ça avait beaucoup choqué Piotr, qui, élevé dans le système communiste, pensait que tous les exploités étaient frères, sans bien sûr, s'il voulait être honnête, l'avoir jamais constaté dans les Carpates ou ailleurs.

Il remontait un carton épais devant lui pour échapper à la pluie, quand il aperçut, venant vers lui, Stanley, le fils d'un type de la haute tombé dans la drogue.

Sa silhouette brouillée par la pluie semblait tituber, mais Piotr pensa que peut-être elle titubait vraiment. Stanley était le rejeton d'une famille friquée possédant une laiterie industrielle à proximité d'Hereford. Personne ne connaissait ni son âge ni la raison qui lui avait fait choisir la dèche plutôt que la bonne vie.

Il n'était pas agressif, contrairement à beaucoup de toxicos, mais quand il était en manque il pouvait se livrer à n'importe quelle connerie. Il passait de temps en temps au squat, mais aucune des cloches qui l'occupaient ne savait où il vivait.

Piotr n'avait pas d'opinion sur Stanley, à part qu'il se méfiait toujours des junkies.

— Salut, dit Stanley.

— Salut.

— Qu'est-ce tu fais sous la flotte ?

— Ça pue à l'intérieur. Y en a qui n'ont pas d'hygiène là-dedans.

Stanley acquiesça.

— T'as pas vu Ronald ?

Ronald était le dealer officiel du coin.

— Nan.

Stanley le regarda comme s'il soupesait une proposition. Il tendit un paquet enveloppé de chiffons à Piotr.

— J'ai acheté ça à un gars, si ça t'intéresse je te fais un prix.

— C'est quoi ?

Stanley déroula le paquet : deux couteaux et un pique-feu apparurent. Piotr se pencha pour les examiner. Des couteaux, à quoi ça lui servirait ? À se défendre, c'est sûr. Mais à part ça ?

— Tu vends ça combien ?

Stanley hésita.

— Trois livres.

Piotr réfléchit. Il n'avait qu'une livre qu'il avait gagnée en faisant la manche à la sortie d'un temple et qu'il gardait pour un repas chaud nécessaire avec ce temps de merde.

— Nan, je les ai pas.

— Deux.

Le mec devait drôlement être en manque, pensa Piotr. Les machins devaient bien en valoir dix. Il fut contrarié à l'idée de manquer une bonne affaire. Mais c'était comme ça dans ce pays. Tu pouvais te faire du blé à condition d'en avoir au départ.

— J'ai rien, j'te dis.

Stanley resta encore un moment devant lui, indécis sur la

marche à suivre, puis tourna les talons. Piotr se félicita d'avoir refusé. Qui sait ce qu'aurait fait le junkie s'il avait exhibé de l'argent. Il se dit qu'il faisait bien de quitter ce pays qui l'avait tant déçu.

Les gangs ici étaient tenus par les Blacks et les arabes : Pakis, Somaliens, Jamaïcains, qui refusaient de travailler avec les Européens. Chez lui au moins, il aurait du travail chez les anciens cocos qui continuaient leur métier de voyous. Ou chez les nouveaux, qui, constitués en mafias, embauchaient facilement, vu les pertes.

Il se prit à rêver à son pays où au moins il comprendrait tout ce qu'on lui dirait, pourrait manger autre chose que leur saloperie de poisson-frites, et enjoliva naturellement une vie que pourtant il avait fuie.

Mais les hommes sont ainsi. Comme ils ont peur du présent et de l'avenir, ils se réfugient dans le passé.

## V

OILÀ, les travaux que j'ai entrepris dans ma maison sont terminés. Je suis satisfaite du résultat. J'ai procédé aux réparations qui souciaient tant ce crétin de Jennings, mais en choisissant d'autres entreprises. J'ai fait repeindre la cuisine et la salle de bains, lessiver ma chambre, le couloir et le salon. En deux semaines c'était bouclé.

Je commence une autre vie. Je suis plus détendue depuis que je me suis débarrassée des couteaux. Rien n'a paru dans la presse, comme je le pressentais, sur la découverte d'une voiture dans une carrière à Tombury. Le printemps à nos portes a fait pousser les buissons, dissimulant sans doute davantage encore le fond de la fosse.

Plus de six mois sont passés depuis que j'ai pris la route avec Pégase. J'émerge peu à peu de mon cauchemar londonien. Je reste toujours aussi longtemps sous la douche, insistant sur cette partie de mon corps qui a été souillée. L'hôpital ne m'a pas rappelée puisque j'ai donné une fausse adresse en partant. Je n'aurais pas supporté d'entendre évoquer encore et encore ce qui m'est arrivé.

J'ai voulu plonger dans le monde et ce monde m'est apparu plus noir que je ne l'aurais jamais supposé. Ma mère

avait peut-être raison de ne pas vouloir le fréquenter. Depuis le meurtre originel d'Abel, les hommes sont restés des assassins.

Pas plus tard que ce matin, je lisais un article où un fils avait massacré toute sa famille à coups de hache, puis était sorti dans la rue de son village et avait encore grièvement blessé deux passants avant de se réfugier dans une boulangerie où il avait pris le boulanger en otage, à qui il avait tranché un bras avant que la police ne l'abatte.

Ce type était connu paraît-il des services de police. Il avait violé deux femmes après les avoir mutilées au point que les malheureuses avaient subi deux ans d'interventions chirurgicales avant de retrouver un semblant d'apparence.

Pour ce crime, il avait passé sept ans en prison sur les treize requis. Les psychiatres avaient jugé qu'il avait changé, et sur la foi de leur témoignage il avait été remis en liberté.

Et l'on me dira après ça que j'ai eu tort de débarrasser le monde d'un Culloughs, d'un Stilbourough, d'un Jennings, décidés à me faire passer de vie à trépas. Sans compter ces imbéciles telles que la fille du fermier ou la femme du vieux, prêtes à dénoncer celle qui les avait aidées. Je ne comprends rien aux gens.

Parfois, quand je repense à ce qui s'est passé à Londres, je sens mes forces m'abandonner, et j'en crève de tenter d'oublier ces peaux, ces voix, ces mains qui m'ont anéantie ce soir-là où mon monde a basculé. Montent alors des bouffées de haine qui me brûlent à me faire hurler. Même mon amie ne peut m'aider. Les visages anonymes de mes agresseurs se mêlent à ceux que j'ai supprimés, et quelquefois je crois les avoir tués eux aussi.

Hier, en revenant des courses au supermarché, j'ai vu la voiture du facteur arrêtée devant la grille et le préposé déposer du courrier dans la boîte aux lettres. J'ai eu une vraie panique. Pour qui apportait-il ce courrier ? N'allait-il pas s'étonner de ne plus rencontrer les nouveaux locataires ? L'idée m'a terrorisée, et tremblante, j'ai fait une marche arrière pour ne revenir que lorsqu'il était parti.

Je me suis précipitée sur le courrier pour constater, étonnée, qu'il m'était adressé. Fébrilement, j'ai ouvert la première enveloppe pour trouver la taxe foncière envoyée À MON NOM ! Ces incapables de fonctionnaires n'avaient pas encore intégré le changement de propriétaire !

Soulagée, j'ai éclaté de rire et regardé distraitemment le reste que je croyais n'être que de la publicité, quand j'ai aperçu une autre enveloppe à mon nom. Mon cœur s'est arrêté. Cette lettre était envoyée par le commissariat de Hereford.

Tétanisée, je l'ai regardée comme si elle allait m'exploser à la figure.

J'ai mis un moment avant de comprendre que la police de Londres avait retrouvé mon sac et qu'elle l'avait envoyé à ses collègues d'Hereford qui le tenait à ma disposition.

Je me suis laissée tomber dans le canapé, lisant et relisant le texte, cherchant un sens caché derrière la banalité de l'information.

Se servaient-ils de ce prétexte pour me débusquer ? Ma première réaction a été de penser que c'était foutu. Qu'ils m'avaient repérée. J'ai aussitôt eu un malaise, et la moitié gauche de mon crâne, là où court mon artère atrophiée, s'est enflammée.

J'ai eu du mal à reprendre mon calme. Je venais juste de repeindre ma maison. Je me voyais y vivre, y inviter, et pourquoi pas, rencontrer de nouveaux amis ? peut-être trouver quelqu'un avec qui partager quelques années de bonheur ?

Je n'allais pas me laisser faire. Je leur expliquerai pourquoi j'avais agi ainsi. Ils comprendront que je n'avais pas le choix. Puis j'ai réfléchi. Quel rapport ce sac avec ce qui s'était passé ? Je me le suis fait voler à Londres. Rien à voir avec le reste. Ne vont-ils pas s'étonner que je ne vienne pas le chercher ? Bien sûr, je peux être absente... mais si je n'y vais pas, au bout d'un moment ne vont-ils pas envoyer quelqu'un me le rapporter ?

Quand j'ai porté plainte à Londres, j'ai signalé le vol de mon sac avec mes papiers. Ils m'ont donné une attestation pour les faire remplacer. J'ai été tellement perturbée depuis que je n'y ai plus pensé.

Je ne savais pas quoi faire. Allaient-ils me poser des questions sur les nouveaux propriétaires ? Mais comment sauraient-ils qu'ils existent puisque même l'administration des impôts n'en a pas tenu compte ?

Je ne tiens pas en place tant je suis nerveuse. Je regarde par la fenêtre, me figurant qu'on m'a tendu un piège et que la maison est déjà cernée.

Je dois en avoir le cœur net. Je vais y aller tout de suite. Je ne pourrai pas rester une minute de plus dans cette angoisse. S'ils veulent m'arrêter, qu'ils le fassent ! Je ne regrette rien, j'ai agi selon ma conscience. Et aussi pour sauver ma vie. Ça compte, ça, non !

## L

LE POSTE DE POLICE de Hereford a l'allure qu'on suppose à un commissariat d'une petite ville provinciale. Des fonctionnaires débonnaires qui ne traînent pas derrière eux des gars menottés qui gueulent comme on en voit dans les films, mais discutent tranquillement entre eux.

— Bonjour, dis-je au planton debout derrière le comptoir qui partage la salle.

— Bonjour madame, c'est pour quoi ?

— J'ai reçu cette lettre, vous avez retrouvé mon sac et mes papiers qui m'ont été volés à Londres il y a quelque temps.

— Ah, oui, répondit-il en souriant, vous avez eu de la chance. C'est rare que ça arrive, surtout de si loin.

Il prend ma lettre et va dans un bureau d'où il revient peu après avec mon sac.

— Voilà. Vous avez un récépissé de perte ?

— Oui, dis-je en lui tendant le papier.

Il l'examine et me tend un paquet.

— Merci. Je peux l'ouvrir ?

— Je vous en prie...

— Formidable, j'ai retrouvé mes papiers ! m'ex-clamé-je.  
Pas mes cartes de crédit ni mon argent, par exemple !

Il hoche la tête.

— Ça, c'est encore jamais arrivé. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je le fixe sans pouvoir prononcer un mot. Une avalanche de sensations me revient à cet instant. Rien qu'en tenant mon sac entre mes mains, je revis tout.

— Quelque chose ne va pas ? demande-t-il.

— Heu... si... excusez-moi, mais j'ai eu si peur...

— Vous avez été agressée ? Il y a longtemps ?

— Non, pas très...

— Vous aviez porté plainte ?

— Oui, oui... mais je ne croyais pas qu'on le retrouverait.

— Comme quoi, vous voyez, les policiers font bien leur travail. Londres est une très grande ville, normal qu'il y ait des vols. Mais vous savez, ça arrive ici aussi. La province n'est plus ce qu'elle était. Vous étiez en vacances ?

— Oui, j'ai adoré, mais... avant...

— Ma femme voudrait qu'on y aille, mais les hôtels sont hors de prix.

— Oui.

Je le regarde, cherchant un signe de duplicité. Cherche-t-il à endormir ma méfiance ? Mais il paraît tellement... normal.

— Heu... moi je n'ai pas ce problème... j'ai un camping-car. Je peux aller où je veux.

— Même à Monaco ! s'exclame-t-il.

Il est vraiment sympa et je ne sais pas comment lui

demander dans quel quartier on a retrouvé mon sac. C'est lui qui me fournit obligeamment le renseignement.

— Ce sont des collègues du district H2 en patrouille dans le quartier de Tottenham qui l'ont récupéré dans une poubelle. Ils ont été gentils, ajoute-t-il en le regardant, ils l'ont même nettoyé.

— Ils... ils savent qui a fait ça ?

— Vous voulez rire ! déjà bien beau qu'ils aient votre sac, ça vous évitera de dépenser de l'argent et du temps pour refaire vos papiers. Mais un conseil, changez vos serrures, parce que même si c'est loin ils peuvent vouloir vous rendre visite.

— J'ai mes clés.

— Ils ont pu prendre une empreinte. Vous seriez surprise de voir comme ces voyous sont tordus !

— Bonne idée, merci. Dites-moi, j'aurais... voulu remercier les policiers qui ont retrouvé mon sac, comment je peux faire ?

— Mais ils n'ont fait que leur boulot.

— Quand même...

— Ben, ce sont les collègues du district H2. Regardez sur Internet l'adresse du poste.

— Ils sont dans le quartier de Tottenham ?

— Pas nécessairement, faut voir. Vous téléphonez et vous demandez le chef de patrouille et vous lui dites que vous êtes contente. C'est pas tous les jours que les gens remercient leur police.

— Eh bien je le ferai, merci, monsieur, merci beaucoup.

— À votre service.

Je ressors en serrant mon sac sous le bras. Ils ne m'ont pas arrêtée. Ce n'était pas un piège. District H2, quartier de Tottenham.

Je sais où retrouver mes bourreaux.

# L

ARSEN REGARDA arriver son patron et esquissa un sourire. Milland le salua et s'assit en face de lui.

Larsen remarqua immédiatement le changement. Ce matin, Milland portait un costume en toile noire, style bâche, sur un T-shirt de même couleur, en lieu et place de ses costumes en gros velours noir sur des pulls à col roulé noirs, qu'il avait endossés tout l'hiver. On était le 1<sup>er</sup> avril, et les bourgeons pointaient leur nez.

— Ça va, Larsen ?

— Pas mal, monsieur, j'ai du nouveau.

— Sur ?

— Sur l'assassinat de Stilbourough.

Milland releva vivement la tête.

— Comment ça ?

Son adjoint lui tendit une feuille de papier.

— C'est arrivé la semaine dernière.

Milland se plongea dans la lecture d'un rapport de la police municipale d'un patelin appelé Hereford, dans le comté de l'Herefordshire à la limite du pays de Galles, concernant le

cadavre d'un homme trouvé sur une rive de la rivière Wye qui traverse la ville. Le rapport indiquait qu'il s'agissait d'un Blanc âgé d'une trentaine d'années, mort probablement d'une overdose. Milland fronça les yeux.

— Et alors ?

Larsen lui passa une seconde feuille où était indiquée l'identité du mort retrouvée grâce à ses empreintes génétiques, les empreintes palmaires étant illisibles en raison du temps passé dans l'eau.

L'homme, d'après le légiste, avait séjourné plusieurs jours dans la rivière avant d'être trouvé par des pêcheurs. Il s'agissait de Stanley Milford, connu pour être un junkie, dealer à l'occasion, fils d'un important industriel laitier de la région.

Le rapport mentionnait les éléments matériels trouvés en sa possession : deux couteaux, un pique-feu, le tout enveloppé dans un torchon. Plus une pipe à crack, des photos décolorées, une blague à tabac et quelques pennies dans une poche intérieure.

Était également mentionnée et soulignée l'exigence du père auprès des services de police pour que ceux-ci procèdent à une enquête malgré la cause évidente de la mort, contestant que son fils soit un drogué, bien que ni sa femme ni lui n'aient eu de ses nouvelles depuis des mois.

Milland secoua la tête, ne comprenant pas en quoi ce cadavre les concernait. Le mec n'avait pas été tué : il s'était tué. Et encore une fois en dehors de leur circonscription.

— Expliquez, je ne comprends pas, dit-il à Larsen.

— J'ai reçu ce rapport et...

— ... Et alors, je ne pige toujours pas. En quoi ça nous concerne ?

— Il y a peut-être un lien avec notre affaire.

— Ah ? Et pourquoi on ne m'a rien dit avant ? J'étais en vacances ?

— Vous couriez après le gang de Gabor, l'Albanais. Ceux qui piquaient les voitures de luxe. Et moi j'attendais d'en savoir plus pour vous en parler.

— OK. Mais je ne pige toujours pas le lien entre la mort d'un dealer, le meurtre du maire, et...

— D'accord. Au début j'ai eu le même réflexe. Là-dessus, je rencontre par hasard un ancien condisciple de l'école de police, Martin Shawn, qui travaille au labo scientifique de Gloucester. On prend un verre, on cause boutique, et il m'apprend que le père du jeune homme, proche du Chef de la police de Hereford, refuse la thèse de l'accident et ne comprend pas que son fils qui détestait les armes blanches ait été trouvé en possession de cet arsenal.

» Pour avoir la paix, les flics envoient les objets au service scientifique de Gloucester, pas très performant, mais suffisamment pour relever de minuscules taches de sang sur la lame et sur le manche du poignard, un « commando Cobra », une arme offensive de fantaisie, ainsi que sur le couteau de cuisine et le pique-feu.

» Comme le labo de Gloucester ne possède pas le matériel nécessaire pour analyser l'ADN, ils expédient le tout au service scientifique de Manchester, équipé, lui, high tech, et les techniciens avec leurs méthodes magiques découvrent en analysant et en comparant les ADN sur le couteau et le

pique-feu qu'ils sont différents mais ne renvoient à aucun meurtre ou disparition signalés. En revanche, sur le Cobra, l'ADN était celui de Stilbourough.

— Nom de Dieu ! On a l'arme du crime ! Bravo le jeune !

Larsen, gêné, piqua un fard et fixa son chef, les yeux brillants, en se dandinant.

— Quand j'ai reçu les différents rapports, vous couriez après vos voitures de luxe.

— Mes voitures de luxe ? hey gamin, tu sais combien ils étaient prêts à en expédier derrière le Rideau de fer ?

— Il n'existe plus de Rideau de fer.

— Non, ils l'ont remplacé par une passoire ! Cinq Mercedes, deux Range Rover, quatre BMW, et tu sais ce que ça fait en pognon ?

— Non.

— Laisse tomber, t'es trop jeune. Bon alors ?

— Heu... j'étais plutôt disponible. Je me suis demandé pourquoi ce garçon possédait un poignard offensif, un couteau de cuisine et un pique-feu. Il n'y avait pas de lien. Quand j'étais gosse je voulais un poignard militaire du même genre que le Cobra, que mes parents ont toujours refusé, bien que moi c'était pour décorer ma chambre.

» Par curiosité, autant que par désœuvrement, je le concède, (Milland leva les yeux au ciel) je lance un avis de recherche sur les armuriers du coin. Un fabricant m'apprend que ce poignard est la reproduction d'une arme commando dont se servaient certaines unités anglaises en Irak. Je pousse mes recherches...

— Incroyable, mais qu'est-ce qui t'a pris ? siffla Milland,

ébahi.

— ... L'intuition, patron, vous vous rappelez ? Bref, il s'avère que ce couteau avait un défaut aux yeux des amateurs, trop large et pas assez long.

— Quoi, le manche ?

— Non, la lame. Je poursuis, et j'appelle les quelques armuriers dont le fabricant m'a donné les noms. J'en dégote un dans un patelin appelé Wolverhampton, à moins de sept miles d'Oakham. Je téléphone, et il me dit en avoir vendu un à une femme le soir où le maire d'Oakham s'est fait tuer, qui lui avait dit l'acheter pour son neveu qui partait en Irak. Il s'en souvenait parce que la cliente ne savait pas si son neveu y partait ou en arrivait. Bon, comme il voulait vendre, il n'a pas insisté.

— Une femme ?

— Une femme.

— Merde !

— Ce n'est qu'une hypothèse, l'apaisa Larsen, qui craignait que son chef prenne ombrage de ses initiatives.

Milland haussa les sourcils de stupeur. Incroyable le même. Qui aurait pensé à faire le rapprochement entre un poignard, un couteau de cuisine et une pique de cheminée, trouvés en possession d'un junkie noyé dans un patelin, dont personnellement il ignorait jusqu'à l'existence ? complètement improbable !

Debout, le regard fixé sur Larsen, il réfléchissait à ce que ça ouvrait comme possibilités. Le truc c'était qu'une femme revenait sans cesse. Une tueuse ? mais pourquoi Stilbourough ? Une brute, d'après ce qu'il avait compris. Mais

de là à ce qu'une femme l'égorge... Et les autres armes ? Elle s'en était aussi servie ?

Milland sentit ses intestins se nouer.

— On va voir Rowland ! décida-t-il soudain.

— Attendez, ce n'est pas tout. (Milland se figea.) Je rappelle mon ami du labo de Gloucester qui me parle d'un nouveau procédé de recherche d'empreintes papillaires par amplification électrostatique.

— De quoi ?

— Pour faire court, il s'agit d'une méthode mise au point par la police scientifique du Northamptonshire consistant à envoyer une charge électrostatique de deux mille cinq cents volts à travers une surface en laiton, permettant de relever les empreintes papillaires sur les douilles éjectées des pistolets. Ce qui était jusque-là impossible, à cause des corps gras de la peau brûlés dans le millième de seconde que dure l'explosion dans la chambre du pistolet. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse, parce que nous, on n'a ni pistolet ni douille. Mais sur le poignard et sur le couteau de cuisine, entre le manche et la lame, il y a un anneau de laiton. Et comme j'ai une cousine qui travaille dans ce labo, Martin Shaw, à ma demande, lui envoie les ustensiles et la prie de procéder.

Milland retint son souffle. En ce qui le concernait il n'avait rien compris aux explications de Larsen que son sourire de premier de la classe n'avait pas quitté.

— T'as trouvé la quadrature du cercle ? souffla Milland qui se demanda où s'était caché jusque-là ce petit génie.

— Bien que cette méthode ne soit pas encore homologuée, elle se dit que ce serait l'occasion de vérifier sa fiabilité et,

avec l'accord du responsable...

— C'est quoi les empreintes papillaires ?

— Les empreintes papillaires proviennent du dépôt de sueur qui se forme entre les crêtes de notre peau, et dans cette sueur, il y a du chlorure de sodium, c'est-à-dire du sel, qui a la particularité, lorsqu'il est traversé par cette énergie de deux mille cinq cents volts, de laisser apparaître sur les supports en laiton des empreintes aussi fiables que les empreintes digitales... Et bingo, après le bombardement électrostatique ces fameuses empreintes apparaissent sur l'anneau de laiton du Cobra et du couteau de cuisine.

— Putain ! siffla Milland, en fixant Larsen comme s'il était Robin des Bois. Rowland va être fou quand on va lui raconter ça. Et ces empreintes, on sait à qui elles appartiennent ?

— Non. Mais ce sont les mêmes sur le couteau et le poignard commando.

Les deux hommes se regardèrent. Larsen, l'air triomphant, Milland, l'air ahuri.

— Bordel, on va tout de suite raconter ça à Rowland !

— On pourrait peut-être attendre de vérifier..., hasarda Larsen qui se voyait projeté sur le devant de la scène. C'est peut-être prématuré, on ne sait pas à qui appartiennent ces empreintes.

— Vous rigolez ! On y va ! Ramenez-vous !

Les flics les regardèrent débouler dans le bureau de Rowland qu'ils trouvèrent la tête enfouie dans ses papiers. Milland frappa.

— Ouais ?

— Larsen a quelque chose à vous dire, annonça Milland en

s'asseyant sans y être invité.

Rowland releva la tête, interrogateur.

— Y se décide à devenir flic ?

— Il l'est devenu. Racontez, Larsen.

Qui resta muet devant le double faisceau des petits yeux noirs et méchants de Rowland braqués sur lui. Milland intervint.

— Ce petit mec a peut-être dégotté le premier millimètre de piste qui va nous mener à l'assassin de Stilbourough. Et peut-être à d'autres meurtres.

Rowland détourna son regard vers Milland et le reporta sur Larsen.

— Putain, dites ce que vous avez trouvé ! tonna Milland, devant le mutisme du même.

Qui ainsi sollicité déballa toute l'histoire.

Rowland se tourna vers Milland.

— Ça peut ? Une gonzesse ?

— C'est le point faible, reconnut Milland. Mais pourquoi pas ? On n'a rien d'autre.

— Vérifiez l'histoire avec le labo. Bon Dieu, elle en a zigouillé combien ! Et pourquoi le camé avait ça sur lui ? Filez jusqu'à ce trou au nom imprononçable, interrogez le vendeur de coupe-coupe, et ne revenez qu'avec le nom de son acheteuse !

## Q

QUAND MILLAN entra chez l'armurier, celui-ci crut qu'il allait se faire braquer par cet individu à l'allure inquiétante.

— Bonjour, sourit Milland en brandissant sa carte, inspecteur principal de la police criminelle de Chester.

Mais quand Larsen poussa la porte à son tour en exhibant lui aussi sa carte, il fut rassuré par sa jeunesse et l'imper classique qu'il portait, le même que celui de Columbo, en plus soigné.

— ... Et sergent détective Larsen, poursuivit Milland.

— Bonjour, dit l'armurier. Vous venez pour le maire d'Oackham ?

— Tout juste, acquiesça Milland. C'est le sergent Larsen qui vous a téléphoné au sujet du poignard que vous auriez vendu le soir du meurtre.

L'armurier ne put s'empêcher de sursauter à la tournure de la phrase.

— Que j'ai vendu ! souligna-t-il.

— C'est ce que j'ai dit.

Il y eut un moment de flottement, le temps que l'armurier reprenne ses esprits. Il savait que les flics ont l'art et la

manière de vous embrouiller, et que vous pouvez vous retrouver avec les menottes aux poignets sans les avoir vues venir.

— Vous avez indiqué, continua Milland, feignant de ne pas remarquer l'agitation du bonhomme, qu'une femme vous avait acheté un poignard commando en disant le destiner à un parent partant pour l'Irak.

— Son neveu, précisa l'armurier. En réalité, et ce qui m'a étonné, c'est qu'elle ne savait pas s'il y allait ou en revenait. Mais moi, hein...

— Bien sûr. Milland lui sourit, mais comme ses sourires remontaient rarement jusqu'aux yeux, ils n'incitaient pas à la franche camaraderie. Pourriez-vous me la décrire ?

L'armurier grimaça et haussa ses sourcils.

— C'est que ça fait un bout de temps !

— Vous ne devez pas avoir tellement de femmes qui vous achètent un poignard de combat. D'autant, d'après ce que vous avez dit, que ce modèle n'est pas courant.

— Eh ben... comment je dirais... une femme dans la quarantaine, taille moyenne, plutôt au-dessus, mince... Voyez ?

Milland agrandit son sourire et regarda Larsen qui se tenait raide devant le comptoir.

— C'est pas suffisant, hein, sergent ?

— Pas vraiment.

— Vous devez pouvoir faire mieux, dit aimablement Milland. Par exemple, la couleur de ses cheveux, la façon dont elle était habillée, était-elle maquillée, ses yeux... si on vous emmenait à nos bureaux de Chester on vous ferait faire

un portrait-robot, mais si ça se trouve, comme le sergent Larsen est un excellent dessinateur, on pourrait autant le faire ici sans vous déranger.

La porte s'ouvrit à cet instant. Milland se retourna, examina brièvement l'homme qui venait d'entrer.

— On va vous demander de repasser, monsieur, notre ami est occupé pour un certain temps.

L'homme regarda Milland, Larsen, l'armurier, d'un air inquiet.

— Tout va bien, John, le rassura ce dernier, ces messieurs sont des représentants, j'en ai encore pour une demi-heure. Repasse tout à l'heure.

Sans mot dire, l'homme referma la porte derrière lui et Milland alla tirer le verrou.

— Bravo, dit-il au commerçant, on n'en a pas pour longtemps, vous allez voir. Sergent, vous avez ce qu'il faut ?

— Oui, monsieur, répondit l'adjoint en sortant un carnet à dessins et des fusains de sa serviette.

— Alors allons-y. Vous avez peut-être un endroit où nous serions tranquilles ? demanda-t-il à l'homme.

— Derrière, dit-il, mon bureau.

Ils s'y installèrent. Du moins Larsen et l'armurier qui se trouvait se nommer Sholter, tandis que Milland restait debout, bras croisés, dans l'embrasure de la porte.

— Voyons, commença Larsen en ouvrant son cahier. D'abord la forme de son visage : rond, étroit, anguleux, allongé...

— Allongé.

— Allongé, répéta Larsen en dessinant la structure. À présent, les yeux.

Sholter resta coi.

— Les yeux, la couleur, la forme..., insista le jeune homme.

— Je crois... foncés. Marron. Heu... en amande.

— En amande et foncés. Bon le nez ?

— Le nez, j'en sais rien, protesta Sholter. Si vous croyez que j'examine tous ceux qui passent...

— Une femme... une femme qui ignore si son neveu revient ou part à la guerre et qui achète un poignard commando... Monsieur Sholter, c'est pas seulement quelqu'un qui passe..., intervint Milland avec un sourire qui n'en était pas un.

Mais Sholter était à présent de mauvaise humeur. Milland connaissait la réaction. Les témoins sont en général partagés entre vouloir satisfaire la police pour ne pas avoir d'ennuis, et ne pas subir les représailles de ceux qu'ils balancent.

— Bon, laissons tomber le nez, on y reviendra. Les cheveux, reprit Milland, la couleur, longs, courts, frisés... raides... ?

— Heu... courts... sombres... ondulés...

— Parfait, voilà, monsieur Sholter, ça ressemble un peu à ça son portrait ?

— Ouais... les yeux plus écartés, le nez... droit... les cheveux ça va. Ouais... elle pourrait ressembler à ça. Mais attention, j'dis pas que c'est elle qui a fait le coup ! des couteaux j'en vends pas mal !

Milland s'approcha, sortit de sa poche le Cobra dans sa

pochette plastique et le plaça sur la table.

— Des comme celui-ci ?

Sholter regarda en clignant les yeux.

— C'est un comme ça, reconnut-il. Vous l'avez eu où ?

— On n'a pas trop parlé de la silhouette, coupa Larsen. Vous avez dit assez grande, mince... elle était habillée comment ?

— Ben comme toutes les femmes maintenant... Un jean et une veste. Un bonnet aussi.

— Un bonnet en laine ? demanda Larsen en dessinant une silhouette.

— Alors, ça, j'en sais rien, un bonnet en quoi !

— Parfait, monsieur Sholter, s'interposa Milland qui savait qu'ils n'obtiendraient rien de plus. Nous vous remercions, vous nous avez beaucoup aidés.

— Oh, ben moi, vous savez..., protesta Sholter, j'veus ai dit c'que je me rappelle. Vous me dites que cette femme a acheté ce couteau, après vous me le mettez devant le nez... Ça pourrait être celui-là ou le même qu'elle aurait acheté ailleurs !

— Évidemment, reconnut Milland, aussi nous allons continuer notre enquête. Mais si tous les citoyens avaient aussi bonne mémoire...

— Oh, ben c'est pas dur, c'est pas le genre d'articles que je vends tous les jours !

— Parfait, sourit Milland en tendant sa carte. Monsieur Sholter, si d'autres détails vous revenaient vous voulez bien me rappeler à ce numéro ? Voilà, on vous laisse tranquille,

merci encore, dit Milland en lui serrant la main. Venez, sergent. Oh, encore une chose, dit-il au moment d'ouvrir la porte, avez-vous remarqué quel genre de voiture elle avait, si elle en avait une...

Sholter ouvrit grand ses yeux.

— Sa voiture... ? oh, ben, j'ai pas fait attention ! Moi, vous savez, les marques...

— Vous ne l'avez pas vue monter dans un camping-car, vous savez ces camions dans lesquels on peut habiter.

— J'sais bien c'qu'est un camping-car ! mais non, j'ai pas fait attention. Si ça se trouve elle était même pas garée d'avant !

— Probablement pas, merci, monsieur Sholter. Ah, autre chose, vous souvenez-vous comment elle a payé ? Une carte, un chèque, du liquide ?

Sholter tordit la bouche pour réfléchir.

— De la fraîche. Enfin, je veux dire du liquide. Ça devient rare, d'ailleurs, les gens qui paient en liquide.

— Il valait combien ce poignard ?

— Une trentaine de livres, je crois.

— C'est vrai qu'elle pouvait payer en liquide, c'est pas une grosse somme.

— Vous plaisantez ? Pour vingt pennies les gens vous font un chèque, maintenant !

— Au revoir monsieur, et merci, dit Milland en lui serrant à nouveau la main.

Larsen remballa son carnet et serra à son tour la main de l'armurier.

— Au revoir, marmonna Sholter qui se demandait encore s'il avait bien fait de collaborer avec les flics. Si cette bonne femme avait coupé le cou du maire, elle avait peut-être ses raisons. C'était un drôle de lascar ce type.

Ils se retrouvèrent sur le trottoir et firent un tour en ville, plongés dans leurs pensées. Wolverhampton était bien plus animée qu'Oakham. Des commerces nombreux, de la circulation dans les rues, un marché, des cafés, des restaurants, des hôtels et même une salle de cinéma.

Milland s'arrêta devant un hôtel.

— Vous croyez qu'elle a pris une chambre ?

Larsen hocha la tête.

— Ça vaut quand même le coup de se renseigner, dit Milland en poussant la porte de celui devant lequel ils se trouvaient.

Mais le patron était absent et l'employée qui regarda sur son livre répondit par la négative. Ils en firent un second sans plus de résultat.

— On continue ? demanda Larsen qui pensait que suivant son raisonnement ils perdaient leur temps.

— Je ne suis pas sûr qu'il y en ait un autre. Une chambre d'hôte ? non, trop repérable. Probablement qu'elle a dormi dans son camping-car. Bon, on a avancé, jeune homme ! on a un très bon portrait-robot !

— Qui ressemble à des millions de femmes, objecta Larsen qui voulait se la jouer modeste.

— Peut-être, mais dans ces millions de femmes il y a la nôtre, renvoya Milland. Et si on allait revoir M<sup>me</sup> Gardiner à

Oakham qui a vu la voiture du maire manquer faucher un piéton ? Elle est peut-être moins fatiguée aujourd'hui.

Le mari les reçut encore plus fraîchement et déclara de nouveau que sa femme se reposait et qu'il ne voulait pas qu'on la dérange.

— Monsieur Gardiner, murmura Milland en se collant sous son nez, nous enquêtons sur une affaire de meurtre, et votre attitude ressemble fort à une entrave à la justice, passible de quelques mois de prison.

Gardiner battit des paupières, respira, retint son souffle, et dit :

— Puisque nous sommes dans une dictature, je n'ai plus rien à dire !

— Merci, monsieur Gardiner, voulez-vous appeler votre femme ?

Qui se trouva être dans la pièce mitoyenne et arriva aussitôt. Milland se fendit d'un grand sourire, celui qu'il réservait à ses conquêtes.

— Madame Gardiner, merci de votre concours. Nous enquêtons toujours sur le meurtre de votre pauvre M. Stilbourough, et je dois reconnaître que faute d'indices nous n'avançons pas beaucoup. Ce serait terrible que l'assassin de votre maire s'en tire, n'est-ce pas ?

— Terrible, acquiesça la vieille dame en secouant énergiquement sa tête violette et permanentée. On ne sait plus dans quel monde on vit. Ce n'était pas comme ça avant, n'est-ce pas, monsieur le policier ?

— Non, madame. Le monde était moins violent et les citoyens nous aidaient. C'est très important quand les

citoyens participent à la justice.

M<sup>me</sup> Gardiner arbora un grand sourire qu'elle destina à son époux, renfrogné dans son coin.

— À ce propos, poursuivit Milland, vous nous avez dit que le soir où il y avait eu du grabuge au pub vous avez cru voir la voiture de M. Stilbourough manquer renverser un piéton sur la route, ledit piéton n'ayant dû son salut qu'en plongeant dans le fossé.

— Oui... je crois..., avança M<sup>me</sup> Gardiner en lançant un coup d'œil timide à son mari.

— Ce piéton, était-ce un homme ou une femme ?

— Elle pouvait pas voir dans le noir, intervint son mari qui visiblement n'y tenait plus.

Milland lui lança un regard qui le recroquevilla.

— Bien sûr, il faisait noir, renchérit sa femme.

— Mais une femme ou un homme ce n'est pas pareil, insista Milland.

— Oh, vous savez, maintenant les femmes s'habillent comme des hommes, répliqua M<sup>me</sup> Gardiner, soucieuse de la paix conjugale.

— Certes, reconnut Milland qui jeta un coup d'œil à son adjoint, toujours muet à ses côtés, dont il savait que les bonnes ondes étaient bénéfiques. Mais, la démarche, la corpulence, ne sont pas tout à fait les mêmes.

M<sup>me</sup> Gardiner pinça les lèvres, faisant mine de réfléchir.

— Si je devais dire quelque chose, je dirais que c'était une femme... Je l'ai entendue rouspéter quand elle est ressortie du fossé. Elle était toute crottée la malheureuse. Elle avait un

costume clair et je me suis dit qu'il faudrait un sacré nettoyage pour le rattraper.

— Ah, oui, qu'est-ce qu'elle disait ?

— Oh, ben, elle a crié de vilains mots !

— Au maire ?

— Oui. Il l'a pas fait exprès le malheureux... on peut être distrait parfois.

Milland alla vers la fenêtre et écarta le rideau.

— Ça s'est passé là, sous le réverbère ?

M<sup>me</sup> Gardiner le rejoignit.

— Oui, à peu près. Elle marchait sur le bord de la route, tranquillement, et la voiture est arrivée, et au lieu de ralentir j'ai eu comme l'impression qu'elle accélérât.

— Curieux, non ? fit Milland, tout sourire. La nuit était très sombre ?

— Pas plus que ça. Moi vous savez j'ai jamais conduit, mais j'ai déjà entendu des chauffeurs dire qu'au lieu de freiner ils avaient accéléré. D'après ce que je sais les pédales sont très proches. Enfin c'est comme ça dans la voiture de monsieur Gardiner.

Milland se tourna vers le mari.

— Ça vous est déjà arrivé de confondre les pédales ?

Gardiner secoua la tête en serrant les mâchoires.

— C'est rare, approuva Milland. Ça voudrait dire que le maire a intentionnellement foncé sur cette femme ?

Gardiner avança, l'air furieux, en haussant les épaules.

— Mais pourquoi il aurait fait ça ? il la connaissait même pas cette bonne femme !

— Parce qu'elle l'aurait interpellé au pub et que c'était un sacré couillon de macho qui n'aimait pas qu'une femme le remette à sa place, suggéra Milland. Ou alors parce qu'elle s'était garée avec son camping-car sur une place du village et qu'il n'aimait pas ça. Ou parce qu'il était en pétard contre sa femme et que ce soir-là il les détestait toutes, ou parce qu'il avait bu un coup de trop, ou parce que je ne sais pas moi, mais il n'était pas réputé avoir un caractère facile, votre maire.

Gardiner se contenta de hausser les épaules.

— Bon, on ne va pas vous embêter plus longtemps. Madame Gardiner, je vous remercie de votre aide. Si tous agissaient comme vous je peux vous assurer que les méchants seraient plus souvent punis.

Ils sortirent sans être raccompagnés. Milland se tourna vers Larsen qui avait du mal à garder son sérieux.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Sauf votre respect, monsieur, vous avez loupé votre vocation d'assistante sociale, pouffa-t-il.

— Je ne l'ai pas loupée ! Vous avez vu comment ça a marché ? On a le mobile et on a l'arme du crime grâce à vous. Bon Dieu, on fait une sacrée paire tous les deux ! On rentre lancer un avis de recherche dans tous les comtés voisins, accompagné du portrait-robot. Et vous savez quoi ? je serais pas étonné que Warwisch me téléphone en disant que ça pourrait être aussi sa cliente !

— Pourquoi pas la rendre aussi responsable de l'attentat contre lord Mountbatten ? se moqua Larsen que rendait hardi sa récente promotion dans l'esprit de son chef.

— Parce qu'ils ont eu les coupables.

## R

USSEL MILLAND examinait le portrait-robot de la suspecte, reconnaissant que Larsen avait raison : il ressemblait à celui de millions de femmes, et la recherche lancée n'avait rien donné.

Les journaux avaient un peu lâché l'affaire ; l'assassinat d'un maire de province ne tenait pas les foules en haleine, et bien que les langues se soient déliées sur la vraie personnalité de la victime, trop de scandales mettaient en cause des politiques pour que l'on s'y attarde.

Ce qui avait davantage retenu la curiosité de certains, c'était le meurtre presque concomitant du routard et de son chien. La gauche de la gauche avait fait remarquer que la police s'y était bien moins intéressée qu'à celui d'un notable à la réputation sulfureuse.

On ignorait son identité et d'où il venait, personne n'ayant signalé de disparition. Certains tabloïds avaient rappelé qu'on avait retrouvé chez le maire la laisse et le collier du chien, mais que personne ne s'était demandé où et comment il les avait eus.

Milland soupira, reposa le portrait et décrocha son téléphone.

— Allô, passez-moi le commissariat de Ruthin, commissaire Warwisch.

— Salut Milland, beau boulot ! s'exclama le commissaire quand il vint au bout du fil.

— Merci. Mais on est bloqués.

— Je me doute, va falloir se la retrouver cette cliente !

— Vous n'avez pas de nouveaux indices de votre côté ?

— Nan.

— Quand j'ai travaillé au Yard, reprit Milland, j'ai suivi pendant plus d'un an des cours de profilage avec un spécialiste américain.

— Et ça vous a aidé ? questionna Warwisch, narquois.

— Pour celle qui nous intéresse je verrais assez bien une célibataire, ou une divorcée, enfin une femme libre de son temps... aisée, qui s'ennuie.

— Hum...

— Vous n'auriez pas ça dans votre coin par hasard ?

— Ça doit bien se trouver ! mais elle doit aussi aimer le camping et détester les hommes.

— Oui. J'ai envie de faire un tour dans votre région, j'aimerais savoir ce qu'ont pensé d'elle les gens qui l'ont croisée.

— Vous pensez toujours que nous avons « la même » ?

— Une touriste qui se balade seule hors saison dans un mobil-home, ce n'est pas courant.

— Vous voulez que je m'en occupe ? nous, on est toujours au point mort avec notre affaire.

— Non, laissez tomber, je vous tiens au courant.

— On aurait besoin d'une commission rogatoire, annonça Milland au commissaire Rowland.

— Pour ?

— Interroger les gens de Ruthin où est apparue pour la première fois la campeuse solitaire.

— La campeuse solitaire ? Ça va plaire aux journaux. Pourquoi pas... l'égorgeuse des campings ?

— Parce qu'elle ne sévit pas dans les campings, grimaça Milland.

— Vous prenez Larsen, ou d'autres ?

— Larsen. C'est par lui que tout a commencé.

— Ne la jouez pas seul, il y a d'autres flics sur le coup.

— OK.

Ils démarrèrent à neuf heures, la commission en poche et après avoir prévenu Warwisch.

Rowland, même s'il le cachait, était aussi excité qu'eux. Avoir le portrait-robot du suspect et l'arme du crime, que manquait-il ? Mettre la main sur la bonne femme ! Trop simple !

Enfin pas si simple de la retrouver. Les empreintes relevées ne figuraient dans aucune base de données, et vu la banalité du portrait on pourrait attendre le prochain jubilé de la reine pour se la choper.

Si c'était bien elle. Mais c'était quoi, son mobile ?

Égorger un mec parce qu'il s'engueulait avec sa femme et avait voulu faire peur à une féministe excitée qui s'était interposée, si on avait que ça à proposer à un jury ça

rigolerait dans les chaumières. Le coup du poignard retrouvé sur le cadavre d'un camé était une preuve pourrie que n'importe quel avocat capable d'articuler deux phrases démolirait.

Rowland se renversa sur sa chaise et mit ses mains derrière la nuque, en regardant d'un œil vague le commissariat dont il avait la charge et qui se trouvait en queue de liste des chouchous du Chef de la police du comté, autant que du préfet qui lui emboîtait le pas, ainsi que des autres huiles qui se prélassaient dans leur bureau mais n'en exigeaient pas moins de leurs subordonnés qu'il se cassent le cul, fassent des heures supplémentaires gratuites et abandonnent l'idée de finir leur vie entourés de leurs petits-enfants.

Il leur fallait des résultats pour grimper dans la hiérarchie. Le Yard en point de mire pour tous.

Cette pensée le ramena à Russel Milland. Un superflic de Londres rétrogradé avec tous ses avantages dans la plus stricte intimité. Qu'avait bien pu faire ce type, moyennement sympathique, moyennement motivé, pour se retrouver là ?

Des bruits avaient couru qu'il aurait commis une énorme bavure lors de l'arrestation d'un terroriste, et que son partenaire en serait mort. On disait aussi que suite à cette affaire sa bonne femme l'avait plaqué... pour une autre femme. Et quelle femme ! la chef de la police scientifique de toute la région de Londres. Le mec, ratatiné à ce qu'on disait. Super amoureux de sa gonzesse et qui se faisait larguer pour une nana ! De quoi se ramasser une dépression.

Ce qu'il n'avait pas manqué de faire, d'après ce qui se disait.

Rowland soupira, se releva et regarda dans la cour. Temps

gris, vent de force 5 ou 6 ou 20, il en avait rien à foutre ! Encore douze ans à tirer avant la quille. Et parti comme ça l'était, si ses fins limiers ne mettaient pas la main sur l'égorgeuse il pouvait oublier les primes de fin de carrière et les avantages inhérents. Parce que tout ce que pouvait espérer un commissaire dans son genre pour améliorer son score était de balancer une bombe au napalm sur ces enfoirés des nouveaux gangs venus de l'Est qui faisaient la guerre à ceux venus de l'Ouest pour se partager la dope, le racket, les filles.

Son téléphone sonna, l'arrachant à ses cauchemars. Ce fut pour en trouver d'autres.

— Une émeute en centre-ville, commissaire, entre des Pakis et des Somaliens. Ils ont foutu le feu à une école.

— Qui ?

— Ça on sait pas. Mais faudrait envoyer du monde. On est deux sur le coup et on va être débordés !

— Oh, nooon...

Il regarda d'un œil las sa petite troupe qui faisait semblant de s'agiter dans le commissariat. Pas des commandos ! des bedonnants plus habitués à remplir des PV qu'à se servir d'un A4.

— Pourquoi vous demandez pas aux groupes d'intervention en zone urbaine d'y aller ?

— Parce qu'ils ont été appelés en appui pour le match de foot qui va se dérouler à 13 heures à Manchester entre les Red Devils et l'équipe de Cardiff. On prévoit du grabuge.

Rowland considéra sa maigre troupe qui téléphonait, s'interpellait, bouffait des saloperies, parlait la bouche pleine. Et juste le plus pro, fallait le reconnaître, était parti sur les

traces d'une campeuse fantôme. Putain, mais qu'est-ce qu'il en avait marre !

— V

VOUS LUI AVEZ PARLÉ ? demanda aimablement Milland à la serveuse trop ronde, aux joues trop roses, de l'auberge de Ruthin.

— Ben... c'est-à-dire, répondit-elle en examinant le portrait-robot que lui avait tendu Milland, si c'est elle ! Parce que vous savez, ça n'a l'air de rien, mais on a du monde, ici, hein ?

Elle se tourna pour recueillir l'approbation de sa patronne plantée l'air revêche derrière le comptoir, et qui pensait visiblement que ces deux guignols à la recherche d'une bonne femme leur faisaient perdre du temps.

— J'imagine, acquiesça Russel, mais cette femme voyageait seule en camping-car, ce qui se remarque, et vous lui auriez conseillé d'aller jusqu'à l'île de Bardsey parce que vous jugiez que ça valait le détour... Bon, est-ce qu'elle ressemblait à ce portrait ?

La serveuse le reprit pour l'examiner à nouveau. Elle se retourna une nouvelle fois vers sa patronne en lui montrant le portrait.

— Vous diriez que c'est elle ?

— Moi, j'en sais rien, je m'en suis pas occupée, c'est vous qui l'avez servie. Bon, on ne va pas passer la journée là-dessus, décidez-vous ma petite !

Milland lança un regard noir à la femme qui avait la forme d'un obus, hanches larges et épaules étroites, cheveux frisottés et rouge à lèvres sanglant, et qui ne s'en formalisa pas.

— Si j'me souviens, décida la serveuse, elle est venue deux fois et à chaque fois elle a pris de la poule bouillie aux légumes parce qu'elle en mangeait jamais chez elle, elle m'a dit. Maintenant, vous dire sûr que c'est elle... ça c'est autre chose ! Pas du grand art, votre portrait, ricana-t-elle.

— Quand vous l'avez encouragée à se rendre à Bardsey, a-t-elle dit qu'elle irait ?

La serveuse roula ses lèvres en une moue dubitative.

— Ouais... elle est repassée devant le restaurant après le service et elle semblait aller par là. Mais vous savez... moi...

— Parfait, dit Milland en esquissant son faux sourire et en rengainant le portrait.

— Vous a-t-elle dit d'où elle venait ?

Tous se retournèrent vers le sergent Larsen, qui, comme à son habitude, était resté en retrait.

La serveuse eut une grimace, exprimant qu'elle n'en savait rien.

— Pas de très loin, d'après ce que j'ai compris.

— Vous n'avez pas discuté de ça avec elle ? redemanda Larsen avec son sourire juvénile qui parut faire de l'effet à la donzelle.

Elle rajusta son corsage, redressa une mèche et regarda le

jeune homme avec sympathie.

— Elle m'a dit qu'elle avait acheté un camping-car pour pouvoir se promener à sa guise.

— Et elle commençait son voyage par chez vous ? insista gentiment Larsen.

— Ben, quand elle s'est garée pas loin et qu'elle l'a repris en partant j'ai bien vu qu'il était neuf.

— Par hasard, vous n'avez pas remarqué le numéro d'immatriculation, si c'était du coin ou d'ailleurs ? intervint Milland en mettant autant d'arrondi que possible dans sa question.

La serveuse ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Ah, ben, si vous croyez que j'fais gaffe à ça ! pouffa-t-elle.

— Oui, bien sûr. Bon, merci mademoiselle, merci madame, dit-il à la patronne, excusez-nous de vous avoir dérangées.

Aucune d'elles ne répondit. La serveuse jeta juste un coup d'œil à Larsen, signifiant qu'elle ne pensait pas avoir perdu son temps.

Ruthin, en ce début d'après-midi, était à peu près aussi animé que le désert de Gobi. Ils avaient déjeuné au restaurant et avaient été pratiquement les seuls clients à part un trio d'ouvriers.

Milland s'arrêta pour allumer une cigarette.

— Vous fumez ? s'étonna Larsen.

— Seulement quand je suis content, répondit son chef en tirant une profonde bouffée.

— Je vous ai pas vu souvent le faire.

— Déduisez vous-même.

— On tient une piste, là, hein, dit Larsen.

— Bravo votre question. Bon Dieu, je devrais faire attention, l'an prochain c'est vous qui serez devant !

Larsen se transforma en coquelicot.

— Oh, vous y pensiez aussi...

— Ouais, mais c'est vous qui l'avez dit. Vous savez quoi ? On lance une recherche sur les vendeurs de camping-cars du coin. Il ne doit pas y en avoir tant que ça.

— Évidemment. On rentre ?

— Attendez. Vous savez ce que j'aimerais ? Aller à Bardsey, à la ferme du gars. Personne vous attend ce soir, mon petit Larsen ?

— Non, répondit le jeune homme en rougissant derechef.

— Alors, go. D'après la carte que j'ai regardée c'est pas loin et ça a l'air super chouette. Allez en voiture !

Quand ils franchirent les monts Cambriens, Milland et Larsen ressentirent la sensation de traverser un monde oublié depuis des siècles. Au fur et à mesure qu'ils roulaient et s'approchaient de la pointe de Bardsey, les landes rabetées par le vent ressemblaient de plus en plus à des tapis dont on aurait arraché la laine. Des bancs de brume les survolaient comme des fantômes légers. De profonds fossés encadraient la route à une voie qui serpentait au pied des monticules herbeux. De loin en loin, ils apercevaient un corps de ferme, puissants bâtiments construits pour résister aux intempéries et le plus souvent nichés dans des creux.

— On n'a pas vu un arbre depuis des miles, constata Milland.

— Avec ce vent, ils ne tiendraient pas.

— Super comme coin, dommage qu'il n'y ait pas un club de vacances, railla Milland qui détestait autant les vacances que les clubs. Tiens, attention, je crois que c'est la prochaine route sur la droite d'après la carte.

— OK.

Ils s'engagèrent dans un chemin pierreux, creusé d'ornières, et arrivèrent devant la ferme de Culloughs. Le ruban jaune tendu par la police devant l'entrée avait depuis longtemps été arraché, et ils entrèrent dans la cour.

— Belle baraque, constata Milland en examinant les bâtiments en L.

Une impression de tristesse effrayante se dégagait de l'endroit, due sans doute autant à la sévérité des façades en lourdes pierres, percées d'étroites fenêtres, qu'à la tragédie qui s'était déroulée sur ce bout de terre. Le ciel gris qui coiffait le tout n'arrangeait rien.

— On va entrer ? s'inquiéta Larsen.

— On n'est pas là pour autre chose.

— Vous avez les clés ?

Milland se permit un petit sourire.

— Mais oui, dit-il en sortant de sa poche un trousseau de rossignols.

— Vous allez forcer la porte ? s'effara le jeunot.

— Sûrement pas, protesta Milland en introduisant son crochet dans la serrure.

Ils poussèrent la porte et restèrent sur le seuil, à examiner l'intérieur.

La pièce était moyennement rangée. On sentait qu'une horde d'hommes à la recherche d'indices y était passée. Des tiroirs étaient restés ouverts, des portes de buffet béaient.

Des papiers et des cahiers jonchaient la longue table en bois foncé qui occupait le milieu de la pièce. Une cuisinière moderne à côté d'un énorme réfrigérateur et des machines à laver occupaient un pan de mur sous une petite fenêtre. Des casseroles et des ustensiles de cuisine brillaient dans l'ombre.

Un froid glacial figeait les choses, et les deux hommes, qui se déplaçaient en silence, furetant à la recherche d'ils ne savaient quoi, s'imprégnant de l'atmosphère confinée où subsistaient des odeurs de fruits et de sucre, de soupe chaude et de bière aigre, se faisaient l'effet d'acteurs dans un film à suspense.

— On va au premier, décida Milland.

Il regarda Larsen qui ne pipait mot, et lui trouva mauvaise mine.

— Les fantômes n'existent pas, Larsen.

— Non, mais la présence d'un enfant, si. Regardez cette poupée sur le banc.

— Ouais. Celui ou celle qui l'a tuée... enfin, j'espère qu'on le retrouvera.

Ils parcoururent le premier étage où sur un couloir sombre s'ouvraient plusieurs portes. Ils trouvèrent un bureau, des chambres, deux salles de bains, un dressing où étaient alignés des vêtements d'homme, des chaussures, boueuses pour la plupart.

La chambre de Mary-Ann était coquettement décorée à la façon moderne des chambres d'enfant, avec une courtepointe et des rideaux de couleur vive, des posters de chanteurs sur les murs.

Un ordinateur trônait sur un joli bureau en bois peint d'un bleu pastel.

— Il s'en occupait bien, dit Larsen.

— Qui ?

— Son père.

Milland ne répondit pas.

L'inceste n'était pas une preuve de désamour. Mais d'amour pervers. Et plus il avançait dans cette histoire, plus il croyait comme Warwisch à cette hypothèse.

Si une femme s'était arrêtée là par hasard et était entrée dans la grange au moment où le père violait sa fille, qu'aurait été sa réaction ? aurait-elle été suffisamment horrifiée pour s'emparer d'une fourche et la planter dans le ventre du fermier ? Mais pourquoi tuer la fillette ? C'était là que le bât blessait et foutait sa théorie par terre.

— On ne trouvera rien de plus, décida Milland, on va rentrer.

— Ça vous a aidé ? demanda Larsen.

— Allons dans la grange, répondit Milland.

Larsen dut s'arc-bouter pour ouvrir les lourdes portes qui s'écartèrent en grinçant.

Une bonne odeur de paille frappa leurs narines, bien plus agréable que celle glaciale de la maison. Les outils étaient bien rangés, la paille étalée. De lourds sacs de toile étaient suspendus aux poutres comme des corps gonflés. Les bras

d'une antique charrette ornée de fausses fleurs se dressaient vers le plafond. Sur une mezzanine que l'on atteignait avec une échelle, des montagnes de paille invitaient à s'y rouler. Personne n'aurait pu croire qu'un tel drame s'était produit ici. Les lieux ne gardent pas toujours les mauvaises ondes qui les ont traversés, pensa Milland.

Il s'avança, examinant les stalles, les outils.

— Ça s'est passé là, dit-il en tapant du talon dans la paille. On voit encore les traces de sang. Le ou la meurtrière se tenait près de la porte. Pour une raison ou une autre elle s'empare de la fourche... Pourquoi l'a-t-elle planté dans le ventre du gars ? Parce qu'il l'a attaquée ? Et où était la petite ? Ils se sont disputés ? Elle s'est défendue ?

— Lequel des deux a tué l'enfant ? dit soudain Larsen.

Milland le regarda fixement.

— La gamine a vu l'assassinat et a menacé celui qui l'a commis, réfléchit Larsen à voix haute. C'est ce qu'a laissé entendre le commissaire en évoquant les réactions parfois bizarres des victimes vis-à-vis de leurs bourreaux.

— Ouais. Le meurtrier s'en serait alors débarrassé... en l'emmenant avec lui et en la fichant à l'eau.

— Une femme pourrait faire ça ?

— Bon, allons-y, décida Milland, il nous reste une bonne route et je n'ai pas envie de tomber en carafe dans ce coin si gracieux. J'aurais même la trouille d'aller demander à l'un de ces fermiers de nous dépanner.

— Faut pas exagérer, protesta Larsen. Vous êtes en Angleterre, pas au Mozambique !

— Je sais ce que je dis, allez, moteur !

**L**

ARSEN LE DÉPOSA devant chez lui et Milland regarda la façade de son immeuble d'un œil maussade, consulta sa montre et décida d'aller boire un verre.

Son moral était remonté. Les enquêteurs avaient passé leur journée à répertorier les vendeurs de camping-cars. Trente, dans le comté et ceux avoisinants. Pas la mer à boire, à part qu'en cette saison la plupart n'ouvraient que deux trois jours par semaine. Milland était sûr qu'ils dégotteraient celui où la suspecte avait acheté le sien.

Elle habitait dans la région, ça lui avait été plus ou moins confirmé par la serveuse du restaurant de Ruthin. Ce n'était plus qu'une question de jours pour la retrouver.

Plus loin dans la rue, il y avait un pub où il n'avait jamais mis les pieds mais qui lui avait paru attirant. Irlandais, comme il se doit, avec les prochains matches de rugby affichés à la porte sur une grande ardoise, des pompes à bière et du bois partout à l'intérieur.

Il entra et fut saisi par l'atmosphère enfumée. On ne fumait plus à l'intérieur en Angleterre, sauf apparemment chez les Irlandais.

Du monde, des hommes principalement, qui se baladaient du comptoir à leur table avec d'énormes chopes de bière. Des rires tonitruants et beaucoup de bruit. Deux femmes étaient assises au comptoir.

Il s'installa sur un tabouret pas trop loin de l'une d'elles, une brune rieuse en grande discussion avec deux gars bâtis comme des bûcherons.

Il commanda une Guinness et la regarda en se demandant ce qu'elle faisait là. Difficile dans cet univers de testostérone de se faire une idée. Les deux gars la quittèrent et leurs regards se croisèrent.

— Bonsoir, dit Milland, je peux vous offrir un verre ?

Elle l'examina avant de répondre.

— Je ne vous ai jamais vu ici, dit-elle, et il trouva sa voix très sexy.

— Parce que je n'y suis jamais venu.

— Vous n'êtes pas du quartier ?

— Si, mais je finis tard et en général, crevé. Je peux m'approcher ?

Elle haussa les épaules, l'air d'accepter.

— Vous buvez quoi ?

— J'ai commencé au chardonnay.

— Alors, on continue. Une autre bière pour moi et un verre de chardonnay pour madame, commanda-t-il.

Vue de près elle pouvait avoir la quarantaine entamée. Il aimait les femmes de cet âge, les jeunes l'ennuyaient.

— Et vous, vous venez souvent ?

— Quand j'ai envie de rencontrer du monde.

Ils se regardèrent.

— Vous êtes anglais ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Oui, pourquoi ?

— Vous avez plutôt l'air d'un Latin.

Il rit.

— Je suis né à Cambridge de deux parents tout ce qu'il y a de british, mais allez savoir à quoi ressemblait le garçon de bain quand mes parents allaient à Bristol.

Elle sourit sans répondre. Il se trouvait gauche et sans esprit, manque d'habitude, sans doute. Depuis le départ de Lise il ne s'était pas donné beaucoup de mal pour rencontrer une femme, mais soudain, en la regardant, il sentit un irrépressible désir le saisir.

— Si on allait boire un verre ailleurs, il y a beaucoup de bruit, ici, non ?

Elle lui lança un regard de côté. Elle avait des yeux très fendus, presque asiatiques, sombres comme ses cheveux, une bouche assez grande sur des dents très blanches. Il tomba amoureux.

— Avez-vous dîné ?

Elle soupira et vida son verre à moitié.

— Vous allez vite en besogne, dit-elle.

— Non, j'ai simplement faim, et comme ça ne m'est pas arrivé depuis longtemps, je veux en profiter.

Elle eut un sourire ironique et regarda sa main gauche.

— Je ne suis pas marié, dit-il, mais ça ne m'empêche pas d'avoir envie de dîner. Vous connaissez quelque chose dans

le coin ?

— Indonésien ?

— Pourquoi pas ?

Elle sembla hésiter, le regarda fixement, comme pour se faire une idée de l'homme qu'il était. Elle appela le garçon.

— Pete, vous direz à Monfreid que je suis allée dîner, je le verrai demain.

— D'accord, Gin.

— Vous vous appelez Gin ?

— Génia, mais on m'appelle Gin. Et vous ?

— Russel. Russel Milland.

— OK, Russel Milland, moi aussi j'ai faim.

Le restaurant était agréable, mais le contact entre eux ne fut pas facile. Milland savait que dans ce genre de rencontre les hommes ne font que parler d'eux, et resta muet les trois quarts du temps.

Elle n'était pas très loquace non plus, et il s'aperçut qu'elle évitait de parler d'elle et n'abordait que des sujets généraux. Il se sentait maladroit comme un puceau, et but beaucoup pour compenser.

Il lui demanda ce qu'elle faisait.

— Je suis directrice d'une société commerciale, et vous ?

Déclarer que l'on est flic est impossible. Plus facile de dire que l'on est dans les affaires. Ce qu'il fit, estimant qu'il mentait à moitié puisqu'il réglait des affaires criminelles.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Non, un peu moins d'un an, avant j'étais à Manchester, et encore avant à Londres.

— Vous êtes voyageur de commerce ?

Il rit.

— Non, mutations.

Par chance, le restaurant était plein et il pouvait l'observer à l'aise quand elle parlait. Il aimait déjà sa façon de manger, de se tenir. Il lui trouvait de la classe. Elle était un peu distante, juste comme il aimait. Il aurait voulu la faire rire, mais ce qu'il disait la faisait juste sourire. Il la sentait sur ses gardes et il pensa qu'elle n'avait peut-être pas une vie facile.

— Excusez-moi, si ce n'est pas indiscret, vous êtes mariée ?

Elle hésita.

— Séparée.

Comme il lui avait déjà dit qu'il ne l'était pas, il ne trouva pas de quoi rebondir. Il craignait qu'elle s'ennuie et se lança dans une discussion politique qui sembla la barber davantage.

Quand la conversation languissait il se resserrait à boire et à la fin du repas il se sentait la tête très légère. Il se rendit compte qu'elle s'en était aperçue, et ne sachant quoi faire il demanda l'addition.

Il la raccompagna dans sa voiture et monta avec elle les quelques marches de son perron. Elle habitait un bel immeuble en pierre de taille dans le centre, et il fut content pour elle.

— J'ai été ravi, dit-il.

— Très bonne soirée, répondit-elle.

— On pourrait recommencer ?

Elle hésita.

— Je finis tard en général, ce soir je devais voir un ami qui était en retard.

— Tant pis pour lui. Moi aussi je finis tard, mais on peut dîner comme les Espagnols, à dix heures. Enfin, si ça vous dit. Je ne connais personne ici, je suis très content de vous avoir rencontrée.

Elle fouilla dans son sac et prit un carnet.

— Donnez-moi votre numéro de téléphone, votre nom, je m'en souviens.

— Russel Milland, répondit-il en souriant, et en lui prenant le carnet des mains pour noter son numéro de portable. Vaut mieux deux fois qu'une. J'espère que vous allez m'appeler.

— Pourquoi pas ? Alors bonsoir.

— Heu... bonsoir. Je n'ai pas l'habitude de boire autant, sourit-il, gêné, ça va me faire du bien de marcher... Vous... vous êtes très jolie, Gin.

— Merci. À une autre fois, Russel.

— Je peux y compter ?

— Oui.

Il resta jusqu'à ce qu'elle prenne l'ascenseur, et repartit à regret, se demandant comment elle le trouvait.

S'il lui avait plu, lui aurait-elle demandé de monter prendre le fameux dernier verre ? Ou n'était-ce pas son genre ?

À sa place, aurait-il invité un quasi-inconnu à l'accompagner ? Les femmes étaient plus prudentes que ça. Les hommes disaient ne rien comprendre aux femmes, et les femmes se méfiaient des hommes.

Avec Lise, ça s'était tout de suite bien passé. Il avait

accompagné un prévenu au Tribunal correctionnel et c'était elle qui présidait. Elle avait la réputation d'être sévère et il s'en était réjoui parce que son client était un vrai tordu. Un gitan qui avait ouvert le ventre d'un de ses compatriotes pour une histoire de caravane mal placée. Son avocat avait axé sa défense sur son jeune âge qui lui ôtait, d'après lui, le sens de la responsabilité et du bien et du mal par la même occasion. Mais malgré son talent et le manque de préparation du dossier par le procureur, elle l'avait condamné à quinze ans de prison.

Surpris et content, il l'avait attendue à la sortie du Tribunal, ce qui ne se faisait pas. Mais elle avait accepté de lui parler et même de le revoir. Le week-end d'après ils partaient pour Rome. Les quatre jours qu'ils y passèrent furent les meilleurs qu'il ait jamais vécus.

Comme un bonheur ne vient jamais seul, il fut nommé capitaine le même mois, et ils s'installèrent dans un appartement qu'elle décora entièrement. Ils y vécurent cinq ans.

Il devait arrêter de penser à elle. Elle était partie et ne reviendrait plus, c'était comme ça. Est-ce que ça devait l'empêcher de trouver une autre femme qu'il aimerait ?

Il respira un grand coup l'air frais de la nuit. Ces derniers jours semblaient vouloir être meilleurs. Il avait une piste pour ses « affaires » criminelles, et il venait de rencontrer une femme qui lui était apparue différente des autres. Est-ce que sa chance était en train de tourner ?

Quand il rentra, même son appartement lui parut moins sordide. Mais il se dit que s'il devait inviter Gin à venir chez lui, il avait intérêt à l'arranger. Il se coucha presque content.

Une nouveauté.

## C

'EST À WORCESTER, un gros bourg près de Birmingham, que les détectives Standford et William dénichèrent la société Niels qui avait vendu six mois plus tôt un camping-car de la marque Profilé Rodolfo, 912 AB, deux tons, à une cliente habitant à Hereford, dans le comté de l'Herefordshire, et qui pouvait ressembler, reconnut le vendeur avec une certaine réticence, au portrait-robot que lui présentèrent les deux policiers.

— On l'a ! s'exclama Milland quand ils lui rapportèrent l'information.

Il entra sans frapper chez Rowland qui le fusilla du regard.

— On l'a ! répéta-t-il, hilare, en s'appuyant sur son bureau.

— Qui ?

— La campeuse.

Rowland plissa les yeux.

— Racontez.

— Un vendeur de la société Niels à Worcester a reconnu sur le portrait-robot la femme qui leur a acheté un camping-car.

— Nom de Dieu ! s'exclama le commissaire. Elle habite où ? Comment elle s'appelle ?

— Meryl Close, 37, chemin de Great Grimsby à Hereford, dans l'Herefordshire.

— Ah, pas notre district. Il faut prévenir les flics du coin.

— Pour qu'ils récoltent les lauriers ? Non. On a commencé l'enquête c'est à nous de la finir.

— OK, vous prenez ça sous votre chapeau.

Milland sortit en trombe. Resté en tête à tête avec son téléphone, Rowland le fixa en réfléchissant. Il mourait d'envie d'appeler immédiatement le chef de la police du Cheshire, Fisher, pour claironner le succès de son équipe, donc, le sien. Et en même temps il se demandait si ce n'était pas prématuré puisque la suspecte n'était pas encore logée et que les preuves... Ça pouvait être tout bon ou très casse-gueule, ce coup de fil.

Les mains moites, il se décida à décrocher et demanda à parler au Superintendent Fisher qui le fit poireauter le temps nécessaire.

— Allô ? monsieur le Superintendent ? Bonjour monsieur. Ici le commissaire Rowland du commissariat principal de Chester. Nous avons retrouvé la trace de la suspecte qui a acheté le poignard dont elle se serait servie pour assassiner le maire d'Oakham et dont l'armurier avait dessiné le portrait-robot. Oui, monsieur... non, à Wolverhampton... une dizaine de miles. Elle vient d'être identifiée par le commerçant qui lui aurait vendu le fameux camping-car. Pardon ? Pourquoi fameux ? heu... parce que c'est grâce à lui que nous avons pu suivre le périple de cette... et, oui, récupérer son nom et

son adresse. Nous avons également pensé que le meurtre de la baie de Bardsey, qui n'a pas encore été élucidé, pourrait avoir été...

Il s'arrêta net. Qu'est-ce qu'il bafouillait ? Pourquoi s'ingéniait-il à ouvrir sous ses pieds la trappe qui pouvait l'engloutir ? S'il y avait une chose que les types comme Fisher détestaient par-dessus tout, c'était les flics qui se la donnaient. En revanche, ce qu'ils aimaient par-dessus tout, c'était de prouver à leurs propres supérieurs combien ils avaient fait preuve de flair dans les informations qu'on leur avait rapportées et qui leur avaient permis d'orienter l'enquête dans la bonne direction.

— Alors, entendit Rowland à l'autre bout du fil, on a été coupés ou quoi ?

Rowland se secoua, et reprit la ligne.

— Non, monsieur, excusez-moi, j'essayais de vous expliquer clairement...

— Eh bien c'est loupé, je ne comprends rien à votre histoire ! Venez-en au fait, je suis accablé de travail et vous mélangez tout ! grogna Fisher, incapable de saisir comment ce flic qui, pendant toute sa carrière, avait établi le plus faible taux de réussite de la police des trois comtés s'était retrouvé à la tête du commissariat principal de Chester.

— Excusez-moi, monsieur, voilà de quoi il s'agit :

Il parla sans être interrompu mais sans être sûr que le Superintendant n'ait pas raccroché, posé l'appareil sur son bureau ou suivi l'histoire emberlificotée qu'il lui servait.

— À mon avis, commissaire, même un avocat muet et illettré obtiendrait sur cette affaire un non-lieu le temps de

rajuster sa perruque. Où sont les preuves ? pas de mobile, pas d'empreintes. Un portrait-robot d'une femme dressé près de deux mois après que le pseudo-témoin l'a vue. On sait ce que vaut ce genre de témoignage ! Les empreintes de la suspecte ont-elles été retrouvées sur les lieux ? Je crois me souvenir que non. Alors sur le poignard ?

— Heu... Sur l'anneau de laiton du poignard entre la lame et le manche on a retrouvé des empreintes papillaires.

Silence éloquent à l'autre bout du fil.

— Des empreintes papillaires... ? C'est quoi ?

Rowland recroquevilla ses orteils dans ses chaussures. Non, ce couillon n'allait pas lui demander ce qu'étaient ces foutues empreintes papillaires ! parce qu'il n'en savait foutrement rien. Encore une histoire de ce jobard de Milland !

— C'est un nouveau procédé d'identification, monsieur, se résolut-il à lâcher.

— Jamais entendu parler. Bon alors qui c'est cette suspecte ?

— Meryl Close, 37 chemin de Great Grimsby à Hereford, dans le comté de l'Herefordshire. Elle...

— C'est pas votre juridiction.

— Certes monsieur... Mais ce sont les inspecteurs de notre commissariat, l'inspecteur Milland, un ancien du Yard...

— Je sais qui c'est !

— Et son adjoint le sergent Constable Larsen qui selon mes directives ont été les premiers à remonter la piste, et je me disais...

— Que vous baiseriez allègrement et sans vergogne vos collègues de l'Herefordshire. C'est ça ?

— Pas du tout ! Pas du tout ! Mais mes hommes ont eu un sacré flair et ce serait dommage qu'ils soient dépossédés...

— On travaille tous pour la même boîte, vous ne vous en souvenez pas ? soupira Fisher que la seule voix de Rowland horripilait. Faudra les mettre dans le coup !

Il se donna néanmoins du temps pour réfléchir. Si ce tocard s'excitait autant il y avait peut-être matière à récolter. Il avait une femme qui ne cessait de lui casser les pieds pour habiter Londres où vivait leur fille. Si l'une des brigades qu'il avait sous ses ordres réussissait à mettre la main sur le meurtrier de Stilbourough, ça donnerait par ricochet un sacré coup de pouce à sa carrière. Il n'en fallait pas plus pour se retrouver chef adjoint de la police du Grand Londres. Et si ces types se plantaient, il pourrait toujours dire qu'il n'était pas au courant.

— Bon, mais je ne veux pas le savoir. Accrocher quelqu'un avec si peu d'éléments, si elle vous colle une plainte, je ne veux pas y être mêlé !

Rowland plissa les lèvres. Ce Fisher était encore en dessous de ce qu'il pensait de lui. Du coup, il se trouva conforté de ne pas en avoir fait plus durant ses vingt-cinq ans de carrière.

— Entendu, monsieur, merci.

Il raccrocha sèchement, et fila retrouver Milland qui à son bureau se préparait.

— C'est d'accord ! Prenez trois hommes. Larsen, Tomasi et Lindley, et foncez ! (Il consulta sa montre :) Combien de temps d'ici à Hereford ?

— Si ça roule, deux bonnes heures.

— Bon. Vous partirez demain à huit heures. Vous ne pouvez pas débarquer en pleine nuit. Attention. Vous la bouclez. Les autres seraient trop heureux de nous doubler ! Je fais établir une commission rogatoire par le juge. Allez-y doucement, nous ne sommes sûrs de rien.

Milland hocha la tête sans répondre. Il avait sûrement fait le double ou le triple d'arrestations que ce miteux de Rowland dont ce devait être la première grosse affaire.

— Allez trouver vos gars maintenant et expliquez-leur le topo. Mais attention, pas un mot, même chez eux ! Même à leur chien !

Milland descendit à la salle de débriefing où il savait trouver les trois hommes et leur expliqua l'affaire.

— Et si ce n'était pas elle ? intervint le sergent Lindley, diplômé de droit pénal et soucieux de légalité.

— Je ne vois pas comment ce serait possible, on a presque trop de preuves ! s'insurgea Milland.

— Des présomptions, corrigea Lindley. Pas des preuves directes.

Milland soupira. Parfois Lindley le gonflait. Si le droit le passionnait tant que ça, pourquoi n'avait-il pas fait avocat !

— OK, des présomptions. Ça ne nous empêche pas d'aller l'interroger.

— D'accord, mais si on ne trouve rien chez elle et en attendant de la confronter aux témoins, on l'embarque sous quel prétexte ?

— Comme témoin justement ! s'exclama Russel. On fouille. Tiens, on prend comme prétexte des camping-cars volés ! merde, faites preuve d'imagination ! Je sens que c'est

elle ! Vous en connaissez beaucoup des nanas qui achètent un poignard commando sur lequel on retrouve plus tard l'ADN d'un mort ?

— Et pour le mobile ? laissa tomber Lindley, accroché à la logique et qui tenait d'un parent irlandais une tête de bois.

— Pas grand-chose, d'accord. À part une altercation avec le type qui a tenté de l'écraser et l'a traitée de romanichelle.

— C'est une romanichelle ?

— Pas du tout. Meryl Close, Galloise de chez Galloise, vous voyez comme ça a dû lui faire plaisir !

— Au point d'égorger un homme ?

— J'en sais rien, Lindley. Pour l'instant on vérifie.

Milland savait que Lindley avait un peu raison. Certes, c'était un emmerdeur mais ses objections n'étaient pas infondées. S'il s'avérait qu'il s'était trompé de cible la femme pouvait porter plainte pour arrestation abusive. Et dans ce cas, bonjour les emmerdements. Les avocats qui détestaient les flics, qui le leur rendaient bien, donnaient le meilleur d'eux-mêmes quand ils en avaient un à se mettre sous la dent.

Cependant, c'était leur première et seule piste en six mois. Cette femme il fallait au moins l'interroger et prendre ses empreintes. Il regarda Lindley qui semblait nerveux comme un étalon qui renifle une jument, et réalisa que ce serait sa première grosse affaire. Dans ces cas-là l'appréhension venait autant de ne pas être à la hauteur que de recevoir un mauvais coup.

— Détendez-vous Lindley, on ne traversera pas hors des clous. Si c'est elle, je n'ai pas envie qu'on se retrouve au tribunal avec un avocat qui fera capoter l'affaire pour vice de

forme. On fera tout dans les règles. Et puis vous êtes là pour nous surveiller.

Lindley ne répondit pas, se contentant de soulever un sourcil aristocratique. Il était parfois un peu prétentieux, peut-être à cause de son diplôme. Mais c'était pas un mauvais flic.

— À demain, les gars, dit Milland. À huit heures ici. On prendra une seule voiture. Si on a besoin d'un fourgon on demandera aux collègues d'Hereford.

**T**

OTTENHAM, SECTEUR H2. Ça sonne comme un code de guerre. D'ailleurs c'en est une.

Comment aurais-je pu me souvenir de ce quartier bien qu'il ait eu, si l'on peut dire, son heure de gloire l'été 2012 lors d'émeutes d'une violence inouïe. Un trafiquant de drogue d'origine antillaise appartenant au Star Gang s'est fait abattre par la police au cours d'une fusillade.

Nous avons regardé les infos, maman et moi, pétrifiées d'horreur. La guerre entre les forces de l'ordre et les voyous avait atteint cet été des sommets. On se serait crus en Irak. Londres a eu autant de mal à s'en remettre que des attentats terroristes du métro.

C'est aussi ce que j'ai ressenti quand je m'y suis perdue.

Et c'est dans ce quartier oublié de la civilisation que j'ai rencontré mes assassins. Car je suis morte. Je le sais. Je le sens. Comme toutes les femmes qui ont subi l'abomination du viol. J'ai lu depuis des récits de victimes, et même s'ils sont différents, ces femmes depuis disent toutes vivre avec la même sensation : celle d'avoir été irrémédiablement salies, outragées. Mais ce qui est effrayant, et ce que je ne ressens pas, c'est que beaucoup se pensent coupables.

Pendant la guerre de Yougoslavie, dans les années 1992-1995, des centaines de milliers de femmes ont été violées. Dans les guerres les femmes vaincues font partie du butin du guerrier. Et le pire, c'est qu'elles étaient rejetées par leur famille, leur époux.

Jugées coupables.

Les psys en ont fait leurs choux gras. Mais que savent-ils, eux, du viol ? L'impression de n'être plus rien. Ces coups, ces insultes qui vous avilissent, et par-dessus tout la honte de votre impuissance.

Avant-hier, désireuse de me débarrasser des vêtements des Jennings, je suis tombée sur une boîte en fer cachée dans le faux-plat de la penderie dans la chambre de ma mère où elle gardait également ses bijoux, et j'y ai trouvé un relevé de compte à son nom, ouvert dans une autre banque que la nôtre et qui présente un solde créditeur de 320 000 livres. J'en ai eu un hoquet.

Du coup, je me suis mise à fouiller dans les papiers pour m'apercevoir, stupéfaite, que ma mère touchait la pension de réversion de mon père depuis trente ans, année de sa mort. Mort que j'ignorais.

Je suis restée un moment sous le choc. D'apprendre que mon père était mort depuis si longtemps et m'en avait jamais parlé, et qu'elle m'avait caché ce compte et ses 320 000 livres !

Ma mère. Ma mère qui s'épanchait en réflexions satisfaites sur son honnêteté à toute épreuve, si contraire à la malhonnêteté des autres. Qui se complaisait à distiller les leçons de morale, s'estimant gardienne des dernières valeurs chrétiennes.

Je me suis assise par terre, abasourdie. Et puis j'ai appelé la banque en leur signalant son décès.

— Envoyez-nous un certificat de décès et nous mettrons le compte à votre nom, m'a répondu le directeur. C'est curieux, nous n'avons rien reçu de votre notaire.

Ma mère. Comment une mère peut-elle cacher à sa fille la mort de son père ? Comme elle m'a caché qu'il était parti avec une autre. Inventant une sombre histoire d'amnésie qui l'aurait soudain frappé et à laquelle, devenue adulte, je n'avais pas ajouté foi.

Il serait parti un matin travailler comme à l'accoutumé et ne serait jamais revenu, m'avait-elle raconté lorsque j'avais été en âge de poser des questions. Il avait déjà eu des troubles de la mémoire, des absences. Les médecins avaient parlé d'une tumeur cérébrale mal placée qui pouvait en appuyant sur une zone lui faire perdre subitement la mémoire. Pourquoi ne l'aurais-je pas crue ?

Et cet argent, que voulait-elle en faire ? Quand je pense qu'elle nous privait sur tout ! J'entends encore son refus indigné quand l'hiver dernier j'ai voulu m'acheter un manteau chaud et plus à la mode que le mien que je traînais depuis dix ans.

— Mais je gagne ma vie ! m'étais-je écriée, je le payerai avec mon argent, je ne te demande rien !

Elle était restée stupéfaite de ma réaction. C'est vrai que ce n'était pas courant, le plus souvent je me taisais.

— Ton argent ? Et avec quoi tu crois que je paye tes frais de bouche, de maison, et de tout ce qui fait que tu n'as jamais manqué de rien ? Ton dentiste, tu l'as payé avec quoi, le mois

dernier ?

— Mais... mais enfin maman, j'ai un salaire...

— Et tu crois ma pauvre fille que c'est avec ce que tu gagnes que tu peux t'offrir un manteau de 200 livres alors que tu en as un qui est très bien !

Bref, je n'ai pas eu mon manteau, et quand j'ai découvert à sa mort ce que nous avions sur notre compte commun dont je ne m'étais jamais souciée, j'en ai été époustouflée. Mais moins qu'aujourd'hui avec ce compte inconnu.

Pourquoi, pourquoi ma mère ne m'a-t-elle jamais gâtée comme elle l'aurait pu ? J'étais sa seule famille. Et pourquoi m'a-t-elle fait croire que nous étions pauvres, que nous appartenions à cette classe sociale qui ne pouvait que désirer et n'obtenir que le nécessaire ? Que me faisait-elle payer ? Que nous faisait-elle payer ? L'abandon de mon père, la mort de son fils, la médiocrité de sa vie d'employée sans avenir ? La sécheresse de son cœur et de son sexe ?

Je n'ai pas dormi la nuit dernière, retournant dans ma tête ce que je venais d'apprendre. Le monde est effrayant. Et l'espèce humaine une abominable racaille.

C'est dur de ne pas être aimée. De se dire que personne sur terre ne s'intéresse à vous. Que votre mort ne causera aucun chagrin, n'évoquera aucun souvenir, aucune émotion. Est-ce pour cette raison que j'ai tué ? Est-ce pour ça que je ne regrette pas ce que j'ai fait ?

Si ne pas être aimé, c'est être libre, tuer, c'est aussi être libre.

Je n'ai aucun remords, sauf peut-être pour M<sup>me</sup> Jennings.

J'aurais pu faire autrement. Attendre qu'elle dorme et partir très vite en voiture. J'aurais roulé jusqu'à la mer et me serais embarquée sur un ferry. Mais je ne l'ai pas fait. Même pas imaginé. Est-ce un symptôme ?

Chacun porte en lui la possibilité de tuer. Pourquoi le nier ? Cette fois ce sera pour moi. Je vais retrouver mes agresseurs.

Tottenham Court Road. J'ai acheté une carte du Grand Londres, et puisque je ne dors pas, je me lève, vais la chercher et l'étale sur la table. Mon Dieu que c'est grand. Comment dénicher là-dedans ces hommes dont j'ignore tout ? Je ne me vois pas interroger les policiers, les passants. Je ne vais rien demander à personne. Je vais tenter de reconnaître l'endroit. Avec un peu de chance et de ténacité je retrouverai ces monstres qui m'ont fait tant de mal et qui vivent tranquilles, certains de leur impunité. Ne dit-on pas que les coupables retournent toujours sur les lieux de leurs crimes ?

Apaisée, je me recouche et me rendors.

C'est le soleil, au travers des persiennes, qui me réveille. Je me sens merveilleusement reposée. Je m'étire, regarde l'heure. Huit heures.

Je mets moins de deux heures à me préparer et à remplir un sac de quelques affaires. Je ne sais pas combien de temps va me prendre mon expédition. Ensuite, j'irai me faire oublier ailleurs et profiter de ma fortune. J'ai un passeport neuf, beaucoup d'argent et la vie devant moi.

Avant de prendre ma voiture, je fais le tour de la maison pour m'assurer que tout est en ordre, puis je m'embarque, avec la sensation de commencer une nouvelle vie.

Il fait un temps radieux, je sors du passage et prends la direction de Londres. Arrêtée au feu, je regarde distraitemment

les voitures qui me croisent.

Sans raison, je suis des yeux l'une d'elles qui vient de passer avec quatre hommes à son bord. Je la regarde dans mon rétroviseur central, la vois s'arrêter au début de mon passage, un homme en descendre et s'y engager, la main à la ceinture.

Il pue le flic à plein nez. Ils m'ont retrouvée.

# L

ES QUATRE POLICIERS ont débarqué à l'heure.

Milland et Tomasi, en plus de leur arme de poing, ont deux fusils à canon scié qu'ils ont rangés dans le coffre.

Le temps était gris comme tous les matins à cette heure-là. À croire que de ce côté du monde, le soleil avait du mal à se lever.

Milland s'est assis à côté de Larsen qui conduisait. Tomasi et Lindley étaient derrière. L'atmosphère était aussi tendue qu'avant un examen que l'on n'est pas sûr de réussir.

Tomasi, d'origine italienne, était le plus décontracté, bien davantage que son voisin Lindley qui arborait un visage fermé.

Les parents de Toni Tomasi étaient arrivés en Angleterre au tout début des années cinquante, et le père, maçon de son état, avait participé à la reconstruction de Coventry.

Ensuite, la famille avait suivi les chantiers, et parce que Toni en avait assez de déménager sans arrêt et de devoir retrouver de nouveaux potes, dès qu'il était entré dans la police de Chester il s'était marié et avait fondé une famille. Ça faisait dix ans, et parfois il se demandait s'il avait eu

raison.

Mais n'est-ce pas la question que chacun se pose un jour ou l'autre ?

Lindley était d'une famille bourgeoise. Père notaire et mère directrice d'école. Le berceau de la famille était la Cornouailles, avec un grand-père né à Londonderry où il s'était distingué dans l'IRA. Au mitan de sa vie, son père avait repris une charge à Chester. Et la mère s'était fait muter. Célibataire, il vivait chez ses parents comme Larsen, mais dans une maison beaucoup plus jolie.

Il portait des vestes de tweed sur des chemises en oxford, des pantalons de flanelle, et des mocassins souples à pompons.

Milland fixait la route devant lui en pensant à Gin. Elle l'avait invité à manger un couscous, coupant court à ses protestations de vouloir payer en affirmant que la liberté des femmes c'était aussi de pouvoir inviter un homme.

Ils avaient osé être un peu plus intimes, parlant davantage d'eux, visiblement satisfaits d'être ensemble. Milland lui avait confié qu'il ne resterait pas très longtemps à Chester, sauf si quelque chose ou quelqu'un le retenait.

Elle avait répondu que l'on ne devait pas orienter sa vie par rapport à quelqu'un, qu'une vie était un bien personnel dont on devait disposer comme on l'entendait.

— Alors, si vous tombiez amoureuse et que votre amoureux doive changer de région, ou même de pays pour raisons professionnelles, une promotion, un poste plus intéressant, vous ne le suivriez pas ?

— Pourquoi toujours penser que ce serait le partenaire

masculin qui aurait une promotion, un poste plus intéressant, et que la partenaire devrait suivre ? avait-elle rétorqué en découpant un morceau de méchoui.

— Vous appelez « partenaires », deux personnes qui s'aiment et ont une liaison ? avait-il souri.

— Cela me semble une bonne formulation. Des partenaires sont des gens qui partagent un bout de chemin un moment, mais il peut être long.

— Dans « partenaire », il y aussi le sens d'adversaire, comme au tennis...

— Ça vous fait peur ?

— D'être l'adversaire d'une femme que j'aimerais ?

— L'amour est le champ de bataille le mieux partagé. Le challenge, pour que le jeu soit un plaisir, est de trouver un partenaire à sa mesure.

Il avait laissé tomber le sujet ; le mot partenaire était encore trop douloureux. Il n'avait plus jamais voulu former un binôme après Jimmy. Comme il n'avait jamais voulu recréer un couple après Lise.

Il s'était demandé s'il était un homme tellement exclusif qu'il ne pouvait aimer qu'une fois. Avant Lise, il avait eu des aventures, après elle, quelques-unes aussi. Mais il n'avait vraiment aimé qu'elle. Des amis ? peu, il n'était pas d'un naturel liant, et comme l'avait dit Victor Hugo : la moitié d'un ami c'est la moitié d'un traître. Seul Jimmy avait correspondu à ce qu'il attendait d'un ami. La confiance, la loyauté, et l'absence de jugement.

Quand il avait raccompagné Gin, sans non plus monter chez elle, il s'était dit qu'à ce rythme il prendrait quelques

kilos avant d'aller plus loin.

— Qu'est-ce que vous en pensez, chef ?

Milland sursauta devant la question de Larsen.

— Heu... de quoi ?

— Lindley s'étonnait qu'une criminelle qui s'ingénie à ne laisser derrière elle aucune empreinte, en ait fait des tonnes chez l'armurier et se fasse remarquer en se baladant avec un camping-car flambant neuf là où se produisent des crimes inexplicables.

— Et qu'est-ce que je peux vous dire ? grogna Milland. Si les criminels étaient brillants, ça se saurait.

— Sans être brillant, intervint Lindley, vous admettez qu'elle n'a rien fait pour se cacher. Elle s'en prend violemment à un type qu'on retrouve peu après égorgé. Elle se fait indiquer ce coin perdu de Bardsey où se font massacrer un fermier et sa fille... et elle disparaît.

Milland se retourna à moitié vers lui.

— La mariée vous semble trop belle, Lindley ?

— Non, j'espère seulement que c'est vraiment la mariée.

Ils arrivèrent peu après dix heures à l'adresse de la suspecte. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du passage, observant la maison de deux étages au soubassement en briques rouges.

— Pas l'air d'y avoir grand monde, observa Tomasi.

— Elle a peut-être été faire des courses, suggéra Larsen.

— Ou occire un ou deux petits vieux qui traînaient, ricana Tomasi.

— J'y vais, décida Milland en descendant de la voiture.

— Soyez prudent, chef, lança Larsen.

Milland s'engagea dans l'allée, la main sur la crosse de son H&K, plus par précaution que par crainte. Il s'approcha de la grille, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et vit ses hommes le rejoindre. Il leur fit signe de la main de stopper. Une solide serrure bloquait la grille. Il sonna, resonna, et appela Tomasi.

— C'est un truc pour vous.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda Lindley en lui posant la main sur le bras.

— Entrer, répondit Milland. C'est pour ça qu'on est là, non ?

— Si vous voulez le faire de cette façon il vous faut un serrurier, répondit vertement le lieutenant. On n'a entendu personne nous appeler à l'aide.

Tomasi poussa un gros soupir.

— Dis donc, le fils d'huissier, si tu nous lâchais, tu crois pas que t'en rajoutes ? on vient de se taper plus de deux heures de route et tu veux qu'on reparte la queue entre les jambes parce que la porte est fermée ?

Lindley se rembrunit et s'adressa à Milland :

— Nous sommes peut-être sur le point d'arrêter une meurtrière en série et vous prendriez le risque d'être débouté au procès ?

Milland soupira.

— Bon, rangez votre outil et allez en ville chercher un serrurier. Je vous attends ici. Content, Lindley ?

— C'est comme ça qu'on doit faire.

Tomasi repartit avec Larsen et Lindley, Milland restant pour surveiller la maison. Il pensa interroger les voisins, mais

ne trouva personne, à part deux enfants d'une maison voisine qui refusèrent de lui ouvrir.

Ce qui le troublait, c'était qu'il ne parvenait pas à cerner le personnage. Il existait très peu de femmes serial killers, et aucune de son profil.

Elle semblait obéir à une impulsion. Les criminels en série masculins tuaient aussi au hasard, le plus souvent poussés par une pulsion sexuelle, une envie de s'approprier en détruisant. Ce n'était pas son cas. On n'avait relevé aucune trace de sévices sexuels sur les morts, si on excepte les possibilités de sodomie sur la petite fille qui ne pouvaient pas être de son fait.

Il ne se souvenait pas de meurtres sauvages exécutés à l'arme blanche par une femme. Ou alors pour se défendre ou protéger ses enfants. Était-elle schizophrène au point de ne pas savoir qu'elle tuait ? Les schizos pouvaient basculer tout à coup. Le sujet vivait normalement et ne présentait aucun symptôme alarmant, jusqu'à ce qu'une crise éclate, que la violence se fasse jour et soit retournée contre lui-même ou contre les autres.

Des témoins l'avaient reconnue à Ruthin et Oakham. Mais elle ne se cachait pas. Si ce n'avait été ce petit génie de Larsen et sa recherche d'armurier ils continueraient à boire la tasse au milieu de la Tamise. Mais peut-être était-ce à présent qu'ils allaient la boire.

S'ils ne trouvaient rien dans le fameux camping-car ou dans la maison, ils étaient de la revue. Et ce n'était pas seulement lui qui irait au tapis, mais ce pauvre Larsen.

Et si c'étaient des jumelles ? Il se prit la tête dans les mains en s'asseyant sur une borne. Ce n'était plus des divagations,

c'était du n'importe quoi. Mais Bon Dieu, elle l'avait quand même acheté ce poignard ! ou ce con d'armurier avait-il tout mélangé ? Et comment cette saloperie de poignard s'était-il retrouvé sur le cadavre d'un junkie que rien non plus ne liait apparemment à cette femme ?

Ses hommes mirent fin à ses angoisses en arrivant avec un serrurier dont ils avaient interrompu le déjeuner.

Le gars ouvrit rapidement la grille et s'apprêtait à repartir.

— Hé, on n'est pas là pour pique-niquer, ouvrez-nous le garage et la maison, ordonna Milland que la certitude de l'échec rendait de mauvaise humeur.

— J'enverrai la facture à qui ? grommela le type.

— Aux collègues d'Hereford, rétorqua Milland. Allez, on ne s'endort pas.

— Belle bête, dit Tomasi, une fois que le serrurier eut ouvert le garage, en examinant le camping-car. Sympa pour se balader.

— Bon, vous pouvez repartir, dit Milland au serrurier après qu'il eut ouvert avec quelques difficultés la serrure de la porte de la maison. Merci.

— Heureusement que j'ai pris ma camionnette, maugréa l'homme, sinon vous auriez été obligés de me raccompagner.

Les flics enfilèrent des gants et fouillèrent le camping-car, sans rien y trouver, à part des vêtements et des chaussures de marche qu'ils enveloppèrent dans une feuille de plastique pour les emporter.

— Merde, c'est plus blanc que blanc, ronchonna Tomasi.

— On va envoyer la scientifique, dit Milland. Faites gaffe où vous mettez les pieds. On va faire relever les empreintes.

La visite de la maison prit un peu plus de temps. Ils descendirent à la cave, inspectèrent les combles, ouvrirent les tiroirs et les armoires et firent là aussi chou blanc.

— Y'a des fringues d'homme dans une chambre, remarqua Tomasi. Pas très fun. Elle doit pas aimer les mecs branchés.

Milland, songeur, se laissa tomber sur un lit.

— Personne n'a jamais dit avoir vu un mec avec elle.

— Ils ne prenaient peut-être pas leurs vacances ensemble, objecta Larsen.

— Faudrait demander au facteur, ces gars-là, ils sont au courant de tout, dit Tomasi.

— On va plutôt aller voir les collègues d'Hereford, dit Milland. Allez, on dégage. Personne n'a rien trouvé ?

Ils secouèrent la tête et s'apprêtaient à ressortir quand le téléphone de Milland sonna.

— Rowland, s'annonça le commissaire. Vous êtes où ?

— On va quitter la maison de la suspecte. Il n'y a personne et on n'a rien trouvé. Il faut envoyer l'équipe scientifique.

— Vous avez ouvert comment ?

— Un serrurier, répondit Milland qui reconnut dans sa tête que Lindley avait eu raison.

— Bon, allez trouver les flics d'Hereford. Je leur ai passé un coup de fil pour les prévenir de votre venue, mais le collègue n'a pas apprécié qu'on le prévienne si tard. Bon, j'en ai rien à foutre. Il m'a quand même dit qu'ils ont repêché le corps d'un homme à quelques miles d'où vous êtes, mais comme ça faisait un moment qu'il barbotait on n'a pas encore pu l'identifier.

— Encore un noyé ? En rapport avec notre affaire ?

— Savent pas. Meryl Close, d'après les registres de la mairie, aurait vendu sa maison dont elle a hérité à la mort de sa mère à un couple de retraités de Gloucester. Le facteur les a aperçus au printemps dernier, mais pas récemment bien qu'il leur ait porté des recommandés.

— Rien d'autre ?

— Il y a trois jours, une femme se présentant comme Meryl Close est venue récupérer au commissariat d'Hereford son sac qu'on lui avait volé à Londres. Sur le coup, l'officier qui l'a reçue n'a pas fait attention, mais en y repensant il s'est souvenu que cette femme ressemblait comme deux gouttes d'eau au portrait-robot qu'on a fait circuler. Elle lui a présenté le reçu du vol avec l'adresse, 37, chemin de Great Grimsby, la maison censée avoir été vendue aux retraités. Ça recoupe vos informations.

— Et alors ?

— Le type qu'on a repêché est peut-être celui qui a acheté la maison de Close avec sa femme, qu'on n'a pas retrouvée non plus.

— Une histoire de dingues, ça ! Elle a quand même pas décimé une région entière !

— J'en sais rien, en attendant passez au commissariat, ils vous attendent. Donc, elle n'était pas là ?

— Non. La maison était fermée comme quand on part en voyage. Compteurs gaz et électricité fermés, et l'eau coupée.

— Vous avez l'impression qu'elle va revenir ?

— Je ne sais pas. J'espère qu'elle ne s'est pas fait définitivement la malle.

— Et merde ! s'exclama Rowland. Bon Dieu, on n'a pourtant pas perdu de temps ! s'écria-t-il d'un ton angoissé.

Milland se dit qu'il devait penser à son annonce triomphale et prématurée auprès du Superintendant.

— Vous en faites pas, commissaire, on va la retrouver. Je vous laisse, on va voir les collègues, je vous tiens au courant.

# I

LS DÉBARQUÈRENT au commissariat de Hereford à deux heures de l'après-midi, après avoir rapidement avalé un sandwich, et sentirent immédiatement, sinon l'hostilité, du moins la mauvaise humeur de leurs collègues.

— Bonjour, je suis...

— Le commissaire Burke vous attend dans son bureau, à gauche dans le couloir.

Aucun signe de respect hiérarchique ou d'amabilité, aussi bien dans l'attitude que dans l'information.

— Merci.

Il fit signe à ses hommes de le suivre et ils se dirigèrent vers le bureau de Burke.

— Bonjour commissaire, je suis l'inspecteur Milland du commissariat de...

— Je sais qui vous êtes, coupa sèchement le commissaire.

C'était un homme mince, presque fluet, habillé d'un costume gris trois pièces ; ses cheveux fins et clairs plaqués sur le crâne lui donnaient davantage l'allure d'un appariteur que d'un policier.

— Votre commissaire a daigné m'appeler pour

m'annoncer bien tardivement votre venue. Et pouvez-vous me dire pourquoi les flics de Chester débarquent chez cette femme qui dépend de l'administration de l'Herefordshire sans nous demander notre concours ?

Burke avait parlé sur un rythme soutenu, désireux apparemment de ne laisser place à aucune interruption. Milland jeta un regard vers ses hommes qui semblaient passionnés par l'examen de leurs pieds.

— Si vous m'en laissez le temps, commissaire, je répondrai à vos questions.

— Je vous écoute, dit Burke en s'asseyant à son bureau, le visage fermé.

Milland entreprit de lui expliquer laborieusement que l'enquête leur avait été confiée en premier et qu'elle les avait amenés tout récemment sur la piste de Meryl Close.

— Je ne trouve pas ces explications très confraternelles, inspecteur. Le commissaire Rowland aurait dû nous prévenir de ses intentions. Autre chose, si la suspecte n'était pas là, même si j'imagine que vous aviez une commission rogatoire, qui, entre parenthèses, aurait dû nous être présentée, comment êtes-vous entrés ?

— Nous avons demandé un serrurier.

— De Hereford ?

— Oui.

— Et vous aviez un mandat ?

— Oui.

Burke considéra tour à tour les quatre hommes qui se tenaient devant lui.

— Vous aviez des preuves ? fort bien, il fallait nous en

faire part pour que nous intervenions chez la suspecte.

— Son portrait-robot a été envoyé à tous les commissariats des comtés de la région, et bien qu'elle soit venue dans le vôtre personne ne l'a identifiée, répliqua sèchement Milland que l'attitude de Burke commençait à gonfler grave.

Même s'il avait raison sur certains points, il devrait admettre que ses flics n'avaient pas fait grand-chose. Et puis quoi, ils jouaient dans la même cour ! C'était quoi ces susceptibilités de rosière ?

Milland était si déçu de s'être cassé le nez qu'il supportait très mal les reproches corporatistes de ce type qui avait dû s'éjecter de l'école des commissaires pour atterrir dans son fauteuil en évitant la case « terrain ».

— Que comptez-vous faire maintenant ?

— J'aimerais que son portrait-robot soit diffusé dans les médias.

— Comme suspecte ? répondit Burke avec un sourire goguenard.

— Non, comme témoin. Elle était sur les lieux des crimes quand ils ont été commis.

Burke le fixa un moment.

— Si jamais vous vous plantez... elle peut porter plainte.

— Pas en tant que témoin. Je voudrais aussi avec votre permission envoyer une équipe scientifique relever les indices qui pourraient demeurer dans la maison ainsi que ses empreintes.

— Le corps que nous avons retrouvé, coupa le commissaire comme si l'idée venait de lui revenir, est peut-être, je dis bien peut-être, celui de l'acheteur de Meryl

Close... qu'on n'a jamais revu depuis son installation.

— Et pourquoi l'aurait-elle tué ? s'étonna Milland.

— Pour les mêmes raisons qu'elle aurait tué les deux autres hommes et la fillette, puisque vous semblez vouloir lier les deux affaires et la tenir pour coupable, répondit Burke d'un ton sarcastique. Mais pas davantage de mobile ni de preuve dans cette affaire. D'après ce que nous avons appris de nos collègues du district de Tottenham, à Londres, elle aurait subi une grave agression sexuelle. Elle a passé plusieurs jours à l'hôpital.

— Vous savez quand ce viol a été commis ?

— Assez récemment, répondit Burke. Vous pensez que ça aurait pu être l'élément déclencheur ? (Il se pencha sur son bureau et regarda Milland par en dessous :) Cette femme était connue comme étant une citoyenne modèle qui a vécu avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci. Elles travaillaient toutes les deux à la firme Birken & Corp, un atelier sous-traitant des pièces de moteur. Je la vois mal se mettre tout à coup à éventrer un fermier, noyer sa fille, égorger le maire respecté d'une agglomération et tuer ses acheteurs. Mais peut-être avez-vous une explication ?

Burke avait ponctué la fin de sa phrase d'une série de petits coups de poing sur son bureau.

— Non, aucune explication, répondit Milland d'une voix blanche au bout d'un moment.

Burke se mordit l'intérieur des lèvres, remua des papiers sur son bureau, puis releva les yeux vers Milland.

— ... Et être assez stupide pour laisser des témoins derrière elle ?

— C'est vrai que c'est assez incompréhensible.

— Avez-vous trouvé quelque chose au cours de votre fouille qui puisse confirmer vos soupçons ?

— Pas grand-chose, répondit-il oubliant volontairement de parler des chaussures embarquées. Il serait néanmoins nécessaire de prévenir Interpol et de surveiller les ports, les gares et les aéroports.

— D'accord, répondit Burke en soupirant. Je vous demanderai de vous mettre vous et votre équipe sous les ordres du capitaine Collins qui a autorité exerçant dans sa juridiction.

Milland grimaça. Il savait ce que ça voulait dire. Quand on donne du pouvoir à un petit chef, celui-ci en fera des tonnes pour s'imposer. C'était partout pareil. Dans l'administration, les entreprises, à l'école ou chez les commandos de marine.

L'homme est ainsi fait qu'une autorité attribuée lui fait croire qu'elle lui est naturelle et l'autorise aux excès.

Mais il n'avait pas le choix, à moins de plier ses gaules et de repartir d'où il était venu en laissant le champ libre à Burke.

— Comme vous voudrez, commissaire, répondit Milland. Mais il faut que nous prévenions notre hiérarchie.

— Ce que je vous suggère, c'est que l'un de vous reste ici tandis que les autres repartiront à Chester continuer l'enquête et nous transmettre les documents. Nous pouvons prendre en charge un homme, pas quatre, grinça le commissaire.

Larsen et les autres se regardèrent, attendant l'explosion qui ne devait pas manquer de se produire. Ils en furent pour leurs frais.

Milland, en effet, trouvait dans le coup de Jarnac de son confrère l'ultime avanie que ce putain de système pouvait lui assener. Lui et les siens s'étaient crevés pour résoudre une affaire qui présentait au départ toutes les caractéristiques d'un fiasco programmé, et à présent qu'elle était sur le point d'être résolue, d'une façon ou d'une autre, une équipe outsider allait en récolter les fruits. Mais la sienne devait rester soudée.

— Je vous remercie pour votre proposition, commissaire Burke. Mais je crains que le commissaire Rowland n'apprécie pas de voir ses hommes dispersés à droite et à gauche. Nous repartons à Chester faire notre rapport et nous reviendrons très vite.

Burke eut une grimace de désapprobation.

— Entendu, soupira-t-il.

Au moment de sortir, Milland se retourna.

— Oh, j'allais oublier, le serrurier... celui qui nous a permis d'entrer chez la suspecte, je lui ai dit de vous adresser sa facture. Merci, commissaire.

## **B**

URKE RESTA UN MOMENT PENSIF, renvoyant de la main un de ses hommes qui voulait le voir. Meryl Close, il n'en avait jamais entendu parler, ni en bien ni en mal. Sa mère, oui.

Tout jeune constable, à peine nommé, il avait été envoyé dans l'entreprise où elle travaillait, suite à la plainte pour viol d'une ouvrière envers un contremaître.

Il y avait bien une vingtaine d'années de ça. Tout l'atelier était en révolution. L'ouvrière, une jeune Indienne, qui s'était plainte de ce viol à ses parents, avait été mise à la porte de chez elle pour cause de déshonneur, renvoyée de son emploi, et la malheureuse, traumatisée, s'était retrouvée sans toit, sans famille ni travail.

Les ouvrières s'étaient mises en grève pour obtenir le renvoi et le jugement de son agresseur, soutenu par les patrons et par... Meredith Close. Celle-ci arguant haut et fort que si la jeune femme avait été violée, elle avait tout fait pour. Elle « tournicotait », c'étaient ses mots, autour du contremaître.

Ça avait fini par tourner à l'émeute, et la direction s'était résolue à appeler la police. Toujours est-il que, le calme revenu, Meredith Close s'était vue propulser au poste de

secrétaire auprès de la Direction. Burke avait appris par la suite que la nouvelle secrétaire de direction avait subi une guerre larvée de la part de ses collègues ulcérées, au point d'en tomber malade. Mais de la fille il ne gardait aucun souvenir. Quant à la croire coupable d'une série de meurtres, ça lui paraissait très difficile. Pourquoi cette femme sans histoire aurait-elle assassiné des individus qu'elle ne connaissait pas, dans des lieux si éloignés les uns des autres, sans qu'on y trouve le moindre mobile ?

Il en était là de ses réflexions quand le policier qui avait voulu lui parler tenta une seconde percée.

— Oui, alors vous voulez quoi ? lui demanda Burke d'un ton bourru.

— On vient de recevoir les résultats d'autopsie du noyé, commissaire. Enfin, plutôt le manque de résultat en ce qui concerne son identité. Ce type n'a jamais été chez le dentiste, donc, pas d'empreintes dentaires. Et d'après le légiste, le corps a subi une attaque en règle des crabes qui pullulent dans le coin. Il a dit qu'il pourrait retrouver l'ADN, mais ça coûterait cher, et avec quoi le comparer... si jamais...

Burke regarda son adjoint, un type gentil, et là depuis si longtemps qu'il faisait partie des meubles, au même titre que les machines à café et les plantes en pot.

— Merci, Milland... mais faites vérifier les empreintes digitales du cadavre. Il doit bien lui rester des bouts de doigts.

— Heu... je ne m'appelle pas Milland, chef. Oui, je fais vérifier.

— Oui, excusez-moi, Henry. Au fait, demandez à Colliers de faire diffuser le portrait de Meryl Close, en précisant bien que c'est une recherche de témoin. Affichez un numéro vert.

— Entendu, commissaire.

Le gars s'éclipsa, avec le sourire confus que Burke lui avait toujours vu.

Il se leva et se planta devant la vitre qui le séparait du reste du poste. Il se sentait indécis comme jamais, comprenant qu'il n'était pas à la hauteur du défi. Abattu et triste. Le pays de Galles comme le reste de la planète avait pris l'impact de la nouvelle violence de plein fouet, mais avec un peu de retard. À part à Cardiff, qui comme toutes les capitales avait fait le plein de voyous, on pouvait considérer les autres coins comme tranquilles, sauf les jours de championnat de rugby.

Ses compatriotes étaient fiers de leur pays, de son environnement protégé, de ses châteaux médiévaux qui faisaient penser aux chevaliers d'antan, de ses grandes plages. Pas un peuple spécialement violent. Il décrocha son téléphone.

— Monsieur le Superintendant... commissaire Burke. Mes respects, monsieur.

Il lui rapporta ce qu'il venait d'apprendre sur l'enquête concernant Meryl Close, une citoyenne d'Hereford qu'il connaissait personnellement, et que l'on soupçonnait d'avoir tué le maire d'Oakham, omettant d'évoquer les soupçons de Milland sur le double meurtre de Bardsey, et évitant de parler de la disparition des Jennings.

— Existe-t-il des preuves ? demanda le Chef de la police de l'Herefordshire. D'après ce que vous me racontez, ça ne me semble pas évident.

— L'inspecteur Milland semble sûr de lui. Que dois-je faire d'après vous ? l'aider dans son enquête et faire diffuser

l'appel à témoin qu'il m'a demandé ?

Un long silence pesa à l'autre bout.

— Bon... ce Milland... ce doit être celui qui a été muté à Manchester alors qu'il était pressenti... Le Superintendant se tut, peut-être hésitait-il à livrer des confidences à un subalterne du niveau de Burke. Vous me dites qu'il veut lancer un appel à témoin par voie de presse ? Pourquoi pas. Mais un conseil. Laissez-le s'occuper de cette affaire, s'il se plante, c'est son problème, pas la peine de mettre la police de l'Herefordshire dans le coup si on n'est pas sûrs. Sauf si on nous le demande en haut lieu. D'accord ? Il a commencé, qu'il finisse.

— Eh bien, c'est-à-dire... monsieur...

— Stilbourough était un type qui en faisait des tonnes, il a pu se faire des quantités d'ennemis. Vous saviez qu'il se présentait à la députation pour les Tories ? On va entrer dans la période des législatives, on aura bien assez d'emmerdements. Merci de m'avoir prévenu, commissaire.

Le Superintendant raccrocha et Burke resta avec le combiné en main. Tout ce qu'il voyait, c'était qu'il s'était fait débarquer. Mais c'était aussi la meilleure façon de se tirer les flûtes.

Il ne s'était jamais senti l'âme d'un grand détective. C'était bon pour les romans de M<sup>me</sup> Agatha Christie.

Il fit le tour de son bureau et s'assit dans son fauteuil, en lui impulsant un petit va-et-vient.

**L**

E FEU PASSE AU VERT et je m'engage sur la Nationale. Je tremble de la tête aux pieds et m'arrête sur la première aire qui se présente, incapable de conduire. Un chaos de bruits et de lumières remplit mon crâne. Si fort, que je crains qu'il n'éclate. La tête me tourne et je suis saisie d'une angoisse qui me donne envie de mourir.

Un visage familier surgit soudain dans le rétroviseur. J'ai un sursaut de terreur en reconnaissant ces yeux cruels et cette bouche moqueuse. Elle est installée confortablement sur la banquette arrière. J'ignore quand elle est montée. Elle me fixe avec ce petit sourire que j'ai toujours détesté.

ELLE EST REVENUE.

C'est pour elle qu'ils sont là. Ils l'ont retrouvée. Mais comme d'habitude, c'est moi qui vais payer. Elle le sait. Elle n'est pas inquiète.

Pourquoi le serait-elle, elle s'en est toujours sortie. Pas moi.

Je l'ai compris dès le premier instant. Mais c'était déjà trop tard. Et j'étais trop jeune pour me défendre. « Le fait d'être l'aînée ne te donne pas quitus de tes actions, lui avais-je dit.

Je ne suis pas ton esclave. J'existe aussi. »

Mais elle était tellement plus forte. Elle riait quand je lui criais dessus. Se moquait quand je pleurais.

Elle profitait que nous étions seules pour me battre et faire des choses interdites. Ensuite elle s'éclipsait, et c'est moi qui étais punie.

Quand elle a mis le feu à la maison, maman n'a jamais voulu croire que j'avais tenté de l'en empêcher. Elle m'a battue et envoyée deux ans dans une pension tenue par des religieuses qui prenaient plaisir à m'humilier. Maman n'est venue me voir que deux fois, et seulement la deuxième année.

C'est pour elle que les policiers ont débarqué chez nous. C'est elle qui les a tous tués. Mais comme elle est maligne elle tentera de se défendre en m'accusant.

« Je suis contente que vous l'ayez retrouvée, on ne peut pas la laisser continuer. Je suis impuissante contre elle. Si vous saviez combien notre mère s'en méfiait. Nous en avons tous peur. Mais soyez indulgents, elle ne sait pas ce qu'elle fait. »

Je l'entends d'ici. Ils la croiront. Elle est belle, je ne le suis pas. Quand elle parle, tout le monde l'écoute. Elle possède un charme qui agit autant sur les femmes que sur les hommes. Elle les met dans sa poche sans qu'ils s'en aperçoivent. Après, elle se moque de moi avec eux.

Ils pensent que je ne les vois pas chuchoter en ricanant derrière leurs mains.

Elle a toujours recherché l'amour de notre mère, mais moi aussi ! et elle, au moins, elle l'a eu ! Elle disait que le plus important était d'être aimée. Quand on est aimé on arrive à

tout.

Elle faisait ce qu'il fallait pour l'être.

Elle se moquait quand je lui disais que pour moi être une fille bien élevée, estimée, me suffisait.

« T'as combien d'amoureux dans ta vie ? Aucun ! parce que les filles comme toi vieillissent toujours seules. Regarde-moi, ils sont tous fous de moi ! Ils m'aiment tous ! T'as vu comment t'es fagotée ? Quel garçon voudrait de toi ? À quinze ans t'es déjà une vieille fille ! »

Je ne pouvais pas la faire taire. Une fois, ulcérée plus que de coutume, je me suis précipitée sur elle avec une paire de ciseaux. Je me suis retrouvée par terre, la joue ouverte sur cinq centimètres. Quand maman est rentrée elle a cru que je m'étais blessée exprès pour me rendre intéressante et m'a traitée de folle. « Heureusement que j'en ai qu'une comme toi ! » m'a-t-elle craché à la figure.

Elle n'a jamais voulu croire que c'était elle qui m'avait blessée.

« Comment peux-tu me faire autant souffrir, toi que j'ai élevée seule en y perdant mes forces ! Pourquoi le Bon Dieu m'a-t-il punie en prenant mon fils à ta place ! »

Je l'avais déjà entendue dire cela à la collègue avec qui elle travaillait. Et une fois aussi au médecin qui était venu me soigner des entailles aux bras et aux jambes que m'avait faites ma sœur.

— J'ai perdu le meilleur, docteur. Tellement intelligent, si beau avec ses grands yeux bleus. Mort le jour où j'accouchais d'elle, comme s'il avait voulu lui laisser la place.

Je voudrais démarrer, me sauver, ne plus la voir. Mais mes

bras, mes jambes, ne me répondent pas.

— Nous leur avons échappé, dit-elle.

— Tu leur as échappé. Ce n'est pas moi qu'ils cherchent. Mais ils vont te rattraper.

Elle éclate de rire, le même rire qui m'écorchait vive quand je l'entendais.

— Tu veux que je t'aide ? demandé-je timidement.

Elle hausse les épaules.

— Pourquoi le ferais-tu ?

Parce que je l'ai toujours fait, ai-je envie de répondre. Parce que tu es ma sœur et que je dois te protéger malgré toi.

— Tu connais Oxford ? demandé-je soudain. On pourrait y aller...

Elle ne répond pas tout de suite, m'observe de côté.

— Qu'est-ce qu'il y a à Oxford ?

— Oxford, mais c'est mythique ! Tu te souviens quand notre mère disait de quelqu'un qu'elle trouvait bête : celui-là, il a pas dû passer par Oxford !

Elle hausse les épaules, rit, regarde par la vitre les voitures nous dépasser. Elle a allongé ses jambes qu'elle a si belles. Elle se croit dans un salon.

— Si tu veux, ça m'est égal.

— Et puis là-bas, insisté-je, ils ne penseront pas à te chercher. Ils imaginent sûrement que tu veux quitter le pays. On y restera un moment, le temps qu'ils abandonnent les recherches.

Elle ne répond pas, allume une cigarette.

— Ne fume pas dans la voiture, dis-je, après ça sent

mauvais. Elle est toute neuve.

Elle ne répond pas, continue de tirer sur sa cigarette.

J'allume la radio. Les Bee Gees. Mon groupe préféré. Je crois qu'il n'en reste plus qu'un sur les trois.

À Oxford, on fera les boutiques. C'est un plaisir de la voir essayer des vêtements. Tout lui va. Peut-être que cette histoire va nous rapprocher. C'est à moi de faire les premiers pas.

Nous choisirons un bon hôtel et irons manger dans les meilleurs restaurants. J'ai envie de la gâter.

Peut-être qu'elle sera plus gentille avec moi.

Un monde fou déambule dans les rues et je me dirige grâce à mon GPS vers Oxford College.

Je la surveille dans le rétro, mais elle n'a pas bougé depuis que nous avons repris la route. Elle semble fatiguée, c'est normal avec ce qu'elle vient de vivre.

Aux alentours du College, j'aperçois un très chic hôtel, le Continental, et mets le cap dessus.

Nous nous arrêtons devant, et un voiturier curieusement chapeauté se précipite pour nous ouvrir les portières. J'adore. Nous allons être heureuses, ici. Connaître tout ce qui jusque-là nous était interdit. Enfin, elle a eu une meilleure vie que moi. Elle avait des amis riches qui la gâtaient. Notre mère, curieusement, fermait les yeux sur ses fréquentations. Je ne l'ai jamais entendue en parler.

Quelle ironie ! La police nous recherche et nous allons dormir dans un hôtel de luxe en pleine ville !

Je prends mon sac, après avoir laissé les clés de la Ford au

voiturier. Nous entrons et nous dirigeons vers le comptoir en traversant un lounge de grande classe, et demandons une très belle chambre.

— Pour combien de nuits, madame ? m'interroge très respectueusement le préposé.

— Je ne sais pas encore, ça dépendra...

— Bien, madame, alors je vais vous proposer la 545 qui donne sur le parc et la rivière Cherwell, vous y serez très bien.

Je le remercie. Nous prenons l'ascenseur en riant sous cape de ma réponse.

Bien sûr que ça dépendra. De l'habileté des policiers à nous retrouver, de notre désir ou pas de leur échapper plus longtemps... La vie est une telle succession de surprises.

La chambre est magnifique, vaste, avec une décoration de rêve et une terrasse qui donne sur un parc somptueux.

Je pense aux policiers qui courent après nous. Pauvres chers petits messieurs. Nous allons juste nous promener et profiter de l'héritage de notre mère. Nous vous le promettons.

Puis je vais prendre un bain dans lequel je dilue une mousse odorante et rose, et y reste presque une heure en réfléchissant à l'avenir.

— Devons-nous aller à Londres rechercher mes agresseurs ? lui demandé-je, une fois séchée. Qu'en penses-tu ? Tu n'étais pas présente mais tu te doutes de ce que j'ai subi. Je suis sûre que toi tu les tuerais. Mais nous devons d'abord songer à nous. Et principalement à toi. Je n'ai pas envie que tu finisses tes jours en prison à présent que nous nous sommes retrouvées.

Je me rhabille, regarde l'heure. Si nous nous pressons nous aurons le temps de nous acheter des vêtements à la mode.

La ville est aussi charmante que je le pressentais. Des boutiques de bon goût, des librairies anciennes, des cafés, des galeries d'art. Nous ouvrons des yeux émerveillés. L'architecture médiévale est admirable, restaurée sans excès.

Nous regardons partout, excitées comme des gosses. Nous traversons sans prendre garde, fascinées par le spectacle de ces jeunes gens habillés à la dernière mode, de ces femmes élégantes, ces voitures luxueuses.

Nous prenons le tram d'un vert éclatant pour nous rendre à la célèbre université. Et là, c'est le choc. Tu avais raison ma mère, c'est bien regrettable de ne pas y être allée faire ses humanités.

Une immense cour rectangulaire, précédant de magnifiques bâtiments en arcades construits en L, parcourue en tous sens par une foule d'étudiants qui demain dirigeront notre pays.

Au centre, s'ouvre une haute et large porte à double battant en bois sculpté, encadrée de deux magnifiques tours gothiques, si hautes qu'on croirait qu'elles vont percer le ciel, traversée d'une voûte majestueuse sous laquelle sont passés depuis des siècles les grands esprits du royaume. Nous entrons dans la cathédrale Christ-Church, et c'est un éblouissement. Tellement beau que ça donne envie de pleurer. Nous nous promenons dans les travées, devant les sièges vénérables qui ont reçu tant de personnages importants.

Si notre mère nous voyait.

Puis, soûles de bonheur, nous reprenons le tram pour

revenir à l'hôtel où nous nous faisons servir un délicieux dîner par le room-service.

De concert, et après en avoir discuté, nous décidons de ne pas aller à Londres. Je me dois de veiller sur elle. Moi, je ne compte pas.

## E

LLE N'A PAS VOULU DESCENDRE, préférant rester au lit pour se faire servir un thé. Le buffet du petit déjeuner m'éblouit. Je me régale de poissons fumés, de pommes de terre sautées, de bacon, de concombre. Ce sera ça notre vie désormais.

La salle à manger est magnifique, comme le reste de l'hôtel. Les gens qui y mangent le font avec discrétion. Un écran télé grand format diffuse des images muettes.

Je regarde défiler les infos, comme d'habitude, sans intérêt. Des conflits, des grèves, des chômeurs, des émeutes, des inondations. Puis la journaliste revient à l'écran, et s'affiche.

Mon souffle se bloque. Le morceau de hareng que je mangeais reste pincé entre mes dents. Vient de s'afficher... vient de s'afficher son portrait !

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Où l'ont-ils eu ? Ce n'est pas une photo, c'est une de ces esquisses que les policiers dessinent pour retrouver un assassin !

Je reste paralysée, pendant que sous le visage fixé sur l'écran défile un ruban demandant aux personnes ayant croisé cette femme, témoin principal d'une importante affaire criminelle, de bien vouloir appeler la police sur le numéro vert

proposé.

Elle, un témoin ! Ils se moquent de nous ! Ils nous prennent pour des imbéciles ! Elle n'est pas témoin ! Elle est coupable !

Je suis stupéfaite mais admirative. Ils sont vraiment très forts. Mais nous le sommes plus encore. Je jette un coup d'œil autour de moi, vers les autres convives. Personne n'a pris garde à l'écran. N'empêche, heureusement qu'elle n'est pas descendue déjeuner !

Le plus furtivement que je peux, je me lève, traverse la salle jusqu'à la sortie, sans tourner une fois la tête. Je me retrouve dans le couloir et me jette dans l'ascenseur.

J'ai le cœur qui bat comme un moteur. J'ouvre la porte, m'adosse à elle pour reprendre mon souffle.

— Vite, dis-je, lève-toi ! Il faut partir !

Je lui explique brièvement la situation.

— Ils ont ton portrait, et demandent aux gens de les prévenir s'ils te rencontrent car tu es recherchée comme témoin. Comme témoin ! Non, mais je te jure ! C'est vrai que tu es le meilleur témoin puisqu'il n'y avait que toi sur les lieux quand tu les tuais !

Ça nous fait rire, puis à tour de rôle nous prenons la salle de bains et en moins de vingt minutes nous sommes prêtes.

— Je vais descendre la première, dis-je, toi, va jusqu'à la voiture et attends-moi. J'espère que les préposés n'ont pas regardé la télé.

Je prends l'ascenseur et me dirige avec mon sac vers la caisse.

— Bonjour, dis-je.

— Madame ?

L'employée est souriante et je me sens rassurée.

— Je voudrais vous régler. Chambre 545.

— Oui. Vous avez consommé dans le minibar ?

— Non.

Quand elle me tend la note, je souris en imaginant le sursaut horrifié de ma mère devant son montant.

— Espèces ? Carte ?

— Espèces.

Je remercie, sors, et appelle le voiturier.

Personne jusqu'ici ne semble avoir remarqué le portrait. Par acquit de conscience, je m'arrête devant un kiosque à journaux. Il est en première page du Daily Telegraph et du Morning Post.

— Il va falloir se faire discrètes, lui recommandé-je.

Elle ne répond pas et je me demande si du coup elle va rester ou partir. Je mets la paire de lunettes de soleil que je me suis achetée. Un coup de klaxon derrière moi me fait sursauter.

— Alors, vous avancez !

J'embraye précipitamment. Emprunte une rue au hasard, cherche la sortie de la ville. J'ai le cœur en panique. Nous ne pourrons pas quitter le pays. Je me retourne, elle n'est plus là. Elle a dû descendre quand elle a vu les journaux. Bien son genre de se défilier en cas de danger et me laisser dans la panade.

Je suis tellement énervée que j'ai du mal à lire les pancartes. Je m'arrête à un feu. Une troupe de policiers passe

devant ma voiture. Je me tasse sur ma banquette. Ils parlent entre eux et ne me regardent pas.

— Alors, t'attends quoi !

J'ai encore bloqué la circulation. Devant, un panneau :  
LONDRES 120 MILES.

Mais qu'irais-je faire à Londres, désormais ?

## — T

OUTE LA POLICE de la région sud-est de Londres est sur les dents, cornaquée par le Yard ! dit Rowland à Milland. Ce que je voudrais c'est que ce soit nous qui la coinions.

— C'est ce que je voudrais aussi, marmonna Milland, qui venait de quitter Gin après un petit déjeuner qu'il lui avait apporté au lit. La veille, après un dîner pris chez elle, il était resté. Maladroits l'un autant que l'autre au début. Puis leur désir était monté comme une montgolfière débarrassée de son lest, et la timidité de Milland et la retenue de Gin avaient été balayées.

— Juste qu'ils risquent de nous mettre sur la touche parce qu'ils sont chez eux, grogna Rowland.

Milland hocha la tête d'un air dubitatif.

— Ils vont nous étouffer et prendre la main.

— Alors, quoi ?

— On va sur place, et on voit.

— Putain, on va se faire scalper !

— Pas si on est adroits.

Rowland regarda pensivement Milland. Il l'avait peut-être mal et hâtivement jugé. Non seulement c'était lui et son

adjoint qui avaient localisé la cinglée avant tout le monde, mais en plus il en avait assez dans le ventre pour se lancer dans le vide sans filet. Cherchait-il à se racheter et à faire oublier ce qui l'avait amené du Yard à Chester ? La rumeur disait que son partenaire avait été tué par sa faute. Mais c'était une rumeur.

Si c'était ça, il ne choisissait pas le plus facile. Rien de plus casse-gueule qu'une chasse au moment où elle tourne à l'hallali, sous les regards de tous. Acculé, le gibier fait front et se défend jusqu'à son dernier souffle. Et si le policier tire le premier, même en état de légitime défense, il se mange un maximum d'emmerdes.

Et une femme. Le pire. Toujours les bonnes âmes à hurler au scandale. N'en ont rien à foutre d'un flic descendu. Mais un criminel !

Rowland serra les poings. Pourquoi une vie de flic serait-elle moins importante que celle d'une tueuse en série ?

— Vous pouvez pas squeezer Rankin. C'est un gros du Yard. Il vous balancerait dans la Tamise avec un maillot en fonte !

— Je sais nager. J'ai été au Yard, et je connais très bien Rankin. On ne s'aimait pas mais il ne fera pas passer ses sentiments personnels avant l'intérêt de l'enquête, enfin, j'espère. J'ai encore des amis là-bas. Laissez-nous essayer. On s'est cassé le cul Larsen et moi pendant des mois, c'est pas pour aller à la pêche au moment de conclure. Vous voulez pas que votre commissariat que tout le monde prend pour un repaire de bras cassés et de jobards, remporte la mise ?

— Faites comme vous le sentez, le seul truc, c'est de

réussir. Mais soyez prudents. Cette femme est dangereuse et imprévisible comme un serpent. Et nos collègues aussi, susurra Rowland.

— On le sera, commissaire.

Milland sortit du bureau de Rowland pour retrouver son équipe.

— Alors ? interrogea Tomasi.

— On y va. On ne demande rien à personne. J'ai l'autorisation de Rowland. On fonce chez Burke, faudra jouer serré dans tous les cas. Il n'y aura qu'une médaille, et je veux que ce soit pour nous.

— Putain, c'est bon à entendre, souffla Tomasi. Si à nous quatre on se la chope pas, on pourra prendre pension à la Maison des Invalides de la Police.

— Attendez-moi dans la voiture, je vous rejoins, dit Milland. Il attendit que ses hommes sortent, ouvrit son téléphone.

— Ah, j'ai craint que tu sois déjà partie. Comment tu es ce matin ? sourit-il, espérant que son sourire serait perçu à l'autre bout. Tu sais... non, laisse-moi parler en premier. Laisse-moi, je t'assure, insista-t-il. Voilà, je ne t'ai pas raconté ma vie hier soir, parce que tu ne m'en as pas laissé le temps, mais je voudrais te dire que ça fait longtemps, très longtemps que je n'ai pas été aussi heureux. Alors voilà, je pars sur un coup avec mes gars, un coup... sur lequel je compte beaucoup... où je devrais me refaire. Je te raconterai... après. Quand je me suis réveillé ce matin et que je t'ai regardée dormir, j'ai compris que... comment te dire ? J'ai des projets, tu sais, pour nous deux, et j'espère qu'ils te plairont. Je voudrais aussi te dire que je t'aime et... et je

voudrais faire ma vie avec toi. Oui, je sais, je m'emballe... mais il y a si longtemps. Il écouta sa réponse et un grand sourire transforma son visage un peu trop sérieux. Oui, à tout à l'heure.

Il raccrocha pensivement. Que se passait-il dans le cosmos ? Il allait coincer cette tordue après qui tout le monde courait, et il était tombé amoureux d'une femme magnifique. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre pour s'assurer que le soleil ne s'était pas mis subitement à tourner à l'envers. Il croisa les doigts. Cette fois il ne laisserait pas échapper sa chance.

Il courut rejoindre son équipe qui l'attendait, le moteur de la bagnole chauffant déjà.

— On y va les mecs, c'est tout bon !

— **A**

LORS, où on en est ?

— Nulle part.

Le commissariat d'Hereford n'a jamais réuni autant de flics en une seule fois. Burke a dû chambouler la cantine, la plus grande pièce du commissariat, et une partie des vestiaires.

Étaient présents : Fisher, le Chef de la police du Cheshire. Millie Palmer, responsable de la section scientifique de Manchester, installée à côté de Collins, l'adjoint de Burke, et l'inspecteur-chef Rankin, du Yard, venu avec deux de ses hommes. Sans compter Milland, Larsen, Tomasi et Lindley.

Ils se sont installés autour d'une longue table en bois blanc dont la surface est éraillée par le choc des couverts qu'elle supporte habituellement. Une vingtaine d'hommes des groupes d'intervention équipés de leur combinaison noire sont assis en retrait. D'autres attendent dehors, près des véhicules.

Fixés au mur, les portraits et les noms des présumées victimes de Meryl Close.

Elles sont trois. Harold Jennings, identifié grâce à son alliance bloquée sur son annulaire gonflé comme une saucisse et qui portait le poinçon du joaillier qui l'avait façonnée. Le

sang retrouvé sur le couteau de cuisine est le sien. Les empreintes digitales de Meryl Close ont été mises en évidence sur le manche du pique feu, ainsi que le groupe sanguin AB, très rare, de M<sup>me</sup> Jennings, dont on n'a toujours pas retrouvé le corps, et Peter Stilbourough, dont l'ADN a été identifié à la fois sur la lame du poignard acheté par la tueuse et sur les minuscules particules d'acier retrouvées dans la plaie.

Ni Rankin, ni Fisher n'ont accepté d'inclure les meurtres de Mary-Ann Culloughs et de son père dans l'inventaire macabre. L'enquête reste ouverte.

Quand Rankin a débarqué, il a fixé Milland, mais l'a ostensiblement évité. Celui-ci a soutenu son regard et s'est assis, apparemment indifférent à la gêne qui s'était installée.

Fisher souffle sur le bout de ses doigts ramassés en faisceau, comme s'il avait l'onglée. Ce qui n'est pas logique vu qu'il fait tout à fait doux.

C'est un grand type maigre et jaune en raison d'un dysfonctionnement hépatique qui n'est plus un secret pour personne. Qui ne l'a pas vu avaler des cachets et du sirop à longueur de journée, même dans les déplacements officiels, n'a rien vu.

Cependant, il n'est pas fâché d'avoir pris la décision de laisser la bride sur le cou à Rowland. Maintenant à Londres on sait que c'est grâce à lui que l'enquête a été menée si rondement.

Si Rowland est resté à Chester ce n'est pas par choix. L'odeur du sang a de tout temps attiré les chasseurs. Mais Fisher lui a fait comprendre que sa présence n'était pas utile puisqu'il était là.

L'ambiance était pesante, car celle qu'on n'hésitait plus à appeler la « Bouchère de l'Herefordshire » restait introuvable.

— Ce n'est pas possible ! tonne Rankin qui n'en peut plus de charger son expression du mépris que lui inspirent ces flics de campagne qui n'ont pas été foutus de coincer la tueuse alors qu'ils savaient où elle était. Tabard, son adjoint indien, secoue la tête de connivence. Bien sûr, vous avez suivi toutes les pistes ; amicales, familiales, professionnelles, qui pourraient nous mener à elle ?

— Oui, monsieur, répond Burke, qui n'en mène pas large, nos hommes ont recherché et interrogé tous ceux qui de près ou de loin ont eu affaire à elle. Mais elle n'a pas d'amis, sinon les quelques collègues avec qui elle n'entretenait nulle intimité. La famille, difficilement retrouvée, ne l'a vue qu'une fois, l'été dernier lors du mariage d'un lointain cousin, et ne l'a jamais revue. Elle vivait avec sa mère et toutes deux étaient fort discrètes.

— Alors, et sa mère ?

— Décédée l'an dernier.

— Ah, et de quoi ? s'enquiert Rankin en penchant la tête de côté, avec une certaine gourmandise.

— J'ai demandé un rapport au médecin qui l'a soignée les derniers temps, répond le commissaire en lissant nerveusement ses cheveux filasse qui n'en ont pas besoin. M<sup>me</sup> Close est tombée malade en revenant des vacances qu'elle prenait chaque année avec sa fille à l'hôtel que le comité d'entreprise mettait à la disposition du personnel.

— Et alors ? l'interrompt Fisher en toussotant dans le creux de sa main, contrarié que le flic du Yard paraisse

monopoliser l'attention.

— Meredith Close a été hospitalisée peu de temps après s'être plainte de douleurs gastriques. Elle est morte sans que les médecins en découvrent la cause. On a pensé à un empoisonnement causé par un aliment avarié.

— Et pas d'enquête ?

Burke baisse le nez. Pourquoi faire une enquête pour ça ? Au même moment, une grande enseigne avait rappelé des steaks hachés dans lesquels on avait découvert des bactéries E. coli. Il y avait eu des gens gravement malades. M<sup>me</sup> Close pouvait en avoir été victime.

— Et que s'est-il passé ensuite ? reprend Rankin sur un ton hargneux.

— Ensuite, d'après ce que nous en savons, sa fille a vendu la maison familiale aux Jennings, a acheté un camping-car qui l'a menée d'abord à la baie de Bardsey, puis à Oakham, ainsi qu'à Londres où elle aurait subi une violente agression sexuelle, pour enfin revenir à Hereford.

— Et cette agression... ne pourrait pas être la cause de son comportement criminel ? grogne Rankin.

— Le meurtre de Peter Stilbourough a été commis avant son agression, répond Burke.

Rankin se tourne vers Milland.

— On m'a laissé entendre, inspecteur, que ce serait vous et votre équipe qui en premier lieu l'auriez retrouvée et suspectée ?

— Moi et le sergent-détective Larsen. En réalité, c'est d'abord le sergent Larsen qui a obtenu les premiers résultats, lâche froidement Milland sans le quitter des yeux.

— Ah, vous avez toujours su choisir vos partenaires, inspecteur, réplique Rankin qui visiblement a attendu le moment. La réciproque n'est pas toujours vraie, toutefois.

Milland ne répond pas. Il n'a pas oublié l'attitude de son chef. Il l'a enfoncé sans jamais lui donner la possibilité de s'expliquer. Pourtant, il connaissait, pour en avoir parlé avec lui, les troubles dont il avait souffert après l'attentat du métro. Il avait même demandé à être muté dans une brigade moins exposée. Rankin avait refusé sans explication.

— Néanmoins je vous félicite pour votre réussite. Surtout si on la retrouve, raille Rankin.

Les flics échangèrent des coups d'œil embarrassés. Les batailles d'ego des chefs avaient tendance à laisser des corps sur le terrain. Ils se sentaient à peu près aussi à l'aise que s'ils s'étaient retrouvés en caleçon à une réception de la Reine. Même si aucun d'entre eux ne connaissait la véritable raison de l'hostilité de Rankin.

— On va la retrouver, intervient Burke d'un ton assuré. Elle ne peut pas quitter le pays, tous les postes-frontières ont son signalement et elle devra obligatoirement se servir d'une carte bancaire. Ce n'est qu'une question d'heures.

— Comme le violeur de la petite Dorothy, une de nos compatriotes retrouvée violée et tuée en France, et qu'on a chopé des années plus tard aux USA parce qu'on a eu la chance qu'il récidive ! raille Rankin qui semblait n'avoir qu'un seul timbre de voix pour s'exprimer.

— C'est différent..., hasarde Fisher en se grattant l'oreille.

Rankin le foudroie du regard. Négligeant le fait que le Chef de la police du Cheshire est son supérieur hiérarchique.

— Excusez-moi, je ne vois pas en quoi ! D’après ce que je sais, elle est partie de chez elle à la barbe des flics qui étaient venus pour la serrer, et après elle s’est évanouie dans la nature malgré vos barrages ! Je vais prévenir le Yard pour qu’ils mettent plus d’hommes sur le coup ! On ne peut pas laisser se balader une bonne femme qui vous découpe les gens comme des tranches de cake !

Le verbe haut et fort de Rankin se répercuta contre les murs de la salle dans un silence total, et il s’aperçut trop tard qu’il avait répondu au Chef de la police du comté sur le même ton qu’il aurait pris pour le dernier des contractuels londoniens. Il toussota, mais chacun remarqua que l’œil de Fisher avait viré au sombre.

— Inspecteur-chef Rankin, commença Fisher d’une voix feutrée, croyez-vous vraiment que le fait d’être loin de Londres et de son Yard empêche la police de faire son boulot ? On a mis moins de cinq mois en disposant de très peu d’indices pour mener à bien cette enquête... Auriez-vous fait mieux ?

— Excusez-moi, Superintendant... Ce n’est pas du tout ce que je voulais dire... mais plus nous serons nombreux plus nous éviterons d’autres drames..., balbutie Rankin qui voit se profiler l’ombre de la faux qui va le muter aux Falklands.

À ce moment, un policier en uniforme entra dans la pièce et alla vers Burke à qui il tendit un papier. Celui-ci le lut, et annonça d’un ton presque joyeux :

— Elle vient de tirer de l’argent à un guichet de la City Bank de Hemel Hempstead.

— Avec votre permission, monsieur le Superintendant, je m’en occupe, proposa Rankin en se levant.

— Monsieur, intervint Burke qui semblait avoir repris des couleurs, je propose que l'inspecteur Milland et le sergent Larsen, accompagnés des policiers de notre comté, soient de la première équipe.

Les têtes se tournèrent vers Fisher, demeuré silencieux.

— Rankin, renforcez les barrages, la surveillance des aéroports, des gares et des ports, et faites venir un hélicoptère. On se passera du Yard. Accordé, Burke, c'est le moins que l'on puisse faire. Vous centraliserez les renseignements à la tête de votre brigade. (Il se lève :) C'est tout messieurs, exécution.

En moins de cinq minutes la salle se vida. Tous couraient déjà vers leurs voitures.

Fisher sortit avec Burke et Millie Palmer, la scientifique de Manchester, qui n'était pas intervenue une seule fois.

Larsen se mit au volant tandis que ses collègues s'installaient.

— Chouette, hein, patron ? dit-il à Milland.

— Patron ? C'est nouveau ? Qu'est-ce qui est chouette ?

— Qu'on nous laisse aller jusqu'au bout de cette histoire. J'ai bien cru un moment qu'on nous mettrait sur la touche.

Milland secoua la tête.

— Du calme, gamin, on n'a pas encore les oreilles et la queue. Si ça se passe mal, ils pourront toujours se retourner contre nous.

— Vous croyez, chef ?

Milland lui tapota la nuque.

— Vous apprendrez vite que la principale raison qui anime

les hommes dans leur soif de pouvoir, c'est de se décharger sur leurs subordonnés quand ça foire, et de s'attribuer le succès dans le cas contraire. Mais y'a pas de raison que ça foire.

## J

E SUIS SUR LA ROUTE. Je croise des voitures de police qui roulent à tombeau ouvert vers Oxford. J'ai eu raison de m'éloigner. À Londres, je pourrai me cacher, surtout si elle ne se met pas en tête de revenir. C'est plus facile de prendre des décisions seule qu'à deux. J'en ai pris le goût depuis que ma mère est morte.

Je quitterai l'Angleterre dès que je le pourrai. Je n'ai aucune raison de me sacrifier pour elle.

Et même si elle se mettait en tête de revenir, j'ignore si elle a un passeport valide. Elle est tellement négligente.

Quand elle était petite, combien de fois est-elle allée à l'école sans ses affaires, ses devoirs pas faits ? Et qui se faisait disputer ? moi, pour ne pas y avoir veillé.

J'arrive dans une petite ville, Hemel Hempstead où je décide de m'arrêter pour réfléchir, et éventuellement déjeuner. Le centre est petit mais récent. La population est ouvrière, on sent tout de suite que l'argent ici ne coule pas à flots.

Je n'ai presque plus de liquide et cherche un distributeur. Je sais par les séries télé que c'est un des moyens qu'utilise la

police pour repérer les fugitifs, mais le temps qu'ils réalisent, je serai loin. Et je n'ai pas vraiment le choix.

Je prends le maximum autorisé et entre dans un pub. Atmosphère provinciale, sans intérêt. Une serveuse blonde et grasse, des ouvriers en bleu de chauffe, un camionneur qui exhibe des biceps tatoués. Je n'ai pas envie de rester et commande un sandwich à emporter et un Coca.

Pendant que je patiente, j'entends que les conversations portent sur l'appel à témoins. Je me raidis. Un écran télé derrière le bar diffuse un match de foot.

— T'as vu le portrait de la gonzesse à la télé ? Tu crois qu'elle est juste témoin ou c'est elle qui a fait le coup ? s'exclame le camionneur.

— Quel coup ? demande l'un des autres.

— Ben, t'as pas entendu ? intervient la serveuse en lui servant une bière, elle a zigouillé une demi-douzaine de gens !

— C'est elle ?

— Sais pas ! y disent qu'elle est témoin !

— Alors c'est pas elle !

Je me pétrifie. Je n'ose pas bouger un cil, de peur de me faire remarquer. On se ressemble tellement ma sœur et moi qu'on nous confond. Et ce n'est pas le moment. Je tourne la tête vers la porte, enfonce mon cou dans mes épaules. Par chance ces poivrots sont absorbés par leur conversation et ne me remarquent pas.

— Vot' sandwich, clame la serveuse, et vot' Coca. Une livre et d'mie.

Je prends le tout par-dessus le comptoir sans relever la tête et lui tends deux billets d'une livre.

— J’vous rends vot’ monnaie !

— Gardez-la ! dis-je, en prenant littéralement la fuite.

Je me retrouve sur le trottoir, toute tremblante. Qu’ai-je cru, que le portrait serait seulement diffusé à Oxford ? Tout le monde l’a vu. Et une femme soupçonnée de crimes multiples passionne les foules.

Ah, la garce ! dans quel pétrin elle nous a mises. Je tremble de colère en regagnant ma voiture. Je n’ai plus faim. Il faut que je me cache. Où est-elle ? J’espère qu’ils ne l’ont pas déjà arrêtée. Elle a beau être ce qu’elle est, c’est tout de même ma sœur ! Et puis je la vois très bien se dédouaner en m’accusant.

Le temps de me sortir du parking où un abruti m’a coincée avec un 4x4, une seconde manœuvre pour me dégager, je me rends compte que derrière moi la rue vient d’être bouclée par des voitures de police. J’ai juste le temps de foncer avant d’être bloquée.

Cette saloperie de carte bancaire. Ils n’ont pas perdu de temps !

Sur les trottoirs, les badauds regardent les chevaux de frise se dérouler et les flics cavalier comme s’ils étaient poursuivis par un essaim de guêpes.

Par miracle, la rue à droite est encore libre, je tourne, après m’être arrêtée pour laisser passer une vieille dans un fauteuil roulant qui m’a coupé la route sans vergogne.

— Imbécile ! j’enrage.

Je sursaute en entendant un rire derrière moi. Je regarde dans mon rétroviseur central et vois avec horreur qu’elle est

revenue s'installer au milieu de la banquette. Les bras nonchalamment étendus sur le dossier, elle me considère d'un air narquois.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Quand es-tu remontée ?!

Elle me répond qu'elle est montée quand j'étais dans le bar mais je me suis tellement escrimée pour sortir de ma place que je ne l'ai même pas remarquée.

C'est faux. Je n'aurais pas remarqué quelqu'un assis dans ma voiture ? Elle me prend pour une andouille ! Elle a toujours été menteuse. C'est le fond de son caractère. C'est comme ça qu'elle me faisait punir. Comment aurais-je pu me défendre contre ses accusations, ma mère lui passait tout. C'était sa petite chérie, son petit cœur de beurre ! C'est comme ça qu'elle l'appelait. « Mon petit cœur de beurre ».

— Tu es une menteuse, grommelé-je.

Elle me conseille d'avancer sans perdre de temps si je ne veux pas me retrouver avec des menottes aux poignets. Je lui lance un regard furieux. Si je me retrouve avec des menottes aux poignets, ce sera la faute à qui ? Quel culot ! non, mais quel culot !

Mais j'embraye vivement, sors de la ville qui, par chance, n'est pas encore complètement bouclée et prends au hasard la première route. Je ne sais plus où aller. Ils sont sur nos traces. Où que nous allions ils nous retrouveront. Je lui lance un coup d'œil dans le rétro. Elle paraît toujours aussi décontractée.

— Si tu as une idée, ne te gêne pas pour m'en faire part, grincé-je.

Elle me répond que la seule bonne idée est de quitter

l'Angleterre et de se perdre en Europe. On a assez d'argent, ajoute-t-elle.

J'espère qu'elle ne compte pas sur l'argent que ma mère et moi avons mis de côté tout au long de notre vie. Il y avait mon salaire là-dedans, pas le sien ! Je me tais. On en reparlera le moment venu.

— Bravo, génial ! quitter l'Angleterre ! avec toute la police aux trousses ! comment tu fais, toi qui es tellement futée !

Je l'entends soupirer. Incroyable. Je l'agace ! C'est elle qui nous a foutues dans ce pétrin sans nom, je la sauve, et je l'agace !

Je roule un peu en dessous de la vitesse autorisée, de crainte de me faire remarquer. Il y a peu de circulation sur la route, mais je vois tout à coup un hélicoptère de la police surgir de derrière un petit bois dans un bruit d'enfer. Il ne doit pas être à plus de cent cinquante mètres d'altitude. Il est sûrement là pour nous, mais comment saurait-il dans quelle voiture nous voyageons ? Les policiers auraient-ils découvert le concessionnaire Ford et ce salaud nous aurait-il dénoncées ?

Une petite route s'amorce qui file au milieu d'une forêt. Un village s'annonce à deux miles : WALFORD, 31 000 HABITANTS. Je dois être à moins d'une heure de Londres où nous pourrons nous perdre avant de gagner la côte si par chance je l'atteins. Pour l'instant, il faut que je nous cache pour semer ce Bon Dieu d'hélicoptère !

— On est mal, lui dis-je, tandis que j'entre dans Walford par une route à moitié défoncée que bordent des champs. Ils vont finir par nous repérer. T'entends l'hélico ? Tu as une idée de ce que sera ta défense quand ils t'arrêteront ? Elle ne

répond pas et je poursuis : Tu sais ce que je pense ? que tu pourrais peut-être plaider la folie. Il te faut certes un bon avocat parce que c'est pas gagné, mais c'est la seule solution, sinon c'est la prison à vie.

Je l'entends ricaner et déclarer que j'ai trop regardé la télé, que je parle comme ces putains de psys quand ils veulent baiser un suspect.

— Tu pourrais au moins être polie, riposté-je, furieuse. Moi, ce que je t'en dis, c'est pour toi !

Elle me répond de m'occuper de mes fesses !

Je suis ahurie. Elle n'a jamais parlé comme ça ! J'imagine la tête de notre mère si elle l'avait entendue !

J'avise une ruelle déserte, entre deux immeubles quasiment dépourvus de fenêtres, si ce n'est aux derniers étages. Elle est tout juste assez large pour que je m'y glisse. Je me gare contre le mur de gauche. Au moins on est à l'abri. D'ailleurs, j'entends l'appareil s'éloigner.

— Reste là, dis-je, ne bouge pas, je vais m'occuper de lui.

Un policier en faction à l'autre bout du passage nous tourne le dos et semble surveiller une avenue perpendiculaire à la ruelle, où là non plus je ne remarque aucun trafic. Ce patelin serait-il aussi bouclé ?

Une cinquantaine de mètres me séparent du policier, qui ne m'empêchent pas de voir qu'il est armé comme pour aller à la guerre. À sa ceinture à droite, pendent une matraque et un pistolet dans son étui, et un fusil d'assaut est accroché à son épaule.

— Reste là, répété-je en sortant avec précaution. Ne te fais pas voir.

Je fouille dans la boîte à gants et trouve un sécateur. D'où vient-il ? puis je me souviens qu'avant de partir de chez nous je l'ai vu traîner sur l'établi dans le garage et l'ai pris machinalement.

Il va m'être utile.

Collée au mur, j'avance en silence vers le militaire absorbé par sa surveillance. Je m'arrête à moins d'un mètre. Alerté, il va pour se retourner, quand me collant à lui je lui enfonce le sécateur dans le dos.

— Ne bouge pas, murmuré-je, sinon je te transperce, t'as compris ?

Il se raidit sous la douleur, et quand je le regarde je m'aperçois que c'est un môme de moins de vingt ans qui semble se payer la trouille de sa vie. Quelle bande de salauds d'envoyer à la mort un gosse à peine sevré !

Je subtilise son pistolet dans l'étui, tout en surveillant la rue devant nous. J'examine l'arme que bien sûr je ne connais pas, mais je sais qu'il faut armer le chien. Je jette un coup d'œil vers la voiture pour rassurer ma sœur. Mais on est trop loin pour que je la voie.

Je me penche pour observer ce qui se passe dans l'avenue, en m'abritant derrière le gamin terrorisé. J'appuie l'arme contre son cou. Je le sens légèrement s'affaïsser et je crains qu'il s'évanouisse.

— Tu sais qui je suis ? je lui demande à l'oreille. Il avale sa salive de travers et hoche affirmativement la tête. Moi, c'est rien, mais ma sœur qui est là-bas dans la voiture, je t'assure qu'elle va te manger tout cru si tu ne fais pas ce que je te dis... Tu as compris ? Il acquiesce. Bon, que se passe-t-il

dans cette avenue où je ne vois aucune circulation ?

Il se tortille car les lames du sécateur doivent le blesser. Tuer avec ce genre d'engin est difficile, mais faire mal, non.

Dissimulée par le mur, je balaye du regard l'espace devant moi, mais la ruelle est si étroite, et les immeubles qui la bordent, si hauts, que le champ visuel est réduit.

— Où sont les autres ?

Il gargouille et je m'aperçois que j'appuie trop sur sa gorge avec mon bras et l'étouffe à moitié. Je desserre ma prise.

— Alors, qu'est-ce qui se passe dans ce Bon Dieu de patelin ! t'es pas tout seul ici !

— Ils... ils... ont bloqué la ville. Vous... vous ne pourrez pas fuir...

— Ah, tu crois ça !

Maintenant, j'enrage. Il est bien comme les autres ce gosse à peine pubère. C'est encore moi qui vais prendre à la place de ma sœur.

Rien de changé sous le soleil ! Je me décarcasse pour nous sortir de ce guêpier pendant qu'elle est tranquillement installée dans la voiture, et soudain je réalise que j'ai laissé les clés sur le contact et qu'elle peut riper en me plantant là comme une chaussette sale !

— Appelle-les ces imbéciles qui me croient coupable ! Allez appelle-les ! grondé-je.

Je le pousse en avant, les yeux aux aguets.

Il n'a pas besoin de les appeler. Ils sont là. Devant nous et autour. Une bonne dizaine de voitures déboulent à cet instant d'où s'éjecte une armée de flics qui s'empressent de se mettre à l'abri et nous tiennent en joue.

Le jeunot est mon seul gage de survie.

Je m'arrange pour que tous voient le pistolet sur sa gorge. Il règne dans l'avenue un silence sépulcral qui fait penser à ces scènes de westerns où s'affrontent les bons et les méchants, et où à la fin le héros reste seul face à la horde.

Mais contrairement à ces films où crapules et gentils sont bien définis, la méchante n'est pas là. C'est ma sœur, la méchante. Et elle m'a laissée tomber.

Une cinquantaine de mètres tout au plus nous séparent les uns des autres, et je peux voir leurs yeux braqués sur nous, aussi féroce ment que leurs armes.

Je suis tellement effrayée que j'ai de la peine à respirer. J'ignorais jusqu'ici à quoi ressemblait cette trouille viscérale qui empoigne le corps et l'esprit quand la mort est sur vous ; qui vous paralyse en vous empêchant de respirer et de penser.

Je n'ai connu que celle qui vous fait craindre de déplaire, de ne pas comprendre ce qu'on vous demande, de décevoir. Mais celle-ci est d'une autre espèce. Non seulement elle vous broie la tête, mais elle vous rend faible comme un enfant.

L'hélicoptère est revenu et tourne au-dessus de nous en faisant un boucan infernal et en soulevant des nuages de sable. D'où vient ce sable dans un patelin au sol macadamisé ? Il est si bas que je peux voir le pilote parler dans son micro.

— Approche la voiture ! crié-je sans me retourner. Viens me chercher ! Allez, sois courageuse pour une fois !

Bien sûr, elle ne bouge pas. Je sais qu'elle m'entend pourtant, mais je suis sûre qu'elle en a profité pour se mettre à l'abri.

Un soir, en rentrant de l'école, une bande de garçons nous est tombée dessus. Pas vraiment des voyous, mais des sales gosses issus de familles très ordinaires qui habitaient à Hereford un quartier qui l'était plus encore. Ils étaient cinq ou six à nous arracher nos cartables en nous tapant dessus. Ils tentaient de déchirer nos robes et nous tiraient les cheveux. Je me battais de toutes mes forces, mais ils étaient trop nombreux. J'ai crié à ma sœur d'aller chercher du secours. Elle ne se l'est pas fait répéter. Elle a filé... mais n'est jamais revenue.

Je suis rentrée chez moi en guenilles, sans mon cartable, et les joues marbrées des coups que m'avaient portés ces petits salauds. Et devinez comment ma mère m'a accueillie ?

En face de nous ça se met à bouger. Je sens le gosse se tortiller. Je resserre ma prise.

— Toi, bouge pas, ou je te fais éclater le crâne.

J'ai lâché le sécateur pour être libre de mes mains. Je n'ose pas regarder derrière moi pour voir si enfin elle vient m'aider. Je n'y crois plus. Je suis seule. Elle a filé. C'est moi qui encore une fois vais tout prendre.

Devant, tout est figé. Pas un geste, pas un bruit. Un arrêt sur image. Quand j'étais jeune je voulais être metteur en scène. J'avais plein d'idées.

Une muraille d'uniformes noirs sous des visages dissimulés par des cagoules. Quand une voix démultipliée par un mégaphone s'élève :

— Lâchez votre arme et couchez-vous sur le ventre. Laissez partir l'officier ! Vous n'avez aucune chance, toute la ville est bouclée !

Je me couvre de sueur. Ils vont m'abattre !

— Couchez-vous à plat ventre, jetez votre arme, vous ne pouvez pas vous enfuir, toute la ville est cernée... Rendez-vous, vous serez arrêtée et jugée.

La belle affaire. Moi, je serai arrêtée et jugée. Mais elle, elle sera quoi ?

— Ce n'est pas moi ! Je n'y suis pour rien ! C'est elle que vous cherchez... elle est dans la voiture derrière moi !

Il y a un moment de flottement chez les policiers. Je les vois se consulter du regard. Mais la voix reprend :

— Rendez-vous, couchez-vous sur le ventre... ne tentez rien... tout va bien se passer ! Lâchez votre arme ! libérez votre prisonnier.

Il répète encore et encore les mêmes mots. Ça me scie les nerfs comme un disque rayé.

À ce moment, un homme sort de derrière une voiture et s'avance à découvert. Il est mince, pas très grand et habillé en noir.

— Rendez-vous, continue-t-il de crier dans son mégaphone tout en marchant vers nous comme s'il ne croyait pas un seul instant que je sois capable d'abattre le freluquet que je tiens entre mes mains... Vous aurez un jugement équitable, vous avez besoin d'aide... nous vous aiderons. Laissez-moi approcher... nous devons parler.

Pour avoir besoin d'aide, j'en ai besoin. Mais pas celle qu'ils veulent me donner. Qu'ils aillent donc arrêter la vraie coupable. Car elle est maligne. Si elle s'échappe ils risquent de ne jamais la retrouver et ils se vengeront sur moi.

— N'avancez plus ! crié-je à mon tour, sinon je le tue votre

flic. Je vous dis que ce n'est pas moi que vous cherchez... moi je n'ai rien fait. C'est elle ! C'est ma sœur. Grouillez-vous sinon elle vous échappera encore.

Il hésite, regarde autour de lui. Parle à quelqu'un planqué derrière une voiture.

— Bon, d'accord, ce n'est pas vous que nous cherchons... d'accord... mais posez quand même votre pistolet par terre et laissez partir le policier... je vais vous rejoindre, tout se passera bien...

Mais qu'ont-ils tous à me prendre pour une imbécile ! si je relâche mon otage, en une seconde je me fais prendre aux pattes !

— Rien du tout ! Si vous avancez encore je tire ! Je vous dis que ma sœur est dans la ruelle derrière moi !

Et en même temps je remarque qu'il tient son autre main collée à sa cuisse. Et cette main tient une arme ! Ah, le fourbe ! je décolle discrètement le pistolet du cou du policier et le braque sur lui par-dessus son épaule. Je ne suis pas sûre de l'atteindre mais s'il continue d'avancer, en tirant plusieurs fois dans sa direction, j'ai des chances d'y arriver.

Je ne crois pas à sa mansuétude. Pas davantage qu'il ne croit à la culpabilité de ma sœur. Je le vois bien. Ça a toujours été pareil. Mais je n'irai pas en prison à sa place. J'y ai déjà passé la majeure partie de ma vie, en prison.

Je regarde le ciel au-dessus de nous. Il n'est pas si bleu qu'on le chante. Il est gris, lourd, sale, barbouillé de pollution. Des sirènes se rapprochent. Deux ambulances s'incrument dans le paysage. Des infirmiers en dégringolent et courent se planquer. Tous ces hommes armés, et moi, toute seule, qui leur tiens tête.

L'homme se remet en marche. Il a une curieuse allure en crabe pour offrir moins de surface aux tirs. Ils font tous ça dans les séries télé.

Mais vraiment, cette façon qu'ils ont de prendre les autres pour des crétins est insupportable ! Je fais feu à bout portant dans la nuque du jeunot, et pendant que sa tête éclate, je braque mon arme contre le type en noir et tire, tire, jusqu'à vider mon chargeur.

Un bruit épouvantable. Du sang, des cris, une vague noire qui m'engloutit, mon corps se déchire, la terre s'ouvre.

Je suis sûre que ma sœur s'est sauvée.

**A**

U COMMISSARIAT DE CHESTER, après un temps où la seule occupation a été de remplir des rapports innombrables, de se protéger des coups qui tombaient de tous côtés, de calmer la presse, et de tenter, en vain, pour Rowland, de justifier l'horrible fiasco de sa brigade, la routine a repris.

Il a dû expliquer, sans pouvoir convaincre, pourquoi il avait autorisé le capitaine Russel Milland, rétrogradé des années plus tôt pour faute grave, à se charger de l'arrestation de cette criminelle qui avait réussi en peu de mois à bouleverser l'Angleterre par les crimes odieux qu'elle avait commis lors d'un road movie sanglant.

Russel Milland, malgré sa mort que l'on aurait pu juger héroïque dans d'autres circonstances, n'a eu droit qu'à un enterrement tout ce qu'il y a de discret. Sa dépouille a été ramenée dans son village natal pour y être ensevelie dans le caveau familial où aucune place n'avait été prévue. C'est la municipalité qui a dû régler les frais.

Dans les semaines qui ont suivi l'enterrement, le gardien du cimetière, un vieil homme connu pour son ivrognerie, affirmait avoir vu une femme venir seule, à la tombée du jour, s'incliner devant la tombe, simple emplacement surmonté

d'une plaque béton où était gravé le nom du défunt :

RUSSEL MILLAND, CAPITAINE DE POLICE,  
MORT EN SERVICE COMMANDÉ.  
— 1969-2014. REST IN PEACE.

# Table of Contents

## Copyright

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

[29](#)

[30](#)

[31](#)

[32](#)

[33](#)

[34](#)

[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)